



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

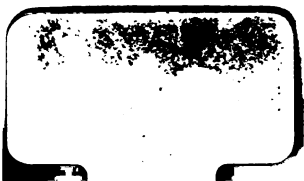
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

✓

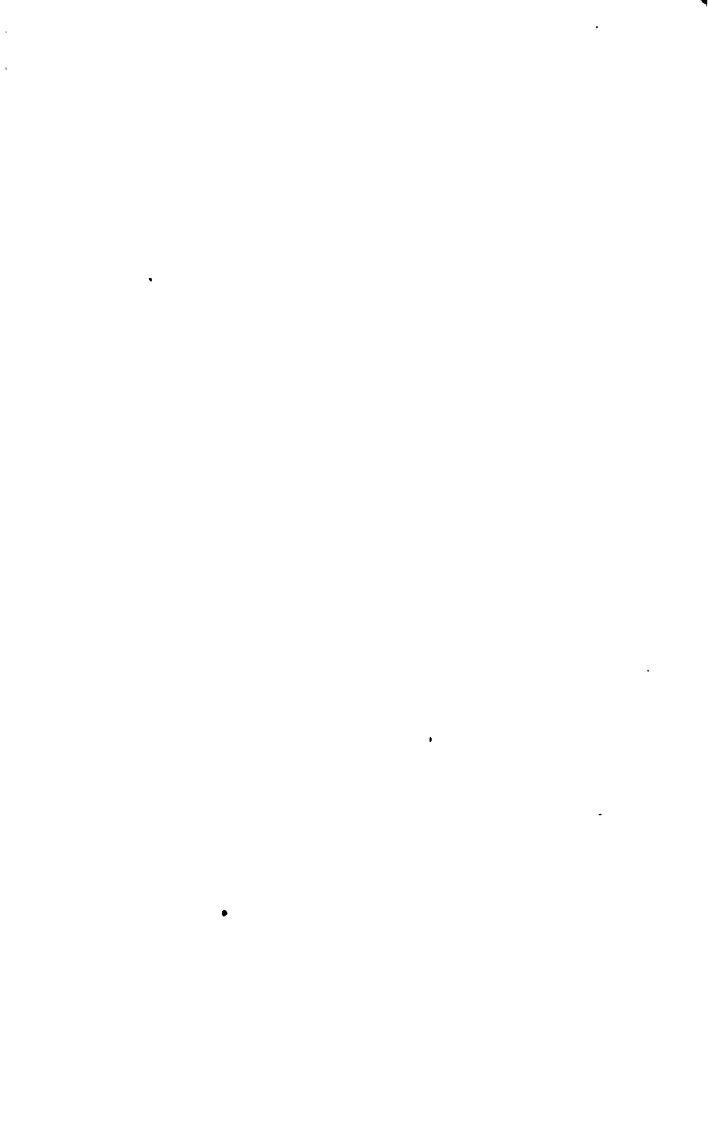
~~251616~~

Vet. Fr. III A. 849











**OBSERVATIONS**  
**RÉCUEILLIES**  
**EN ANGLETERRE.**



---

H. REMY, IMPRIMEUR DU ROI.

**OBSERVATIONS**  
**RECUEILLIES**  
**EN ANGLETERRE,**  
**EN 1835;**

**PAR M. C.-G. SIMON,**

**RÉDACTEUR EN CHEF ET GÉRANT DU BRETON.**

**TOME I.**



**Bruxelles,**  
**SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.**  
**HAUMAN, CATTOIR ET COMP<sup>o</sup>.**

—  
1837.

251816



## AVANT-PROPOS.

---

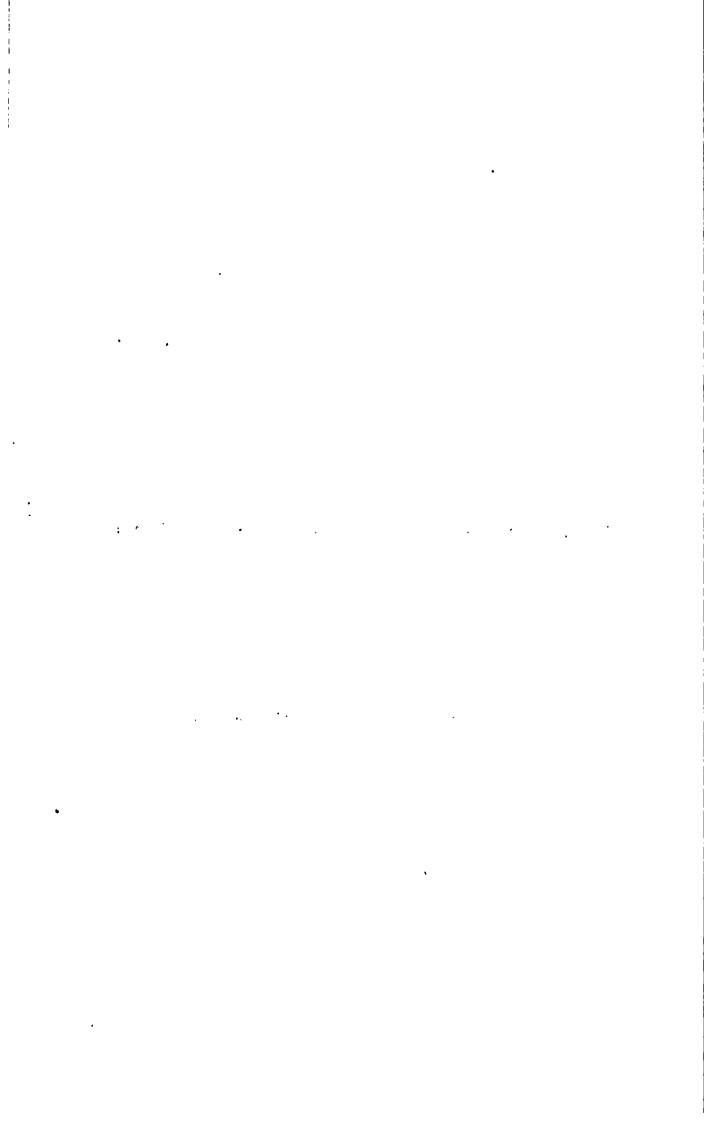
Ceci n'est point un livre complet sur l'Angleterre, c'est un des plus courts chapitres de l'immense ouvrage que réclamerait la peinture complète d'un pays digne d'être étudié et présenté sous toutes ses faces à l'observation de la France. Qu'on ne me reproche donc pas de n'avoir point parlé de telle chose, de telle autre, puis de telle autre encore. Chez nos voisins, où il y a tant à voir, je n'ai pas eu la prétention de tout examiner, de tout approfondir en quelques jours. Au contraire, j'ai vu fort peu de choses, car je n'avais que des instants bien courts à consacrer à un voyage ardemment

et depuis long-temps désiré. Ne pouvant tout examiner, tout observer, j'avais circonscrit d'avance le but de mes observations ; je les avais limitées à un petit nombre de faits d'économie politique, d'industrie et de travail, sans m'interdire néanmoins l'examen des objets d'un autre ordre que, sans les rechercher, le hasard pourrait me présenter. Ce n'est donc pas la Grande-Bretagne entière que j'examine et que je juge dans son administration, dans son gouvernement, dans son commerce, dans son industrie, dans sa religion, dans ses mœurs ; je ne juge rien, je raconte. Je raconte de bonne foi le peu que j'ai vu, en narrateur sincère, plus curieux de détails, plus désireux d'être utile que de charmer par le romanesque des aventures et l'élégance du langage.

Peut-être m'accusera-t-on d'avoir répété ce que d'autres ont vu avant moi et dit mieux que je ne pourrais le faire ? je ne m'en défends pas ; mais qu'on écoute mon excuse : chacun a son point de vue. — Les plus grands voient d'en haut ; les plus petits voient d'en bas ; les vues courtes regardent de près et saisissent les détails ; les vues longues se placent plus loin et comprennent mieux l'ensemble. Peu d'yeux

ont le double privilège de bien voir de près et de loin , de saisir un ensemble et d'analyser les détails. Chacun voit donc selon sa taille et selon la portée de ses yeux ; chacun rend ce qu'il a vu selon son individualité propre , et si plusieurs ont décrit les mêmes objets , observé les mêmes faits , les mêmes mœurs , chacun a revêtu ses observations de l'empreinte particulière qui est celle de son cachet propre et non point l'empreinte d'un autre. Et il faut que cela soit ainsi , parce que les esprits divers ne sont saisis que par des images différentes. Maintenant , il ne m'appartient pas de dire si j'ai observé d'en haut ou d'en bas , de près ou de loin , si j'ai bien ou mal vu : le lecteur jugera. Mes yeux sont faibles et sans doute sujets à erreur ; ce que je puis affirmer , c'est que je parle avec sincérité. Si je me suis trompé , je me suis trompé de bonne foi ; si la vérité n'est pas dans mes paroles , elle est toujours dans ma conscience et dans mon cœur ; car j'ai écrit sans prétentions personnelles.

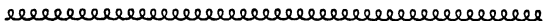




# OBSERVATIONS

RECUEILLIES

## EN ANGLETERRE.



### LA DOUANE.

- En exécutant les lois relatives au bagage
- des voyageurs, les employés de la douane
- doivent considérer la *bonne foi* des passa-
- gers, et ne pas être d'une rigueur excessive
- dans l'exercice de leurs fonctions.

(*Circulaire ministérielle.*)



Vous êtes appelé en pays étranger, vous quittez la France pour y rentrer ensuite ; alors, c'est pour vous, grâce aux barrières élevées par le monopole et l'ignorance routinière, une cérémonie deux fois indispensable qu'une visite douanière ; c'est le commencement et la fin obligés de tout voyage



par-delà les frontières : que ce soit donc là aussi le début de cet ouvrage.

Il est des préparations pharmaceutiques dont l'application commandée par des jours de maladie et de crise, ne pourrait être brusquement supprimée sans ébranler toute l'économie animale ; de même il est dans l'ordre social certaines plaies honteuses, invétérées, fruit des révolutions ou de l'impéritie, qu'il faut savoir souffrir sans trop murmurer, et ne fermer que par gradation, si l'on veut éviter des secousses dangereuses : telles sont les douanes. Tous les hommes éclairés déplorent cette condition fâcheuse d'avoir, entre deux peuples amis, unis par des besoins mutuels, des institutions analogues et des sympathies communes, portés l'un vers l'autre par des intérêts et des goûts réciproques, ces barrières de commis qui, des deux côtés de la frontière, se couchent en travers sur le seuil de la porte, et vous crient : *On ne passe pas !* Mais, si des intérêts divers qu'il faut respecter, quoiqu'ils se soient formés à l'abri d'une ancienne et vicieuse organisation, nous obligent à conserver, pour un peu de temps encore, un ordre de choses aussi abusif, que du moins les rigueurs en soient atténuées par la bienveillance des personnes préposées à son maintien ; qu'une sage tolérance prête appui à la bonne foi, qu'elle adoucisse par la forme la sévérité inquisitoriale écrite dans la loi. Au reste, je l'exprime à

regret ; c'est plutôt à mon pays qu'à l'Angleterre que s'adressent mes paroles : le simple récit des faits permettra d'en juger.

Par un beau soir de mai, de nombreux passagers avaient quitté le Hâvre : le joli paquebot à vapeur l'*Apollon*, après une heureuse et courte traversée, les mettait à terre, à quatre heures du matin, sur la jetée de Southampton. Les effets débarqués avec soin sont immédiatement transportés à la douane pour y attendre et le jour et l'arrivée de l'inspecteur. A six heures très précises, ce fonctionnaire doit être à son poste : avis en est donné. Qui exigerait une ouverture plus matinale des bureaux ? — Personne assurément. Sans murmurer donc, et sans avoir subi l'affront d'une *visite de sa personne*, chaque voyageur fut libre, en attendant l'heure assignée, de vaquer à ses affaires, de se reposer à l'hôtel ou de muser par la ville, selon son bon plaisir. Il ne fallait que ces deux heures à un nouveau débarqué comme moi, pour faire acte de naturalisation anglaise, en dissipant, par de larges libations de thé au lait, l'air humide de la mer ; pour visiter la première cité britannique qui me donnait une hospitalité de quelques instants ; rire sur l'esplanade de ces deux *formidables* pièces de quatre, *sécurité* du port, et m'étonner enfin de ces quartiers bizarres où les champs cultivés, les vertes prairies disputent l'espace aux maisons.

Mais six heures sont sonnées : fidèles au rendez-vous, les passagers encombrant les bureaux de la douane. Les employés sont vifs et prévenants ; décente et rapide, la visite des bagages à sept heures est terminée. Sans formalités retardatrices, sans barbouillage de papier, chacun avait reconnu et payé le droit établi sur divers articles d'importation tarifés ; et, à huit heures tous roulaient sur les grands chemins d'Angleterre, sans temps perdu, sans argent dépensé pour des retards inutiles.

Les formes sont-elles en France aussi bienveillantes, aussi expéditives ? — Nous allons voir.

Deux mois plus tard, à *une heure* après midi, notre paquebot mouillait en pleine rade de Saint-Malo. La patache de la douane nous a signalés ; elle nous accoste, jette à notre bord son armée d'employés et les inévitables gendarmes. Un à un nous quittons le navire, mais fouillés avant tout, fouillés et refouillés. La douane française est peu vive, mais pudibonde ; elle procède lentement, mais respecte les mœurs. Ainsi les dames sont fouillées par une femme, les hommes par deux douaniers ; *fouillés* dans les poches, *fouillés* dans les vêtements, *fouillés* dans les doublures, *fouillés* partout : *inspection générale*. Le secret du portefeuille n'est pas même respecté ; les passe-ports examinés avec soin sont remis aux gendarmes pour ne revenir aux mains des porteurs qu'après avoir traversé les cartons de la sous-préfecture, les bu-

reaux de la mairie, et subi les sceaux de la police ; les lettres cachetées sont saisies, et le malencontreux voyageur qui les porte se voit menacé d'une amende, s'il a malheureusement oublié ou négligé d'en faire la déclaration!... M'étant mis dans ce dernier cas, je peux parler d'expérience ; pourtant, mon récit sera fidèle, exempt de passion, de rancune et de mauvais vouloir : je n'ai ni fiel, ni ressentiment ; je n'ai qu'un seul désir, faire connaître la vérité, et, s'il est possible, provoquer une réforme.

Lorsque je me présentai à la visite, le douanier qui allait *me fouiller* m'adressa, comme à tous, la question sacramentelle : « Vous n'avez rien ? — « Rien, » répondis-je, l'esprit préoccupé de marchandises prohibées. « Et dans votre portefeuille ? » ajouta l'employé en voyant mon carnet à moitié sorti de la poche de mon habit. — « J'ai dans mon » portefeuille plusieurs lettres cachetées, que des » amis m'ont remises au moment du départ, avec » prière de les jeter à la poste en débarquant en » France ; et, si vous le désirez, chargez-vous vous-même de ce soin. » — « Halte-là ! reprit mon » douanier, lorsque je vous ai demandé si vous » n'aviez rien, vous avez répondu : Rien. Vous êtes » pris en fraude et passible d'une amende : vous » ne pouvez débarquer. »

Une amende, je l'avoue, ne me paraissait pas chose fort agréable pour avoir innocemment désiré

obliger quelques amis. Je repris donc à mon tour :  
« Lorsque vous m'avez demandé si j'avais quelque  
» chose , je vous ai répondu : *rien* , pensant qu'il  
» s'agissait uniquement de marchandises prohi-  
» bées ; dès que vous avez ajouté : et dans votre  
» portefeuille , je n'ai pas hésité à déclarer qu'il  
» renfermait quelques lettres cachetées. » — « Vous  
» devez savoir que les lettres cachetées sont de la  
» *fraude*. — « C'est possible, mais je n'y ai pas  
» songé, et je ne pense pas que je doive être puni  
» pour un léger oubli qui , en définitive, roule  
» sur un simple jeu de mots. »

J'eus beau dire, beau me débattre , insensible à mon éloquence , inflexible comme un roc , mon sévère douanier s'opposa à mon débarquement , m'envoyant sur le gaillard d'arrière réfléchir à l'aise sur les agréments de la complaisance , la mansuétude des lois et les bons procédés de la douane , jusqu'à ce qu'il plût à l'employé supérieur de décider de mon sort. Je n'attendis pas longtemps ; et , je dois le dire à la louange de cet employé , sans m'avoir parlé , sans avoir entendu mes raisons , mais par simple bon-sens , il donna l'ordre de me laisser débarquer et me fit dire en même temps que mes lettres seraient mises à la poste , ce qui fut ponctuellement exécuté. Pour être juste jusqu'au bout , il me faut ajouter que je ne profitai pas de la permission de débarquement sans avoir entendu les murmures que se permit à

son occasion *mon douanier* ; obstiné dans les principes jusqu'au bout , il ne lui fallut pas moins de deux injonctions pour me rendre à la liberté.

Débarrassés de la visite des poches , nous attendîmes à terre le débarquement de nos effets pour aller au bureau de la douane assister à *la fouille* des malles. A *trois heures* , cette formalité commença. Nous avions , par malheur , affaire à un vérificateur scrupuleux et timoré , moins éclairé que consciencieux dans l'exercice de ses fonctions. Je dois cet hommage à la vérité , le désir d'obliger n'était combattu chez lui que par la crainte de ne pas accomplir son devoir selon la lettre stricte de la loi : les employés qui opérèrent sous ses yeux *opérèrent bien* ; ils ne firent pas grâce de l'examen à une seule malle , à une seule petite boîte , à un seul fond de sac de nuit , à un seul carton à chapeau (à huit cents francs par an , le temps des douaniers n'est pas cher ) ; aussi cette longue cérémonie commencée dans le milieu du jour , ne pouvant se terminer le soir même , force fut bien de la remettre au lendemain , au grand regret des passagers plus pressés que les douaniers , et venus , pour la plupart , dans l'intention de poursuivre immédiatement leur voyage.

Si ce n'était une honte dont je rougis pour mon pays , je rirais encore de l'anxiété de cet innocent vérificateur , discutant gravement sur le pantalon d'un voyageur , et se demandant si la culotte était

entièrement neuve, ou si elle avait servi ; si les poches en avaient été salies par l'usage ou par la main négligente du tailleur. J'entends encore ce digne employé me dire le lendemain, d'un ton de regret dolent, mais dépouillé de toute malveillance : *J'ai laissé hier au soir introduire un habit ; je crains bien que ce vêtement ne soit jamais porté par celui qui l'avait dans sa malle ; et, vous le savez, Monsieur, nous ne devons laisser passer que les effets à l'usage des voyageurs !*.. Un auteur comique, un écrivain de feuilletons, paierait des traits semblables : quant à moi je me borne aux faits, je les dis simplement, sans altération ni retranchement.

Je ne veux pas m'arrêter ici à discuter la nécessité ou les inconvénients de notre système de douanes ; mais il est de mon devoir de Français de demander s'il n'y aurait pas quelques moyens de concilier l'exécution des lois et ordonnances avec les égards dus aux voyageurs, et les encouragements auxquels ont droit les étrangers qui viennent visiter la France.

Les employés des douanes, il est vrai, ne sont pas toujours d'une sévérité rigoureuse ; la plupart d'entre eux, surtout les chefs dont les pouvoirs sont plus étendus, écoutent rarement sans déférence une juste réclamation ; mais quelque disposés qu'ils soient à l'indulgence, beaucoup ne sont-ils pas, par une fausse délicatesse de conscience, ou par un zèle excessif, arrêtés dans leurs

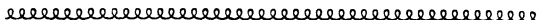
dispositions bienveillantes ? Les instructions ministérielles ne leur laissent-elles pas trop peu de latitude dans l'application des réglemens ? C'est donc l'adoucissement de ces réglemens qu'il s'agit de réclamer avec instance , afin qu'aucune entrave inutile ne mette obstacle aux relations de deux nations amies. Efforçons-nous de resserrer les liens qui unissent la France aux contrées voisines. Prenons exemple sur celles qui , par la facilité de leurs lois , les convenances de leurs procédés , nous aplanissent l'entrée de leur territoire ; étudions surtout l'Angleterre , et imitons-la lorsque , par la modération de ses douanes , la rapidité des services publics , la prévenance des fonctionnaires , elle élargit toutes les voies qui amènent les étrangers dans son sein , évitant toujours de les harceler par d'insupportables et vaines formalités.

Or , je le répète , je rougissais pour mon pays des vexations auxquelles les Anglais étaient assujettis à leur arrivée sur le sol français , moi qui avais été témoin des facilités qu'ils nous accordent sur le leur. Je le demande à tous , ne serait-ce pas un opprobre pour la France de supposer que la sûreté de son commerce , les intérêts de son industrie , les recettes du fisc seraient sérieusement compromis par l'introduction d'une lettre dans un portefeuille , de quelques objets prohibés dans une malle , lorsque le propriétaire de cette malle et de ce portefeuille vient compenser chez nous , par la



consommation directe de nos produits , les fraudes toujours peu importantes qu'il a pu se permettre à l'arrivée ? Au nom de la justice et de la raison, au nom de la dignité nationale blessée par d'odieuses rigueurs , ne persistons pas dans des formalités plus vexatoires qu'utiles, et sachons exercer noblement l'hospitalité que l'étranger vient demander à la France.





## MANIÈRE DE VOYAGER.

---

**DILIGENCES.** — Si l'Américain Franklin a dit : *Ménagez le temps, c'est l'étoffe dont la vie est faite*, les Anglais ont, en vrais calculateurs, modifié le proverbe, et disent à leur tour : *la célérité est du temps, et le temps est un capital*; puis, fidèles à cet adage devenu loi pour eux, chaque jour ils modifient les formules du langage commercial, pour les abrégier et sauver du temps, chaque jour ils perfectionnent leurs routes pour les rendre plus courtes, et ajoutent de nouvelles inventions aux anciennes, pour accélérer les moyens de transport. C'est à ce besoin de faire et d'aller vite qu'il faut attribuer ces belles routes macadamisées sur lesquelles on ne fait jamais moins de trois lieues à l'heure, et surtout ces admirables chemins de fer sur lesquels marchandises et voyageurs volent avec la rapidité de l'éclair.

En toute saison l'Anglais voyage dans son pays avec le même bagage. Un sac de nuit renferme un

pantalon de rechange , quelques paires de chaussures et une demi-douzaine de chemises. Il sera peu de jours dans une ville étrangère , ses affaires seront promptement terminées ; et , grâce à la rapidité des diligences , quelque loin qu'il soit allé , il sera bientôt de retour au logis : quelle nécessité alors de s'encombrer d'effets. Sur lui , il porte invariablement un habit propre sous une épaisse houpelande. Ce dernier vêtement le préserve du froid en hiver ou de la poussière en été , et , en cas de pluie , le *water-proof cloak* <sup>1</sup> est toujours sous la main <sup>2</sup>. Jamais d'inquiétude sur l'heure du départ , chaque ville , petite ou grande possède toujours deux ou trois voitures publiques pour quelque destination que ce soit. Êtes-vous décidé à partir , la chose est facile. Vous arrivez au bureau de la diligence , et là , le laconique colloque qui suit , s'engage entre vous et le commis : « avez-vous des voitures pour tel endroit ? — Le matin à telle heure , le soir à telle autre. — Combien ? — Tant dehors , tant dedans (*So much outside , so much*

<sup>1</sup> Manteau léger , imperméable , en étoffe de caout-chouc.

<sup>2</sup> Les diligences anglaises sont simples et élégantes. Par suite de l'habitude des Anglais de ne voyager pour ainsi dire jamais qu'à l'extérieur , elles se composent généralement d'une caisse intérieure , contenant quatre personnes , et de deux ou trois banquettes supérieures et découvertes , de trois à quatre places chacune ; et , de plus , d'une place sur le siège à côté du cocher. (*Voir au chapitre des voitures.*)

*inside*)<sup>1</sup>. — Voulez-vous m'inscrire? — Quel nom? — Tel. — Dehors ou dedans? — Dehors. — Tant. » Et vous payez immédiatement le prix complet de votre place, si vous ne voulez avoir la peine de solder au moment du départ, car le prix intégral de la place se paie toujours avant de monter en voiture.

Soyez exact à l'heure du départ, les diligences anglaises n'attendent pas. Cependant si vous demeurez sur le passage de la voiture, elle s'arrêtera pour vous prendre à votre porte vous et vos effets; mais soyez sur le seuil, autrement vous resteriez chez vous.

Jamais voiture publique, tant qu'elle a de la place ne fait difficulté de prendre un voyageur qui se présente sur son chemin avec son bagage. A peine s'arrête-t-on pour cela, tant les choses se font rapidement en Angleterre. Rarement le conducteur, qui est aussi le cocher, descend de son siège, tous les voyageurs se prêtent à la circonstance : l'un soulève votre paquet, un autre s'empare de votre parapluie, celui-ci de votre manteau, cet autre vous tend la main, tous se rangent pour vous faire place. Votre bagage est jeté dans un coffre ou attaché, vaille que vaille, sur l'impé-

<sup>1</sup> Le prix moyen des places est généralement de un shilling par trois milles à l'intérieur, et de un shilling par cinq milles sur les banquettes, non compris les frais de cocher.

Le shilling vaut 25 sous de notre monnaie. Il faut 2 milles 1/2 pour faire une lieue de poste.

riale, l'administration ne répond que des effets enregistrés et dont le port est payé à part : c'est à chaque passager à veiller sur son bien. Et, chose extraordinaire, au milieu de ce désordre apparent, il est rare que le moindre objet soit perdu ou même égaré, tant chacun se prête merveilleusement et de longue habitude à la surveillance commune du chargement. Point d'appel des voyageurs comme chez nous, et jamais de dispute pour les places ; les dames et les premiers venus choisissent, les derniers arrivants s'asseyent où ils peuvent, et personne ne se plaint.

Enfin tout est prêt, le facteur a crié : *all right!* équivalent de notre *en route!* un léger coup de fouet ou plus souvent le *come-on* du cocher a donné le signal, les chevaux partent au grand trot, et vous roulez ainsi jusqu'à destination sur les plus belles routes du monde, et à raison de 9 milles à l'heure au moins.

Si j'écrivais un livre de science, je pourrais établir ici une belle comparaison entre la lenteur des voyages anciens et la rapidité des transports modernes ; en fait d'érudition, je pourrais mettre en parallèle cette affiche sur laquelle il y a trente ans, on annonçait comme un grand perfectionnement une voiture faisant trois fois par semaine le trajet de Londres à Yorck en quatre jours, *avec la grâce de Dieu*, et l'affiche d'aujourd'hui promettant d'accomplir la même distance en moins de

24 heures ; mais sans sortir de mon sujet , je veux me borner à une remarque , qui malheureusement se renouvellera peut-être plus d'une fois dans cet écrit , c'est que tout perfectionnement , son utilité fût-elle démontrée jusqu'à l'évidence , choque toujours certains esprits rétrogrades , ou certains individus intéressés à la routine , et subit les attaques les plus discourtoises et souvent les plus ridicules. L'établissement des diligences nous en offre un exemple.

En 1672 , un certain M. John Cresset publia un pamphlet pour réclamer la suppression des nouvelles voitures , et , entr'autres raisons , fit valoir la suivante :

« Les diligences fournissent aux citoyens des  
» facilités pour venir à Londres , pour le plus léger  
» motif ; et ce voyage , qu'ils ne feraient autrement que dans des cas d'urgence , est , disons-  
» le , souvent entrepris par leurs femmes même ,  
» lesquelles resteraient certainement chez elles  
» plutôt que d'entreprendre à cheval une pareille  
» tournée. Puis , quand ces dames sont dans la  
» capitale , il leur faut étudier les modes , acheter  
» des ajustements neufs , aller aux spectacles , sur  
» les promenades , etc. Si bien qu'à la fin , elles  
» deviennent paresseuses et oisives , ardentes pour  
» le plaisir et souffrent ensuite , lorsqu'il leur faut  
» reprendre leur train de vie ordinaire. »

Les bateaux à vapeur , les chemins de fer , ont

eu des détracteurs de même force. N'a-t-on pas prétendu que le bruit des *waggons* effraierait les vaches à leur passage !! Mais le siècle et les diligences, les lumières et les machines locomotives marchent et continueront de marcher en dépit des imbéciles, des égoïstes et des méchants.

Malgré l'allure soutenue des chevaux, on ne s'aperçoit pas qu'ils soient jamais brutalement traités par leur conducteur. Celui-ci se sert rarement de ces mots grossièrement énergiques qui déparent si souvent la bouche de nos postillons français. Il est rare même qu'on entende prononcer le *god damn* sacramentel que nous prêtons si gratuitement aux Anglais, dont la conduite en paroles et en actions est, au contraire et en général, plus réservée que la nôtre !

Les diligences anglaises n'ont ni conducteur, ni postillon que l'on puisse comparer aux conducteurs et postillons des voitures françaises. Un homme, le plus souvent d'âge mûr, de figure et de costume respectable, s'assied sur le siège et représente seul son administration. Il mène pendant environ 40 ou 50 milles. Si la route est de beaucoup plus longue, la direction se partage entre deux ou trois cochers, selon les distances. L'usage veut que chaque voyageur donne un shilling (1 fr. 25 c.) à chacun de ces cochers.

A chaque relais, le fouet, toujours élégant, est jeté entre les mains du groom, qui détèle, attèle

les animaux, et leur donne les soins de l'écurie. Pour activer le changement, le cocher met lui-même pied à terre. Le nouveau relais en place, il reçoit un autre fouet de la main du même groom, et remonte sur son siège. Les chevaux étant toujours prêts et en attente sur le bord de la route, l'attelage est renouvelé en quelques minutes. Si bien que le voyageur engagé dans ses réflexions ou dans quelque conversation intéressante, s'aperçoit à peine de la halte. Aux endroits déterminés pour les repas des voyageurs, la voiture prolonge sa station de 15 à 20 minutes pour repartir ensuite plus rapide.

Pour qui désire le menu des détails, j'ajouterai que chaque relai fournit généralement une course de trois à quatre lieues. Les voitures étant fort légères et les routes unies ou presque sans côtes rapides, les attelages peuvent soutenir une allure allongée et régulière de trois lieues  $1\frac{1}{2}$  à quatre lieues à l'heure, sans trop de fatigue. Les chevaux des diligences françaises, il faut en convenir, trottent la plupart du temps sur route unie, aussi vite que les chevaux anglais; mais la grande pesanteur de nos voitures publiques force à les mettre au pas chaque fois qu'une hauteur ou la moindre inégalité de terrain se présente à franchir. Et, soyons justes, ces inégalités se présentent beaucoup trop souvent sur nos routes, surtout sur les anciennes, même les mieux entretenues.



Je n'ai pu savoir si les personnes patentées pour tenir des chevaux de poste (la charge de maître de poste n'est point un privilège en Angleterre) les employaient comme en France au travail de la terre pour les reposer de l'allure trop vive des grandes routes, mais la loi qui les y autorise sans supplément de patente, porterait à croire que, si cet usage n'est pas général, du moins a-t-il lieu quelquefois. Dans les villes maritimes, les personnes qui ne redoutent pas de se livrer aux caprices de la mer, trouvent des paquebots à vapeur pour tous les autres ports du royaume uni, ou pour l'étranger. Ces paquebots sont agréables, et par la société qu'on y rencontre, et par les arrangements commodes du bord, où l'on jouit de tout le *comfortable* de la vie ordinaire. Cette manière de voyager est prompte et économique, particulièrement pour les individus peu aisés et pour les ouvriers, qui obtiennent sur le gaillard d'avant des places souvent peu commodes, il est vrai, mais toujours à bas prix <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Des bateaux à vapeur effectuent constamment et à des prix raisonnables le transport des voyageurs de la plupart des ports français sur la Manche avec les ports les plus voisins d'Angleterre.

Les administrations des messageries de France ont des correspondances directes avec l'Angleterre, et aujourd'hui l'on peut retenir directement sa place de Paris à Londres, ou réciproquement, par Calais et Douvres, pour la simple somme de 37 sh. ou 43 fr. 75 c.

**AUBERGES.**—Des diligences et des paquebots, descendons à l'hôtellerie.

Les hôtels anglais sont en général propres et bien tenus, même dans les plus petites localités, et presque toujours sur un même pied. En décrire un, c'est les décrire tous.

Les bureaux de diligence ne spéculent point sur leurs facteurs, aussi ces derniers sont-ils en très-petit nombre et se chargent rarement du port des effets des voyageurs. Si ceux-ci connaissent d'avance l'endroit où ils veulent descendre, on ne fait point difficulté de les mettre à terre, eux et leur bagage, dans le quartier d'une ville traversée par la diligence, le plus rapproché de leur domicile. Dans certains cas même, le cocher est assez complaisant pour vous conduire directement chez vous, moyennant une légère rétribution. Dans les autres cas, le garçon de l'hôtel où vous descendez, ou le premier portefaix venu se charge de vos effets, à moins qu'il ne vous soit plus commode de vous servir d'un fiacre qui transporte à la fois votre personne et votre bagage, si la distance est un peu longue à franchir. A Londres il est rare qu'on n'use pas de ce moyen commode et économique. Souvent les *omnibus* servent au même office, surtout au départ et à l'arrivée des bateaux à vapeur et des diligences sur les chemins de fer. Dans ces deux cas les points de départ étant toujours éloignés du centre des villes, de nombreux *omnibus*

vous évitent, pour une somme qui rarement excède un demi-shilling, une longue course entravée encore par l'embarras des bagages. C'est une justice à rendre à l'Angleterre : il n'existe pas de pays au monde où les moyens de voyage et de transport, soient plus faciles, plus simples, plus expéditifs.

Enfin la route est achevée, vous avez mis pied à terre à la porte de l'hôtel ; vous y êtes accueilli avec empressement et une politesse respectueuse de la part des domestiques, car il est rare ici qu'un voyageur ait occasion de voir son hôte en personne ou de lui parler. Votre manteau et votre houppelande sont suspendus dans une chambre commune, dite *commercial room* ; votre malle ou votre sac de nuit est porté dans une chambre à coucher propre et garnie d'un bon lit. Les autres meubles consistent en deux chaises, une table de sapin recouverte d'une serviette, et portant une petite glace à bascule, dite toilette de campagne, une toilette lavabo, et un petit chevalet pour étendre les serviettes. Quant à un mobilier plus complet, tel que commodes, armoires, table de nuit, secrétaires, n'y comptez pas, vous ne le trouverez nulle part en Angleterre comme vous le trouvez en France. Votre malle doit suffire pour vos effets ; et votre correspondance, si vous en avez, vous la ferez dans la salle à manger, chambre commune où se tiennent habituellement les voyageurs, et où vous avez cons-

tamment, papier, plumes, encre et tout le nécessaire pour écrire.

Le voyageur arrive le soir dans une ville : il est trop tard pour commencer ses courses le jour même, il demande le thé ou le verre de grog à l'eau chaude, appelle la servante pour se débarrasser de ses bottes ; celle-ci apporte le tire-bottes et une paire de pantoufles, puis le voyageur, couché à son aise sur un bon sofa, apprête selon son goût, ou le grog ou le thé, puis en dégustant à petits coups le breuvage confortable, feuillette le *directory* de la ville, qui fournit l'adresse des personnes et des établissements que l'on veut voir le lendemain.

Dans la plupart des villes d'Angleterre on fait trois repas. Le déjeuner à neuf heures du matin, consiste en plusieurs tasses de thé ou d'un café très léger, blanchi par un peu de crème ; un œuf à la mouillette, ou quelques tranches de viande froide. Le thé se prend avec des tranches de pain grillées et beurrées, ou avec des *muffins*, sorte de pain de fantaisie très-peu cuit, mais d'un goût agréable. Aucune boisson n'est servie à ce repas ; le thé, le café arrosent alternativement le *roast-beef* ou la grillade de pain.

Le dîner a lieu à table d'hôte, ou à part, et individuellement. Si l'on veut voyager avec économie, qu'on ne désigne jamais son dîner d'avance, on sera toujours sûr d'avoir au moins de la viande succulente et fraîche. Un ordinaire à la Française

ou plutôt *approximativement à la française*, serait difficilement servi et toujours à des prix fort élevés. A la demande de ce qu'on désire au dîner, qu'on réponde sans hésiter : Ce que vous aurez, n'importe quoi. (*Any thing.*) De la sorte, le repas ne sera généralement compté qu'à 2 shellings, mais sans boisson autre que celle fournie par les pures fontaines de la ville. Le vin, le porter, ou la bière sont toujours comptés à part, et élèvent la carte de 2 à 3, 4 ou 5 shellings. A table d'hôte, les convives anglais font presque toujours à l'étranger l'honneur de prendre son avis sur le vin qu'il préfère ; et si l'on consent à suivre la chance commune, alors tout le vin bu au repas est porté par portion égale au compte de chaque convive. Beaucoup d'entre eux vivent sobrement et ne boivent que de l'eau. Dans quelques *Boarding-houses* on sert quelque fois de l'eau panée. Quant au reste de l'ordinaire, il consiste en poisson, en viande rôtie, principalement bœuf, veau, agneau ou mouton, en beefsteaks au naturel, en pommes de terre et autres légumes cuits à l'eau et servis sans sauce autre que du beurre fondu, auquel on est libre de donner du haut goût, avec du poivre, du piment, du mauvais et plat vinaigre chargé d'aromates, ou quelque autre préparation barbare d'invention britannique. Sauf des canards, on sert peu de volailles en Angleterre, l'humidité du climat nuisant beaucoup à l'élève des poulets. Le second service

consiste en *puddings* et en tartes aux fruits secs ; ou, en été, aux fruits de saison fournis par le pays, tels, que cerises ou groseilles vertes. Le fromage du comté est le dernier mets servi ; il clôt toujours le repas.

Si, dans les maisons particulières, on sert parfois un mauvais et insipide potage dont le jambon et le jaret de veau font la base, on n'en voit jamais apparaître sur les tables d'hôtes ; car, à un petit nombre d'exceptions près, la vie domestique diffère peu de la vie d'auberge.

Chaque voyageur prend le soir son grog, ou son thé individuellement, et sans heure fixe, y ajoutant quelquefois une légère tranche de *roastbeef*.

Le prix de ces trois repas est ordinairement établi comme il suit : déjeuner, 1 shilling 8 pence (2 fr. 05 c.) ; le diner, sans vin ni bière, 2 shillings (2 fr. 50 c.) ; le porter à part est de 1 shilling (1 fr. 25 c.) ; la bouteille, la pinte ou demi-bouteille de vin de Xerrès ou de Porto, 3 shillings (3 fr. 75 c.) ; le thé seul ou le grog, 1 shilling ; le prix de la chambre est de 1 shilling 6 pence à 2 shillings par jour (2 fr. à 2 fr. 50 c.)<sup>1</sup>.

A ces dépenses principales, je dois ajouter les

<sup>1</sup> L'exigence des affaires fait qu'à Londres, les heures des repas sont autrement distribuées. On y déjeûne à 9 ou 10 heures, et l'on dine à six. Les femmes et les enfants ajoutent ordinairement sur les 2 heures, à ces deux repas, une collation ou *luncheon*. On prend le thé de 8 à 10 heures du soir.

accessoires, c'est-à-dire les gratifications aux domestiques, port d'effets et autres commissions. Dans les hôtels d'Angleterre, quatre espèces de gens à gage ont invariablement droit à un salaire à part, ce sont : *waiter*, *chamber-maid*, *boots* et *ostler*, qui se partagent le service de l'hôtel, avec des attributions tout à fait distinctes.

*Waiter* est le garçon, ou la servante, qui, sert à table et veille aux besoins des voyageurs dans les parties du service de la bouche ou du gobelet.

*Chamber-maid* est la femme de chambre, tenant les chambres en ordre et faisant les lits.

*Boots* est le garçon d'auberge, prenant soin des habits, nettoyant la chaussure et lui empruntant son nom <sup>1</sup>, portant les effets et faisant les différentes commissions des voyageurs.

*Ostler* n'est autre que le palefrenier. Les voyageurs à cheval ou avec leur propre voiture, ont seuls affaire à ce serviteur.

La gratification accordée à ces différents domestiques, laissée à la générosité des voyageurs, est généralement réglée par jour. Six pence à *waiter*, six pence à *chamber-maid*, et trois pence à *boots*. Les commissions et ports de bagages se paient à part, selon l'importance et la nature du service. *Ostler* est également payé selon l'importance des soins que l'on requiert de lui.

<sup>1</sup> *Boots* signifie bottes en anglais.

Dans certaines localités , mais à Londres surtout, des pensions bourgeoises , dites *Boarding-houses* , offrent un séjour moins dispendieux et moins bruyant que celui des hôtels. Ces sortes de logements doivent être particulièrement recherchés par les personnes qui visitent l'Angleterre pour leur instruction et leur agrément. Ces *boarding-houses* sont habituellement fréquentés par des personnes tranquilles et de bonne société. La maîtresse de la maison fait d'ordinaire elle-même les honneurs de la table.

Le laisser-aller des voyageurs anglais est si remarquable , qu'à peine mettent-ils leurs effets sous la clé ; la porte de leur chambre reste constamment ouverte à tout venant. Cependant l'hôte lui-même ne connaît rien de la moralité des passagers qu'il reçoit , et il n'a le droit d'en refuser aucun ; il ne sait ni leur nom , ni d'où ils viennent ni où ils se rendent , et pourtant il est rare qu'on se plaigne d'aucun détournement d'effets. Je crois qu'un usage semblable et un abandon si complet , sont en faveur du peuple où ils se rencontrent. Néanmoins , j'ajouterai que la législation du pays , fort sévère envers les aubergistes , qu'elle rend responsables des vols commis dans leur maison , est une forte garantie contre l'infidélité des gens à leur service.

CAFÉS. RESTAURANTS. — Il n'y a de cafés ni à Londres , ni dans aucune ville d'Angleterre. Les res-



taurants sont en général mal tenus, on ne s'y fait servir qu'à grands frais, surtout si l'on y demande ces plats et ces petites friandises, si communes en France.

Le thé, le café, ou les liqueurs, se prennent chez les restaurateurs. C'est aux confiseurs qu'il faut s'adresser pour les glaces.

**LOGEMENTS MILITAIRES.**—D'après la législation anglaise, aucun citoyen ne peut être contraint de recevoir chez lui des militaires à loger comme en France. Lorsqu'un corps de troupe est en marche, les officiers et soldats qui composent le détachement, sont logés à l'auberge aux frais du gouvernement. Les simples débitants de vin et restaurateurs sont dans la même position que les aubergistes.

Les soldats ainsi logés, ont le droit de requérir, par jour, de leur hôte, un repas consistant en une livre un quart de viande, une livre de pain, une livre de légumes, deux pintes (environ un litre) de petite bière; vinaigre et sel pour l'assaisonnement. Le prix de ce repas est fixé à 10 *pence* (1 franc). La même somme est accordée pour la paille et le foin par tête de cheval et par jour.

Aucun aubergiste ne peut, sous peine d'une amende de deux à cinq livres sterlings, offrir de l'argent au lieu des denrées stipulées par la loi, aux militaires en marche <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le paragraphe qu'on vient de lire, ne se lie pas très-

**VOITURES ET CHARRETTES.** — Après avoir parlé des usages relatifs aux voitures publiques et aux auberges, il est peut-être convenable de compléter ce chapitre par quelques courtes observations sur les voitures en général, sur les charrettes d'exploitation agricole et de roulage.

On sait depuis long-temps que, dans leurs voitures, les anglais déploient tout leur luxe et mettent tout leur orgueil; aussi, rien de plus élégant et de mieux conçu que leurs équipages, rien de plus brillant, rien de plus net et de mieux tenu que leurs harnais. Depuis la restauration, nous avons été fréquemment à même en France de voir et d'examiner de ces équipages, il n'est donc pas nécessaire de m'y arrêter long-temps. La propreté, la beauté du vernis, l'élégance de la coupe, la légèreté des ressorts, distinguent particulièrement les carrosses anglais, aussi variés dans leurs formes que dans les différentes dénominations qui les distinguent, et qui ont été adoptées sur le continent.

**FIACRES.** — Les fiacres font cependant, il faut le dire, exception à la règle commune; ils sont en général malpropres.

**OMNIBUS.** — La tenue intérieure des *omnibus* ne

logiquement avec le sujet de ce chapitre. Mais ne prévoyant pas où je pourrais le placer plus convenablement ailleurs, j'ai cru devoir joindre à la question des auberges, ce fait curieux du logement des troupes, qui se rattache du moins aux obligations des aubergistes.

répond pas toujours à l'éclat des dorures de l'extérieur ; mais le service en est rapide et régulier. A Londres , ces voitures ont un rendez-vous , ou centre commun près de la Banque d'Angleterre , d'où elles se répandent dans tous les sens et sur toutes les directions vers la circonférence de la ville.

CABRIOLETS.—Les cabriolets de louage ont une capote de forme carrée , et ne peuvent contenir que deux personnes en plus du conducteur , qui est assis sur un petit siège découvert et étroit , placé à côté du siège couvert du maître.

Malgré leur incontestable utilité , les fiacres ne se sont pas acclimatés ici sans grandes difficultés. L'esprit de routine et l'égoïsme du petit nombre sont encore venus là s'opposer au bien commun. C'est en 1625 , qu'un ancien officier de marine , du nom de *Bailey* , commença avec *quatre voitures* le service des fiacres à Londres. Dix ans plus tard , en 1635 , le nombre s'en était tellement accru , que quelques personnes se mirent à crier contre cette invention comme on crie d'ordinaire contre tout ce qui est bon et utile , mais nouveau ; et , enfin , à force de clabaudage , finirent par obtenir du roi , assisté de son conseil , en la *chambre étoilée* (*star chamber*) , un édit qui déclarait les nouvelles voitures un inconvénient public (*a nuisance*) , attendu qu'elles entravaient la voie publique et rendaient toute circulation dangereuse ; et , de plus , qu'elles

*élevaient considérablement le prix du foin et de la paille.* Peu à peu de nouvelles ordonnances plus rationnelles, dérogeant aux dispositions précédentes et autorisèrent successivement l'établissement de nouveaux fiacres, dont le nombre d'abord limité à 50 en 1637, s'était élevé à 400 en 1661, à 700 en 1694, à 800 en 1715, à 1000 en 1768, à environ 1100 en 1802, jusqu'à ce qu'en 1831, enfin, un acte du parlement a permis d'en établir en nombre illimité.

Le prix des courses de fiacre en Angleterre, se paie au mille ou à l'heure, non point, comme en France, au gré du locataire, mais au choix du cocher, qui est libre de fixer le prix de sa peine, selon le mode qu'il croit lui être plus avantageux. Le prix de la course d'un fiacre, est de 1 shilling (1 fr. 25 c.) par mille; si c'est au temps qu'on l'emploie, la première demi-heure se paie 1 shilling (1 fr. 25 c.), et 6 p. (62 c.  $\frac{1}{2}$ ) pour chaque quart-d'heure en plus. Le prix des cabriolets est réglé à un tiers au-dessous de celui des voitures à deux chevaux. La course en *omnibus*, lorsqu'elle ne dépasse pas deux à trois milles se paie 6 pence (62 c.  $\frac{1}{2}$ .)

BARQUES SUR LA TAMISE. — Les fiacres ont pour auxiliaires dans Londres, un grand nombre de petites barques légères, conduites à la rame par un seul homme, sur la Tamise. Le prix en est réglé comme celui des fiacres, à l'heure ou à la distance.

Mais qu'il s'agisse de traverser le fleuve, ou de se porter d'un point à un autre, il sera bon, pour n'être point dupe de ces mariniers, de convenir d'avance du prix.

**DILIGENCES.** — Les diligences anglaises sont d'une extrême propreté, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. La caisse contient seulement quatre voyageurs, le plus grand nombre des places, par suite de l'usage constant des Anglais de voyager à ciel découvert, se trouve sur quatre banquettes (nombre le plus ordinaire) élevées au niveau de l'impériale. Le cocher, ayant un voyageur à sa gauche, est placé sur la banquette la plus en avant. Les bagages se chargent en partie sur l'impériale et dans de grands coffres ménagés sous les banquettes, ou sur une espèce de grille en fer, formant tablette, qui se relève ou s'abat, au besoin, derrière la voiture. Les harnais sont toujours en beau cuir, propres et bien cirés; les colliers des chevaux sont élégants, légers et garnis d'ornements de cuivre d'un admirable poli; enfin, ils ne diffèrent en rien des harnais des plus riches équipages.

**VOITURES DE FERME.** — La plupart des fermiers, ayant généralement de la fortune ou au moins de l'aisance, ont un *phaëton* ou *gig* à leur service, pour leurs courses autour de leur ferme, ou dans les villes. Les moins aisés se servent de petits chariots élégants à deux roues, dans le genre d'un char-à-bancs, mais plus larges et plus courts, qui

leur servent alternativement comme voiture de transport ou comme cabriolet. Toujours les attelages en sont propres et soignés. Les chariots, plus petits, pour le transport des denrées, ont également deux roues et une forme analogue. Les ridelles de ces chariots sont garnies de barres de fer ou de bois qui leur donnent par en haut une forme évasée.

**CHARRETTES DE ROULAGE.** — Les Anglais conservent cette même forme, mais sur une échelle beaucoup plus grande, à leurs voitures de roulage, qui sont toutes portées sur quatre roues, et traînées par 2, 4, 6 ou 8 chevaux attelés deux par deux. Les deux chevaux de brancard sont attachés chacun à un brancard séparé et non point à un timon ordinaire comme il serait facile de le supposer. Ces chevaux sont généralement beaux, vigoureux et d'une haute taille. Le cuir des harnais est bien entretenu et propre; les colliers ne sont point garnis de ces énormes ailes de bois qui chargent le cou de nos chevaux de roulage; ils sont grands et forts, il est vrai, mais dans le genre de ceux de nos voitures de maîtres; sur le garrot du cheval seulement, et contre le collier est cousue une large pièce de cuir carrée; cette pièce, qui semble avoir été fixée là pour rester abattue sur l'encolure et la préserver de la pluie comme les peaux de moutons usitées en France, est toujours droite et relevée, sans que rien en motive l'emploi ou en indique le but.

Les chariots de roulage, toujours fort pesants, ont des roues à larges jantes garnies de deux à trois bandes de fer. Au premier aspect, ces voitures, d'une largeur beaucoup plus grande que les nôtres, semblent devoir tracer une voie démesurément grande; mais on peut reconnaître, en les examinant avec plus d'attention, que cette voie est considérablement diminuée par la position des roues, qui, loin d'être perpendiculaires à la route, sont fortement inclinées par rapport à leur essieu, étant beaucoup plus écartées l'une de l'autre par le haut que par le bas. Cette disposition des roues, facilite l'évasement des ridelles, mais les empêcherait sans doute de porter carrément à terre, si la forme légèrement conique donnée à leur circonférence n'obviait complètement à cet inconvénient. Des roues à doubles rayons, et en fer fondu, ont été essayées sur quelques waggons; mais ces roues, qu'un choc un peu rude peut briser, ne paraissent pas destinées à un usage général. Les ridelles de ces chariots ne sont pas ordinairement très élevées, et la partie inférieure non évasée est souvent pleine.

Les voitures de transport et les tombereaux ont des proportions beaucoup plus courtes que larges. Ce genre de voiture offrant apparemment plus aux Anglais d'avantages pour circuler et tourner au milieu des nombreux équipages de toute nature qui encombrent leurs rues si populeuses. Mais ces voi-

tures, si courtes, offrant quelquefois un espace trop étroit au chargement, on remédie à cet inconvénient au moyen d'une partie saillante qui avance de deux à trois pieds en avant, au-dessus de la croupe du cheval de timon; et, afin que, par ce surcroît de charge l'équilibre de la voiture ne soit pas dérangé, une espèce de grille mobile en bois, soutenue par deux chaînes, s'abat au besoin derrière, pour être chargée comme le reste. Les charrettes à deux roues des jardiniers des environs de Londres sont surtout construites sur ce système.

Bien que les efforts des propriétaires de routes tendent presque tous à les mettre de plus en plus de niveau, il arrive néanmoins, dans certains comtés montagneux, que de fortes côtes restent encore à gravir; comme dans pareilles circonstances les charrettes entraînées en arrière ne laissent pas aux chevaux une seule minute pour reprendre haleine, les Anglais industrieux ont cherché un remède à cet inconvénient. Aujourd'hui, ils laissent traîner derrière une des roues de leurs voitures de roulage un petit cylindre en bois un peu plus long que la largeur des jantes et d'environ trois pouces de diamètre. Ce cylindre, accroché par deux chaînes à l'essieu, se trouve constamment sous la roue; et, en cas de halte, y remplit immédiatement les fonctions de pierre d'achoppement. Ce moyen simple et ingénieux de



parer à un recul , quelquefois dangereux , me paraît susceptible d'être adopté par les voituriers de France.

VOITURES A VAPEUR SUR ROUTES ORDINAIRES. — Ce chapitre ne serait pas complet , si je n'y ajoutais quelques lignes sur l'emploi des voitures à vapeur sur routes ordinaires. L'esprit actif et entreprenant des ingénieurs anglais tente chaque jour de nouveaux efforts dans cette voie. Aux Church , aux Gurney succèdent les Ogle , les Hancock ; à ceux-ci les Maceroni , aux Maceroni , les Gordon , les Machneil , etc. Je ne m'arrêterai point à examiner les difficultés si souvent débattues qui se sont opposées jusqu'ici au succès de ces voitures. La plus sérieuse , sans contredit , est celle de l'ébranlement causé par sa propre marche à la machine , de manière à la détraquer. Long-temps on a cru cet obstacle invincible ; mais comme rien n'est impossible à une industrie persévérante , des routes mieux faites et plus unies , des ressorts de suspension plus souples , un fini plus parfait dans toutes les parties des machines , font espérer que cette difficulté disparaîtra. Néanmoins , il en existe d'autres plus graves encore , et qui s'opposent d'une manière d'autant plus insurmontable aux efforts des mécaniciens , qu'elles sont indépendantes de leur génie et de leur volonté , qu'elles tiennent soit aux lois , soit à la routine , soit aux préjugés ; trois choses qui , dans tous les siècles ,

ont fait le désespoir des novateurs, quelque fût d'ailleurs le but de leurs travaux et l'utilité de leurs inventions.

L'invention des chemins de fer, ou mieux des *tramroads* date de loin en Angleterre ; l'usage en fut d'abord restreint au service intérieur des usines ; cet usage s'étendit ensuite au transport des charbons extraits des mines à une rivière ou à un canal voisin. Ce système de route s'étant perfectionné, les lignes s'allongèrent, et les besoins de jour en jour plus exigeants d'une industrie exubérante, produisirent le gigantesque projet du chemin de fer de Liverpool à Manchester. Le succès de cette entreprise colossale, son utilité incontestable, la rapidité qu'elle permettait d'imprimer au transport des marchandises et des voyageurs, ont séduit tous les esprits, frappé tous les yeux. A l'imitation de ce grand travail, une foule de routes du même genre ont été proposées par des esprits entreprenants et accueillies par les masses éblouies ; des capitalistes en grand nombre, en ont couvert les dépenses. Les propriétaires terriens eux-mêmes, séduits par les avantages qu'ils devaient obtenir de nouvelles communications, si propres à accroître la valeur de leurs terres, ont pris un chaud intérêt à leur exécution. Les possesseurs de mines, les maîtres de forges, les ouvriers de tous états, y voyant un débouché immense de produits et de main-d'œuvre, les ont aussi eux reçues avec trans-

port. On peut dire que, par suite des projets de chemins de fer aujourd'hui à l'étude ou en voie d'exécution, un quart de la nation anglaise se trouve directement ou indirectement intéressé au succès de ces routes. De nécessité donc, la mode est aux chemins de fer. Préoccupés de cette idée, beaucoup d'Anglais n'apportent qu'un esprit indifférent, sinon hostile aux travaux des ingénieurs qui essaient de rendre aux anciennes routes, par l'emploi de machines locomotives sur chemins ordinaires, le sceptre que les chemins de fer leur ont ravi.

Si, d'un autre côté, on ajoute à ces ennemis naturels des voitures à vapeur sur routes ordinaires les éleveurs de chevaux et tous ceux qui, par un goût inné pour ces animaux, ne voient qu'à regret qu'on veuille en réduire l'emploi, on comprendra facilement le nombre des obstacles que rencontrent, sous chacun de leurs pas, les hommes ingénieux qui tentent de frayer une nouvelle voie incontestablement utile, mais condamnée d'avance par la mode, la routine, l'intérêt privé, et l'on peut même ajouter par la peur, car toutes les machines de ces voitures étant à très haute pression, la crainte de voir la chaudière sauter en éclats, est pour certains esprits timides un épouvantail perpétuel, justifié du reste par quelques exemples malheureux.

Après cette énumération des préjugés en oppo-

sition à la réussite des voitures à vapeur sur routes ordinaires, voyons comment la législation est ou fut également un obstacle à leur succès. Les premiers inventeurs des machines locomotives furent arrêtés dès le début par l'énormité des frais, dont un des plus onéreux était le paiement des droits de péage aux nombreuses barrières qui couvrent toutes les routes d'Angleterre. Les esprits justes et raisonneurs de ce pays virent promptement qu'il fallait favoriser les nouveaux essais, mais qu'ils seraient malgré tout suspendus, si le fisc s'unissait à une foule d'autres difficultés pour en arrêter l'essor. Le parlement fut donc investi de cette affaire; il s'en occupa avec chaleur et nomma un comité qui dut statuer sur la quotité du droit à percevoir aux barrières sur les nouvelles voitures. Ce comité travailla avec zèle et constance, il convoqua les intéressés, entendit leurs raisons, et prit pour base de son rapport ce principe, que l'indemnité aux propriétaires de routes devait être réglée en raison du dommage causé à ces routes par une voiture. Cette base admise, des expériences eurent lieu pour constater d'une manière précise quel tort faisaient aux routes, soit ensemble, soit séparément, les roues d'une voiture d'une dimension donnée, et les pieds des chevaux, soit au pas, soit au trot, soit à toute autre allure.

Le résultat évident de ces expériences fut qu'en représentant par 100 la somme totale de détériora-

tion occasionnée par une diligence marchant à raison de 10 milles (4 lieues de poste) à l'heure, cette somme pouvait être ainsi divisée :

*Cause de détérioration :*

Changements atmosphériques. . . . .	20
Roues. . . . .	20
Pieds des chevaux. . . . .	60
<b>TOTAL. . . . .</b>	<b>100</b>

Ainsi, les réparations nécessitées par le piétinement des chevaux sont trois fois plus considérables que celles occasionnées par le frottement des roues de la voiture qu'ils entraînent. Mais, en même temps, on dut considérer que les roues des diligences à vapeur ayant des jantes fort larges, agissaient comme de puissants rouleaux qui nivaient les routes loin de les détériorer : tout était donc en faveur de la nouvelle invention, et cette partie du procès fut gagnée pour elle.

Malheureusement, ce n'était pas tout pour le succès : si cette partie de la législation relative aux péages recevait une réforme salutaire en faveur d'une invention nouvelle, les lois qui garantissent la propriété des inventions à leurs inventeurs mettent encore un obstacle bien autrement insurmontable à la réussite des voitures à vapeur.

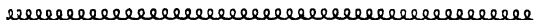
Supposons, par exemple, que, pour composer une machine locomotive parfaite, il faille emprun-

ter, à Gurney sa chaudière tubulaire, à Hancock sa chaîne sans fin, au comte Dundonald sa machine rotative, à celui-ci son système de roue, à cet autre son double cylindre oscillant, etc.; une pareille voiture ne peut être construite en Angleterre. Aucun de ces emprunts ne serait permis au mécanicien plagiaire, et si un homme était assez osé pour concevoir une pareille entreprise, il succomberait bientôt sous le poids des mauvaises chicanes et des procès. Hancock lui reprendrait sa chaîne, Gurney sa chaudière, et ainsi des autres : la partie ne serait pas tenable. Et qu'on ne suppose pas que nous inventions des obstacles à plaisir; des récriminations de cette nature, poussées d'une manière fort vive et souvent hors de toutes les bornes, ont déjà scandalisé l'Angleterre. Ainsi donc, une bonne machine locomotive sera difficilement établie aujourd'hui en Angleterre, et si je ne voyais à une semblable entreprise des inconvénients d'un autre genre dans mon pays, j'engagerais nos mécaniciens français à résoudre le problème, libres qu'ils sont des lois de l'Angleterre, et toute importation de ce pays leur étant permise en ce genre.

Si quelques-uns cependant trop curieux de tenter l'entreprise, voulaient se livrer à quelques essais, je leur conseillerais de réfléchir d'avance sur l'inégalité de nos routes, si éloignées d'offrir la surface unie et presque de niveau des routes

d'Angleterre, sur le prix de nos chevaux, moins élevé que celui des chevaux anglais, sur le bon marché de nos fourrages, et enfin sur le haut prix de nos charbons de terre. Si, en Angleterre, quelques bons esprits, dont je ne partage pas l'opinion du reste, croient pouvoir affirmer qu'on en reviendra aux chevaux pour la traction des convois même sur chemin de fer, à plus forte raison les difficultés qui forceraient à revenir à ce système primitif seraient-elles plus grandes pour la France.





## VOIES DE COMMUNICATION.

---

CHEMINS DE FER, ROUTES, CANAUX, RUES. — Je n'ai pas la prétention de donner ici une description complète des routes, chemins de fer et canaux d'Angleterre. Tout ce que je pourrais dire à cet égard serait de beaucoup inférieur à ce qui a déjà été publié, *ex professo*, en France, sur ces matières, par M. Charles Dupin, M. Huerne de Pommeuse, MM. Lamé, Flachet et Clapeyron. Quelques considérations générales suffiront au but que je me suis proposé <sup>1</sup>.

C'est vraiment dans la construction de leurs voies de communication que l'esprit utilitaire des Anglais se déploie de la manière la plus remarquable. C'est pour avoir calculé, en cela comme en tout, le *nécessaire*; c'est en faisant toujours le *bien*, sans prétention à faire le *mieux*, qu'ils sont parvenus

<sup>1</sup> Pour les formes législatives à remplir, afin d'obtenir la concession d'une route ou d'un canal, voir Appendice A, à la fin de l'ouvrage.



à sillonner en peu de temps tout le sol de leur pays de routes et de canaux, qui y rendent les communications plus faciles et plus promptes qu'en aucun lieu du monde. Les besoins d'une industrie colossale et d'un commerce immense devenant de jour en jour plus pressants, l'insuffisance des moyens ordinaires de transport par navires caboteurs, par canaux, rivières et grandes routes, se fait sentir, il faut de nouvelles voies plus rapides; des chemins de fer sont donc entrepris sur tous les points du royaume; de telle sorte, qu'on peut sans exagération, affirmer qu'au moyen de ces routes, sur lesquelles on ne fait pas moins de 9 lieues à l'heure, l'Angleterre ne sera bientôt plus qu'une ville immense, dont Londres sera le centre, et dont les autres villes seront les faubourgs ou les différents quartiers, dans lesquels on pourra, à 30 et 40 lieues de distance, se faire visite et se voir en *omnibus*, à toute heure du jour, comme on le fait maintenant pour les faubourgs opposés d'une même cité. Et cet avenir n'est pas éloigné, car, s'il n'existe guère aujourd'hui que les chemins de fer de Liverpool à Manchester et de Leeds à Selby, sur lesquels les voyageurs soient admis, et qui ne servent pas à la seule exploitation de quelques établissements particuliers de houille ou de fer, on se convaincra, en suivant sur la carte, le tracé des chemins de fer aujourd'hui conçus ou en voie de construction, qu'avant peu

un vaste réseau de *railways* enveloppera toutes les grandes villes de l'Angleterre.

On peut voyager par chemin de fer, je viens de le dire, de Liverpool à Manchester et de Leeds à Selby. Ce dernier *railway* sera sans doute, d'un côté, prolongé jusqu'à Manchester, et de l'autre, jusqu'à York et Newcastle, de manière à relier l'Ouest à l'Est, de même que le Sud se rattachera au Nord par la ligne qui commencera à Brighton pour ne finir que très avant dans l'Écosse.

En ce moment même plusieurs compagnies écossaises sont en instance auprès du parlement, pour faire adopter de nouveaux projets de chemin de fer. Nous ne sommes pas à même d'indiquer les lignes que ces chemins doivent suivre, mais voici, pour l'Angleterre proprement dite, la liste des compagnies de *railways* autorisées par actes parlementaires, ou sur le point d'obtenir l'autorisation législative :

Compagnie de Cromford et High-Peak,

*dito* Canterbury.

*d°* Cheltenham.

*d°* Croydon.

*d°* Surrey.

*d°* Severn et Wye.

*d°* Forest of Dean.

*d°* Stockton et Darlington.

*d°* Monmouth.

**Compagnie de Clarance.**

<i>d</i> <sup>o</sup>	Leicester et Swarmington.
<i>d</i> <sup>o</sup>	Newcastle-upon-Tyne et Carlisle.
<i>d</i> <sup>o</sup>	Londres et Blackwall.
<i>d</i> <sup>o</sup>	Grand junction.
<i>d</i> <sup>o</sup>	Londres et Greenwich.
<i>d</i> <sup>o</sup>	Londres et Birmingham.
<i>d</i> <sup>o</sup>	Bolton et Bury.
<i>d</i> <sup>o</sup>	Blaydon et Hebburn.
<i>d</i> <sup>o</sup>	Londres et Southampton.
<i>d</i> <sup>o</sup>	Grand <i>Railway</i> du Nord.
<i>d</i> <sup>o</sup>	Grand <i>Railway</i> du Nord au N.-E.
<i>d</i> <sup>o</sup>	Londres et Brighton.
<i>d</i> <sup>o</sup>	Londres et Windsor.
<i>d</i> <sup>o</sup>	Greenwich et Gravesend ,

Et plusieurs autres compagnies, qui se sont incorporées depuis que ce livre est sous presse.

L'on ne doit pas perdre de vue, encore, que la plupart de ces compagnies dont les capitaux ne s'élèvent pas à moins de 712 millions, sont autorisées à ajouter à la ligne directe de leurs chemins de fer, un grand nombre d'embranchements qui doivent rattacher une foule de points secondaires à la ligne principale.

En réfléchissant à l'immensité de pareilles entreprises, toutes conçues par l'intérêt privé, ne serait-on pas tenté de jeter sur la France un regard douloureux et de se dire : tout ce qu'on veut

s'exécute en Angleterre; en France rien ne se fait! Il est certain que nous avons beaucoup à prendre chez nos voisins, ne fût-ce que cet esprit d'association qui leur permet de mener à bien les projets les plus gigantesques; mais n'oublions pas qu'en France des entreprises de cette nature iraient, dans beaucoup de cas, au-devant des intérêts réels du pays et seraient destinées à ne satisfaire que des besoins futurs : donc, malgré l'impulsion qu'en pourraient recevoir notre commerce et notre industrie, nous n'avons pas pour les mettre à exécution le vif stimulant de l'Angleterre, qui n'agit presque jamais que pour répondre à des besoins urgents, auxquels les ressources anciennes deviennent de plus en plus insuffisantes. Nos voisins travaillent pour continuer de marcher; nous, nous devons travailler pour les suivre. Le présent les pousse avec toutes les exigences du moment; c'est l'avenir seul qui nous appelle. Il faut se bien pénétrer de cette différence de position, si l'on veut se rendre un compte exact et réel des faits qui nous environnent.

Avant 1750, les routes d'Angleterre étaient affreuses, et presque impraticables une grande partie de l'année. On en jugera par l'ordre que donnait, en 1746, le duc de Sommerset à ses vassaux de Petworth (Sussex), de venir au-devant de lui sur la route de Londres avec des lanternes et des perches pour l'éclairer et l'aider à sortir des fon-

drières. Cet état des chemins devenant de plus en plus intolérable, et le peuple s'opposant à force ouverte à l'établissement des barrières de péage pour l'amélioration et l'entretien des routes, il fallut, en 1754, qu'un acte du parlement déclarât félonie et punit comme telle, toute atteinte aux bureaux de péage. Depuis cette époque, le perfectionnement successif des grands chemins d'Angleterre ne s'est pas ralenti. Une compagnie pouvant toujours venir élever une route nouvelle plus belle et plus directe à côté des vieilles routes, l'intérêt des anciennes compagnies est d'avoir toujours des routes assez belles et assez directes pour décourager toute concurrence; aussi les voit-on sans cesse occupées à niveler de plus en plus leurs chemins, à en redresser les détours; de telle sorte, que ces routes se rapprochent chaque jour davantage de la ligne droite et du niveau.

Nous nous faisons difficilement en France une idée de ce que sont les routes anglaises et du soin assidu qu'en prennent les propriétaires. Elles n'ont pas généralement, et sauf aux abords des grandes villes, plus de largeur qu'il n'en faut pour permettre à trois voitures de passer de front. Mais cette dimension est bien suffisante, et vaut mieux sans doute qu'une route fort large dont les côtés, vrais cloaques impraticables, sont des terrains perdus, non-seulement pour la circulation des convois et des voyageurs, mais aussi pour l'agri-

culture , à laquelle ils ont été arrachés à grands frais. Un trottoir étroit est toujours élevé sur un des côtés du chemin. Dans quelques localités, ce trottoir est sablé avec soin , ou recouvert de larges pierres plates. Des bornes milliaires en fonte sont placées de mille en mille , et portent quelquefois sur plusieurs faces la distance parcourue ou à parcourir d'une ville à une autre : c'est un usage fort agréable pour le voyageur et que nous voudrions bien voir aussi régulièrement et aussi convenablement établi en France.

Aux approches de Londres , à 15 ou 20 milles au moins de cette capitale , on remarque , de distance en distance sur le bord des routes , d'élégantes colonnes de fonte : ce sont des pompes à brimballe , qui servent à l'arrosage des chaussées pour abattre la poussière dans les temps secs. Dans les temps humides , des hommes armés de racloirs en bois (espèce de râdeaux sans dents) nettoient la voie publique , et attirent dans les rigoles toute la boue liquide , qui est bientôt entraînée par les eaux du ciel.

En général , le même esprit d'ordre et de conservation apparaît de toutes parts en Angleterre. Le voyageur qui parcourt ce pays est incessamment frappé de l'aspect propre et régulier des fermes et des villages , il remarque avec plaisir la netteté des cours et des sentiers. Les murs de clôtures sont presque toujours en belles briques ;

les divisions des champs sont marquées, soit par d'épaisses haies vives proprement taillées, soit par des clôtures en claies ou en planches fendues à la hache. De toutes parts s'élèvent des poteaux portant des enseignes, pour donner avis au passant qu'il ne peut, sous peine d'être poursuivi selon toute la rigueur des lois, ni commettre aucun dégât, ni franchir une clôture, ni pénétrer dans une enceinte, ni pêcher dans un étang, ni coler une affiche contre un mur, ni y déposer aucune ordure, etc., etc...

Outre ses routes ordinaires, ou *turn-pike-roads*, chaque ville d'Angleterre un peu importante par son commerce, commence à posséder son chemin de fer, ou son canal, ou sa rivière navigable; quelques-unes même jouissent de ces quatre avantages à la fois, ce qui rend les lourds transports par terre, si pernicieux aux routes, de plus en plus rares, et permet en même temps d'expédier à très peu de frais, même aux plus grandes distances, les matières premières les plus pesantes, telles que le fer et le charbon de terre, et fournissent ainsi un aliment facile à toutes les industries.

En général, les canaux d'Angleterre, créés par l'intérêt privé et pour le service de quelques usines particulières, sont fort étroits. On a voulu atteindre le but au meilleur marché possible; on a donc tenu plus à la profondeur des canaux qu'à leur largeur. Pour qu'aucun terrain ne fût perdu,

les bords ont été taillés perpendiculairement et non en berges inclinées. Les bateaux longs et étroits ont permis la construction d'écluses de 8 à 10 pieds de large seulement, celles-ci sont en pierres rudement taillées, maçonnées à peu de frais; les portes sont en bois de chêne grossièrement charpenté; tout enfin a été donné à l'économie. Mais ces canaux étroits, peu dispendieux, dans lesquels l'évaporation est peu sensible, ne sont-ils pas cent fois préférables à nos canaux de grande section, que l'on peut traverser à pied sec dans les mois les plus chauds, et qui ne peuvent supporter que des bateaux à moitié chargés pendant un tiers de l'année? — Il ne faudrait pas croire, cependant, que les Anglais ne savent pas faire des canaux sur une plus grande échelle : partout où les besoins de l'industrie sont pressants, les canaux sont larges et magnifiques, de beaux ponts en fer ou en briques les traversent, des bassins vastes et commodes leur servent de points de départ, des réservoirs immenses leur fournissent des prises d'eau suffisantes; mais, en tout et partout, on ne fait que ce qui convient, réduisant ainsi au taux le plus bas les frais d'entretien et de navigation, au grand avantage de la communauté.

Toutes les fois que les travaux, pour rendre une rivière navigable, sont reconnus moins dispendieux que la canalisation de cette rivière, on



a recours à ces travaux ; mais on ne les adopte cependant qu'autant qu'il est démontré que la canalisation est complètement inutile ; car on sait bien que l'entretien d'une rivière à l'état de navigabilité, est souvent sujet à une foule d'objections, et offre dans mainte circonstance, par le régime irrégulier des eaux, ou par l'abondance des sables et des vases qu'elles entraînent, des obstacles trop difficiles à vaincre pour qu'un canal ne soit pas préféré.

Sur plusieurs points de la France, on s'occupe aujourd'hui de rendre à la navigation différentes rivières dont le cours est entravé par des encombrements devenus de jour en jour plus considérables. Pour remédier à de semblables inconvénients, on a plusieurs fois proposé pour exemple les travaux exécutés à Glasgow, dans la Clyde ; toutefois, en citant un pareil fait, on n'a point assez tenu compte des circonstances qui l'accompagnent. Habitant d'une ville située sur un des plus beaux fleuves de France, mais dont la navigation est trop souvent interrompue par les basses eaux et une trop grande abondance de sable, j'ai dû apporter aux travaux de la Clyde une attention particulière, j'insisterai donc sur ces travaux.

Coulant entre des coteaux à base granitique, les eaux de la Clyde entraînent une grande quantité d'un sable bourbeux, dont l'amas successif a, depuis des siècles, encombré le lit, au point de le

rendre impraticable à toute grande navigation. Tel était encore l'état des choses il y a un petit nombre d'années, lorsque plusieurs négociants de Glasgow, ville de plus de 300,000 âmes, possédant un nombre immense de fabriques et de maisons de commerce, sentirent que leur industrie éprouvait un préjudice notable de ces circonstances fluviales, lesquelles entravaient les armements, augmentaient les frais de transport des produits qu'ils expédiaient et des matières premières qu'ils recevaient du dehors pour alimenter leurs fabriques, en forçant leurs navires à s'arrêter à Port-Glasgow, à 18 milles (environ 7 lieues) de leurs quais. Il fut donc décidé qu'il y avait chance de profits immenses à remédier à ces graves inconvénients. En Écosse, comme en Angleterre, l'esprit d'entreprise et d'association est tel qu'un bon projet, une idée heureuse, y est presque aussitôt exécutée que conçue. Il en fut ainsi des plans d'amélioration du cours de la Clyde. Des ingénieurs habiles se mirent aussitôt à l'œuvre. Des travaux d'art furent exécutés sur les bords de la rivière. Son lit, rétréci de plus d'un tiers, fut réduit, dans beaucoup d'endroits, à moins de 160 pieds de largeur; d'ingénieuses machines à draguer mises immédiatement à l'œuvre, continuent encore en ce moment plus activement que jamais à en augmenter la profondeur; si bien qu'à l'heure actuelle, les navires d'un moyen tonnage entrent à Glasgow

avec le flot, que les quais de cette ville naguères si déserts, sont encombrés des mille vaisseaux arrivés de tous les points du monde, et d'un nombre immense de superbes bateaux à vapeur, qui se croisent à tout instant du jour sur le fleuve, étonné aujourd'hui de ce mouvement inusité sur ses eaux.

Voilà les merveilles opérées en peu d'années ; voilà les miracles produits par la nécessité et une volonté ferme, qui, répétés par les mille bouches de la renommée, ont étonné, séduit les négociants français, et éveillé chez eux l'esprit d'imitation. Telle mesure a produit tel résultat sur la Clyde, se sont-ils dit, pourquoi la même mesure appliquée à nos fleuves, ne produirait-elle pas le même effet? — Mais y avait-il ici possibilité d'opérer sur un fond semblable? — La réponse négative n'est pas douteuse. En effet, la navigation de ces fleuves est principalement entravée par la *longueur*, l'*irrégularité* et la *rapidité* de leurs cours, par l'*abondance* des sables qu'ils entraînent, par le peu d'escarpement de leurs bords, et enfin pour ce qui concerne leur communication avec la mer, par ces amoncellements de sables qui, poussés par les vents violents et les grandes marées, forment à leur embouchure ce que l'on appelle des *barres*, barres mobiles et capricieuses qui arrêtent les vaisseaux, aujourd'hui sur un point, demain sur un autre.

Bien que l'une des plus considérables rivières

d'Écosse, comparée à nos fleuves de France, la rivière de Clyde n'a qu'un cours extrêmement borné : d'Elwin-foot-Bridge, au-dessus duquel elle prend immédiatement sa source, jusqu'à Dumbarton, où elle se jette dans la mer, la distance est tout au plus de 50 à 55 milles, ou 22 lieues. Son lit, assez étroit, est presque partout comprimé entre deux rangs de coteaux, et ne se divise nulle part en plusieurs branches, ses eaux alimentées par les pluies fréquentes d'un climat humide, n'ont que peu à souffrir des longues sécheresses qui tarissent nos fleuves; son cours est naturellement paisible, et les sables qu'il entraîne, bien qu'abondants proportionnellement à la masse des eaux, ne sont rien, comparés à ceux de l'Allier et de quelques autres rivières du continent; de telle sorte que ce qui ne pouvait être entrepris pour nos fleuves de France, c'est-à-dire, l'enlèvement des sables au fur et à mesure de leur arrivée, a pu être facilement exécuté sur la Clyde, où d'ailleurs on n'opère que dans un espace limité.

Si l'embouchure de nos fleuves de France est exposée aux ouragans qui y forment les *barres* de sable, la Clyde est à l'abri de cet inconvénient. Cette rivière, qui présente son entrée directement à l'Ouest, garantie de la violence des vents de mer par les montagnes du comté d'Argyle qui lui font face, tourne brusquement au Sud au-dessous de Greenock, et se prolongeant pendant plus de

40 milles (16 lieues) dans la mer, forme un large canal maritime, compris entre les côtes des comtés de Renfrew et d'Ayr, les falaises de l'île d'Aran et la pointe avancée du Kintire, puis arrive dans le canal Saint-Georges, sans rien craindre pour son cours, ni des vents, ni des sables. Cette réunion de circonstances qui protège l'embouchure de la Clyde est unique dans le monde, et ne doit pas être négligée par quiconque s'occupe de la navigation fluviale.

La différence est donc sensible entre le régime de la Clyde et celui de nos fleuves; cependant quels travaux ont été nécessaires pour rendre cette rivière accessible aux navires d'un fort tonnage? A quelles parties de son cours ces travaux ont-ils dû s'étendre? — Autrefois les vaisseaux n'arrivaient que jusqu'à Port-Glasgow; et cette localité étant éloignée de Glasgow de 18 milles, les travaux pour amener les navires jusque-là, auraient dû comprendre tout cet espace, si la rivière, suffisamment profonde pendant plusieurs milles encore, ne les avait réduits à environ 12 milles. C'est donc à l'amélioration du cours de la Clyde pendant 5 lieues seulement, qu'ont dû se borner les efforts des négociants de Glasgow; car la rivière a si peu de profondeur au-dessus du premier pont de cette ville, que des canaux ont naturellement été préférés à toute navigation fluviale, à partir de ce point. Décision sage, et que nous devrions

songer à imiter en France, plutôt que de nous obstiner à faire l'impossible, comme nous y sommes malheureusement entraînés par le désir de profiter de nos cours d'eau, au lieu de les remplacer par des canaux, dispendieux sans doute, mais d'un usage assuré, tandis que tous les autres travaux hydrauliques n'offrent, la plupart du temps, qu'un résultat incertain, momentané, sinon tout à fait illusoire.

Afin que la Clyde offrit un libre accès à la navigation, des travaux d'art ont servi à en rétrécir le cours, tandis que des dragages bien entendus en ont profondément creusé le lit. Sans décrire ces travaux, j'insisterai pour qu'on ne perde pas de vue qu'ils ne comprennent qu'un espace de 5 lieues, et que la continuité incessante des dragages occasionne chaque jour des frais considérables, couverts par la plus active navigation <sup>1</sup>.

Russ. — Je terminerai ce chapitre des voies de communication en Angleterre, par les rues, qui ont dans ce pays des dimensions dont on ne se fait pas idée sur le continent. Si les Anglais économisent le terrain pour leurs routes et leurs canaux, parce que là la largeur est plus nuisible qu'utile, il n'en n'est pas de même pour les rues des villes, où l'on sent bien que, plus la voie publique sera large, moins il arrivera d'accidents, et plus il sera

<sup>1</sup> Voir appendix B.

facile de veiller à la propreté et à la salubrité générale. Si quelques anciens quartiers de Londres et quelques autres vieilles villes d'Angleterre ont encore des ruelles étroites, on s'efforce du moins tous les jours et successivement, de les faire arriver aux dimensions désormais reconnues indispensables.

En Angleterre, quelqu'étroite que soit une rue, elle a ses trottoirs pour les piétons, et sa chaussée pour les voitures; c'est la loi absolue. Si un ancien passage est tellement exigü qu'il ne soit pas possible de se conformer à la loi, alors la rue est dallée dans toute sa largeur, barrée aux extrémités pour en interdire la circulation aux chevaux et aux voitures, et prend alors le nom d'*alley* ou de *row*. En Ecosse, les rues de Glasgow et d'Edimbourg ont généralement de 60 à 90, et même 100 pieds de largeur, c'est d'une magnificence et d'une majesté dont on se ferait difficilement idée en France, où, sous ce rapport, la plupart de nos municipalités sont d'une lésinerie choquante, mesurant l'espace par mètres, centimètres et millimètres, marchandant leurs terrains pied à pied, et en calculant le rapport probable par livres, sous et deniers. Vrai, il en est quelques-unes qui autoriseraient, je crois, l'élévation de maisons sur le milieu des places, si ce n'était l'opposition des habitants. Combien on est péniblement affecté de cette différence entre les deux peuples, lorsque l'on met en parallèle nos

rues étroites et sales, à moitié privées d'air par la hauteur des maisons, avec ces rues majestueuses de la Grande-Bretagne aboutissant à des places ou *squares* plus majestueuses encore, et par leur vaste étendue et par les plantations verdoyantes, les frais gazons et les allées sablées qui en décorent la partie centrale <sup>1</sup>.

Si les Anglais donnent de si belles dimensions à leurs rues, dont la largeur s'accroît encore du peu d'élévation des maisons, ils ne veillent pas moins à leur entretien et à la bonne confection du pavage, cette partie délicate de la voirie, si mal entendue et si peu comprise en France.

La nation britannique, calculatrice par excellence, s'est rendu un compte exact de la valeur de chaque nature de pavage. On a établi, sur une moyenne de 15 à 20 années, le prix d'entretien par an, y compris le capital primitif de chaque mode de pavage ou de macadamisage (puisque ce dernier système a été admis dans les rues), et l'on a reconnu qu'un pavage primitivement mal fait, en mauvais matériaux ou en pierres d'une forme peu convenable, avait, après un laps de temps déter-

<sup>1</sup> Un jeune homme de 14 ans, me faisant voir la fameuse *Cannongate* à Edimbourg, me disait, en me montrant cette ancienne rue, dans un endroit où elle peut avoir *dix mètres* de largeur : « Voyez donc comme nos ancêtres faisaient les rues étroites ! » — Nous devrions bien éviter qu'on en dit autant de nous, un venant.



miné, coûté beaucoup plus cher de confection première et d'entretien qu'un pavage régulièrement et consciencieusement fait, établi selon les meilleures règles de l'art, sans même tenir compte des inconvénients d'une surface irrégulière pour la propreté et pour la circulation des voitures. On a reconnu encore qu'un pavage exécuté comme il convient, revenait également, aussi pour un temps donné, à infiniment meilleur marché que le macadamisage le mieux confectionné, lorsqu'il s'agissait d'un endroit très passant, et fréquenté surtout par des voitures pesantes <sup>1</sup>.

La première charrette un peu lourde, qui traverse une chaussée mal construite, ébranle ou enfonce les pavés mal assis ; les pierres, ainsi déjointes, éprouvent un frottement continu qui en use les bords peu à peu ; la surface égale du pavage est en peu de jours altérée ; les chevaux n'y marchent plus avec assurance, leur fatigue s'augmente de toutes les inégalités des rues, leurs efforts s'accroissent ; les chocs deviennent de jour en jour plus rudes et plus violents, et bientôt tout le pavage est

<sup>1</sup> Le pavé du pont de Westminster à Londres n'a jamais coûté d'entretien, pendant 22 ans, plus de 159 livres st. par année ; aujourd'hui, que ce pont est macadamisé, l'entretien s'élève annuellement à plus de 470 liv. st. — Le pont de Blackfriars est dans le même cas, si même la différence n'est pas plus grande encore ; aussi est-on sur le point d'en revenir au pavage.

à refaire. A ces inconvénients de dépense s'en joignent d'autres non moins graves : les pavés dé joints donnent un libre accès à l'eau dont la terre inférieure est promptement imbuë, et, à chaque pression du pavé, une boue épaisse est poussée à la surface, salissant tout pendant la saison humide, et couvrant tout d'une épaisse poussière dans les temps de sécheresse. Un pavage primitivement bien exécuté n'est plus sujet à aucun de ces inconvénients, et par la solidité qu'on donne d'abord au fond, et par la régularité de la pierre de pavage tout échantillonnée qu'on emploie, et enfin, par les soins les plus minutieux donnés à chaque opération du pavage. C'est ce dont il serait bien important de se convaincre : mais nous ne sommes ni assez patients, ni assez posés pour tenter des expériences de longue durée. Eh bien ! puisque nous ne voulons pas expérimenter par nous-mêmes pour nous convaincre de la vérité, recueillons donc au moins l'enseignement que nous fournit un peuple plus patient, et voyons comment il opère.

Les besoins de l'industrie, la circulation tous les jours plus active des voitures dans une ville populeuse et commerçante, ont démontré aux Anglais tous les inconvénients de rues trop étroites ; aussi leur largeur moyenne paraît-elle aujourd'hui fixée à environ 54 pieds anglais (16 m. 50) ; sur ces 54 pieds, 30 sont consacrés à la chaussée, et les 24 autres aux trottoirs. Ces trottoirs sont solidement

établis en dalles d'une pierre de taille de la plus belle qualité. Quant à la chaussée, les soins les plus minutieux sont pris pour en assurer la bonne confection et la durée.

Tout d'abord le fond est soigneusement et également piqué, pour bien niveler la surface. Une couche d'environ quatre pouces de pierres brisées selon le système de Mac-Adam, y est ensuite uniformément étendue, puis la rue est livrée en cet état à la circulation pendant plusieurs mois. On en redresse ensuite la surface par une nouvelle couche de cailloux brisés ou de gravier, et ainsi de suite pendant trois fois consécutives. Le fond ainsi consolidé et préparé selon la courbe que doit offrir plus tard le pavage, on procède à cette dernière opération. Le premier soin de l'ingénieur chargé de surveiller cette partie du travail est de tenir la main à ce que l'entrepreneur ne fournisse que des pavés égaux, en bon granit, ou autre pierre suffisamment dure. Chaque pavé doit former un parallélipède régulier d'environ sept à huit pouces cubes comme le pavé employé à Paris; ou ayant, comme ceux de Londres, environ 10 pouces de long sur 6 ou 7 de large et 8 d'épaisseur. Ces dimensions peuvent, du reste, être augmentées ou affaiblies selon que les rues sont plus ou moins passantes. Vient alors la mise en place des pavés, et rien ne doit être négligé pour opérer avec le plus de soin possible. Un sable fin (de rivière s'il se peut) et

bien purgé de terre, est étendu sur le fond macadamisé, il y forme une couche d'environ un pouce et demi à deux pouces d'épaisseur pour recevoir les pavés.

Ceci fait, le paveur choisit pour chaque rangée des pierres d'un échantillon uniforme, afin que les joints soient plus parfaits. Puis, il présente chaque pierre à la place qu'elle doit occuper, la bat en dessus et de côté avec une demoiselle plus légère que ne le sont généralement celles de France, l'enlève ensuite, la garnit de mortier sur les faces joignant les pierres voisines, la remet en place, bat de nouveau, et passe à la pierre suivante, et ainsi de suite. Un pavage ainsi exécuté, n'a plus besoin d'être battu à la demoiselle après qu'il est fini, il est d'une solidité à toute épreuve, et dure fort long-temps sans nécessiter la moindre réparation.

Quelques ingénieurs emploient une seconde méthode plus expéditive, qui consiste simplement à mettre avec soin chaque pavé en place dans le lit de sable. Cela fait, on amène sur le pavé une vaste auge en bois, remplie d'un mortier liquide à la chaux. Cette auge est portée sur roulettes<sup>1</sup> et légèrement inclinée, au bout inférieur est pratiquée

<sup>1</sup> C'est d'une auge semblable que se servent habituellement les maçons qui ont à travailler à des réparations en ville.

une trappe qui, étant soulevée, laisse le mortier couler sur le pavé; des hommes armés de râteaux sans dents l'y étendent aussi également que possible et le font pénétrer dans tous les joints qu'il remplit et consolide. Tout récemment un ingénieur de Londres, M. John Henry Cassell, a pris un brevet pour un nouveau mode de pavage qui consiste à imbiber de bitume bouillant le lit de sable sur lequel s'établit le pavé. Une fois les pavés mis en place, on coule dans tous les joints de nouveau bitume qui les lie entr'eux et remplace le mortier employé dans les autres systèmes. M. Cassell prétend qu'un pavé ainsi confectionné offre de grands avantages sur les anciens, en ce qu'il est plus liant, plus élastique et ne permet pas à la pluie de pénétrer entre les pierres. Nous ne savons jusqu'à quel point l'inventeur a raison, c'est à l'expérience seule à confirmer ou à détruire sa théorie.

Les autres détails du pavage sont également soignés chez nos voisins, qui apportent surtout aux ruisseaux l'attention la plus minutieuse. On réserve les plus belles et les plus larges pierres pour cette partie importante d'une rue; souvent ces pierres sont taillées et creusées pour offrir le moins d'obstacles possible à l'écoulement des eaux. Souvent aussi on les remplace par des rigoles en fonte. De belles pierres larges et allongées, entamées par de légères rainures pour servir de point

d'appui au pied des chevaux, servent à garnir cette partie du pavé qui, dans les carrefours, traverse d'un trottoir à l'autre, afin que les piétons soient toujours favorisés. En temps de pluie, des hommes, armés de balais, entretiennent toujours propres ces étroits passages, et reçoivent en dédommagement de leur peine quelque menue monnaie de la part des promeneurs les plus généreux. Grâce à tous ces soins, les villes les plus actives et les plus populeuses d'Angleterre, sous un climat humide et froid, offrent à ceux qui les parcourent à pied, moins de désagréments que la place la plus propre de France. C'est que là on commence à comprendre que l'intérêt et le bien-être du plus grand nombre doivent être considérés pour quelque chose.

PNEUMATIC RAILWAY. — Avant de finir ce long chapitre des voies de communication en Angleterre, il me reste à parler d'un nouveau système de chemin dont Londres était assez vivement préoccupé au moment de mon séjour dans cette ville des inventions et de l'industrie ; non pas que je croie ce nouveau système parfait, ou même susceptible d'une prompte application ; mais il est curieux, et a réclamé une grande ressource d'imagination de la part de son ingénieux auteur, qui avait mille difficultés à vaincre.

Sans le secours des figures, il est difficile de donner une idée complète du *chemin de fer pneu-*

*matique* inventé par M. Pinckus : j'essaierai cependant. Réduit à sa plus simple expression le *Pneumatic railway* consiste en un long cylindre dans lequel le vide produit par une pompe à vapeur fait marcher un diaphragme auquel un train de voiture communique en dehors. Voyons maintenant la disposition de tout l'appareil. On établit de 5 milles (2 lieues) en 5 milles, une machine à vapeur destinée, au moyen d'une forte pompe à air, à produire le vide dans un cylindre de 5 milles de long. Ce sont des tubes cylindriques en fonte de fer, qui s'ajustent bout à bout les uns aux autres, de manière à former le cylindre complet. Chacun de ces tubes cylindriques a environ 9 pieds de longueur sur 3 pieds de diamètre. Deux languettes de fer saillantes et parallèles à l'axe du cylindre, règnent dans toute sa longueur, et de chaque côté à hauteur d'un demi-diamètre.

Les voitures, dont les roues portent sur ces languettes, sont placées à cheval sur le cylindre, et attachées les unes aux autres, comme sur un chemin de fer ordinaire ; seulement, au lieu de recevoir leur impulsion d'une machine locomotive à vapeur, elles sont remorquées par un chariot qui communique de l'extérieur du cylindre avec le diaphragme de l'intérieur. La grande difficulté à vaincre dans l'établissement de ce nouveau système de chemin, consistait à établir cette communication du dehors

au dedans du cylindre, sans en détruire l'*herméticité*. Cette difficulté a été surmontée par le procédé le plus ingénieux.

Une rainure formant une gorge saillante règne dans toute la longueur du cylindre à sa partie supérieure. Par cette rainure, le chariot extérieur communique au moyen d'une forte pièce de fer à un petit chariot intérieur fixé au dos du diaphragme. Ce chariot intérieur et le diaphragme sont maintenus dans une position verticale invariable, par une languette opposée à la rainure supérieure. Celle-ci est bouchée dans toute sa longueur par une lanière en cuir, garnie de pièces de fonte ou de bois. Ces pièces s'adaptent successivement dans la rainure sans ôter la souplesse à la lanière que soulève le chariot supérieur au fur et à mesure de sa marche, et un peu en arrière du diaphragme, de manière à ce que la partie du cylindre qui se trouve en avant soit toujours hermétiquement fermée. Des poulies placées à l'avant et à l'arrière maintiennent constamment la lanière dans la rainure; une seule poulie placée au milieu du chariot, la soulève au-dessus de lui et permet à l'air d'arriver derrière le diaphragme aussitôt que le vide à lieu par-devant, et imprime à tout l'équipage une course rapide.

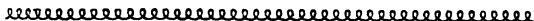
Le célèbre chimiste Faraday et le savant docteur Lardner ont donné tous les deux leur approbation à ce nouveau système de chemin de fer, auquel ils



accordent quelques avantages sur l'ancien. Ces avantages consistent notamment dans le bon marché de la locomotion et dans la sûreté des voitures, qui ne seraient pas facilement jetées en dehors de leur voie comme sur les *railways* ordinaires. Reste à savoir si les dérangements possibles de la lanière et le frottement du diaphragme ne seront pas des obstacles insurmontables à ce nouveau système de route, dont aucun essai en grand n'a encore été tenté. On ne peut même dire que les quelques pieds de ce genre de chemin exécutés comme modèle sur une échelle très-petite *Wigmore street*, à Londres, servent à autre chose qu'à bien faire comprendre le nouveau système, sans être une garantie de succès pour le même chemin construit dans ses véritables proportions.

On estime à environ 250,000 fr. la dépense par mille d'un pareil *railway*, à une seule voie, ou 625,000 francs par lieue. Si ce prix n'est pas plus élevé, s'il est même moindre que celui des routes en fer ordinaires, c'est que les frais de travaux d'art et de terrassement, dit l'inventeur, sont presque nuls pour ce nouveau genre de chemin, qui se soutient seul, pour ainsi dire, et ne demande que de faibles points d'appui.





## NAVIGATION INTÉRIEURE

### PAR CANAUX.



Le transport des marchandises se fait, sur beaucoup de canaux d'Angleterre dans des bateaux halés par un seul cheval, solidement construits, dont le chargement est de 25 à 30 tonneaux, et dont les dimensions sont d'environ 3 pieds  $1/2$  de haut, 5 à 6 de large, et 60 à 70 de long. Les côtés, depuis l'avant jusqu'à l'arrière, s'appuient perpendiculairement sur un fond tout plat. Ainsi ces bateaux, au lieu de s'avancer en plan incliné sur l'eau, y entrent carrément, et la coupent par une entrée très fine, pareille aux deux extrémités qui sont taillées en coin, et forment la navette.

A l'arrière, à une petite distance du gouvernail, est une cabine pour abriter le batelier et quelquefois sa famille. Un seul homme au gouvernail,

suffit à la direction du bateau, un enfant conduit au pas le cheval de halage.

Je ne m'arrêterai pas plus long-temps à la navigation des canaux pour le transport des marchandises : qu'il me suffise de dire que certains canaux sont assez profonds pour porter des chassemarées et des barges d'un assez fort tonnage. Je me hâte d'arriver à la navigation de certains canaux d'Écosse, pour le transport des voyageurs. C'est une chose importante et curieuse, à laquelle j'ai donné une sérieuse attention. Grâce à la bienveillance de quelques administrateurs du canal de Forth et Clyde, et de l'Union-Canal, entre Glasgow et Edimbourg, j'ai pu parcourir ces canaux avec une lettre de recommandation pour tous les employés qui, de la sorte, ont répondu avec un empressement dont je ne saurais trop me louer, à mes nombreuses questions.

Pour arriver au mode de construction le plus convenable des bateaux destinés à effectuer le transport le plus prompt des voyageurs, aux moindres frais possibles, l'administration des principaux canaux d'Écosse confia, à la fin de 1834, à un jeune et habile professeur de physique d'Edimbourg, M.-J.-S. Russell, la direction d'une série fort curieuse d'expériences tantant à développer la théorie des corps flottants et à s'assurer de la coupe la plus convenable à donner aux bateaux de transport. Les faits principaux qui découlèrent de

ces expériences, furent : 1° Que la résistance de l'eau est d'autant plus aisément surmontée que le canal a moins de profondeur ; 2° Qu'un bateau a un tirant d'eau d'autant plus faible qu'il est mu avec plus de rapidité ; 3° que , pour éprouver le moins de résistance possible , le bateau doit se présenter à l'eau le plus finement et le plus obliquement possible ; 4° que la marche la plus avantageuse au transport sur canaux , c'est-à-dire celle qui soulage le plus le pouvoir-moteur en diminuant la résistance qu'il doit vaincre , est toujours la plus vive ; c'est-à-dire qu'elle ne doit être limitée que par la force naturelle des chevaux , si les bateaux sont trainés au halage ; que si , au contraire , on a recours à la vapeur , il faut se procurer les machines les plus puissantes sous le moindre volume et le moindre poids donnés ; 5° que le halage le plus avantageux , lorsque ce moyen de translation est employé sur canaux , doit s'opérer au moyen d'une longue corde , légère autant que possible et maintenue dans la ligne la moins oblique possible , par rapport à l'axe de motion du bateau ; 6° que pour faire 10 milles (4 lieues) à l'heure sur canaux , l'effort de traction des bateaux ordinaires employés sur les canaux d'Écosse , est d'environ d'un vingt-quatrième du poids total du bateau et de sa charge.

D'après ces données , les bateaux qui servent actuellement au transport des voyageurs sur

**l'Union-Canal, sont construits ainsi qu'il suit :  
Longueur totale 69 pieds (mesure de France).**

**Largeur 5 pieds 4 pouces.**

La plus grande largeur est à 30 pieds de la poupe. Vides, ils plongent davantage de l'avant que de l'arrière, une motion rapide les ramenant au niveau et abaissant la ligne de flottaison. Chargés, ils tirent environ 8 à 9 pouces d'eau, et pèsent de 4 tonneaux  $1/2$  à 5 tonneaux; ils sont construits en tôle de  $3/4$  de ligne d'épaisseur, et n'ont point de quille; la coupe de l'avant, qui forme coin et entre très finement à l'eau, servant seule à les maintenir en équilibre. On se fera une idée de la finesse de leur éperon, lorsque l'on saura qu'il est formé d'une lame d'acier assez tranchante pour couper les cordes des bateaux de lourds transports qui ne seraient pas assez prompts à se ranger à leur approche.

Ces bateaux ne sont point pontés; les voyageurs sont à l'abri sous une couverture légère, qui présente l'aspect d'une longue caisse d'omnibus, et ils sont assis comme dans ces voitures, les uns vis-à-vis des autres, les jambes entre-croisées. Le bateau est divisé en 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> chambre; la poupe et la proue sont découvertes. L'espace est calculé pour le transport de 62 voyageurs, qui paient, pour les 45 milles ou 18 lieues d'Edimbourg à Glasgow, 6 shillings (7 fr. 80 c.) dans la première chambre; 4 shillings (5 fr.) dans la seconde. En

hiver, ces chambres sont chauffées par la vapeur qui passe d'une petite chaudière placée à l'avant, par des tuyaux circulatoires, tout autour de la paroi intérieure du bateau.

La traction de ces bateaux se fait par 2 chevaux, à raison de 10 milles (4 lieues de 4 kilomètres) à l'heure, qui se trouvent réduits à 9 milles, par suite du temps perdu aux relais et au passage des écluses.

On a souvent établi la force comparative entre un cheval et une machine à vapeur, et c'est toujours par un nombre déterminé de chevaux que l'on estime la force d'une machine : c'est un fait bien connu ; mais ce que l'on ignore généralement, c'est que l'on prend pour base le travail exécuté par un cheval travaillant pendant 10 heures dans sa journée, et au pas ; si, au contraire, on fait travailler un cheval pendant un temps très court, mais à une allure très vive et pour remuer une forte masse, il arrive que, dans ce court espace de temps, le cheval a développé une force musculaire à peu près égale à celle qu'il développerait par un travail plus lent, prolongé pendant plusieurs heures. Si donc on exige d'un cheval un travail vif mais violent, il faudra lui accorder un repos d'autant plus long que le travail aura été plus rude et plus rapide. Ceci posé, on ne sera pas surpris d'apprendre que l'expérience a démontré que chaque cheval employé sur les canaux d'É-

cosse, déploie, pendant le temps de son court travail, une force qui ne pourrait être remplacée à bord du bateau que par une machine à vapeur de 8 chevaux de puissance expansive sous le piston. En conséquence, on a limité à deux courses de 4 milles à 4 milles  $1/2$  chacune (à raison de 10 milles à l'heure) le travail journalier de chaque cheval ; et pourtant, lorsque les chevaux ont fourni cette course limitée de 4 milles, ils arrivent halletants et baignés de sueur. Dès qu'ils sont dételés, l'enfant qui les a conduits, les prend par la bride, et, avant, de les rentrer à l'écurie, les fait promener au pas pendant environ un quart-d'heure, pour leur donner le temps de rasseoir.

L'attelage consiste en un collier ordinaire, un palonnier suspendu près des cuisses par deux courroies qui partent du haut de la croupière. Les traits sont en cordes garnies de petits rouleaux de bois arrondis des bouts, afin d'adoucir le frottement produit sur le corps du cheval, par les mouvements brusques et les saccades de la corde de hallage.

Le changement de chevaux s'opère en un clin d'œil. Au moment de l'arrivée au lieu de relai, les chevaux frais sont prêts et attendent sur le rivage. Un homme placé à l'avant du bateau détache la corde des chevaux qui viennent de fournir leur course. Une nouvelle corde lui est jetée et fixée en un instant au bateau au moyen d'un

mécanisme très-simple , qui permet au besoin , et en cas de danger, de larguer cette corde plus promptement encore qu'elle n'est amarrée.

Le chemin de halage se prolongeant par dessous les ponts mêmes, leur passage n'occasionne aucune perte de temps. Quant aux écluses, les bateaux s'y arrêtent purement et simplement, les voyageurs mettent pied à terre et se embarquent dans un autre bateau qui les attend de l'autre côté de l'écluse, sans qu'on soit obligé de perdre le temps nécessairement indispensable à l'ouverture de leurs portes et à l'écoulement des eaux.

Je me suis étendu sur ce système de navigation des canaux d'Ecosse, pour prouver que les transports rapides peuvent s'opérer sur canaux comme par toute autre voie. S'ils sont aujourd'hui de quatre lieues à l'heure et opérés par des chevaux, on ne doute pas qu'ils ne puissent s'effectuer d'une manière beaucoup plus prompte encore lorsqu'on se servira de la vapeur. Un dernier perfectionnement auquel on travaille avec ardeur, restera encore à obtenir, c'est le moyen de faire franchir promptement les écluses aux bateaux, par quelque mécanisme qui dispense de l'ouverture des portes. Ce mécanisme sera, sans doute, difficile à découvrir, néanmoins on est sur la voie, et l'on ne désespère pas de réussir.





---

## LONDRES.

---

En intitulant ce chapitre : *Londres*, je n'ai point la prétention de donner de cette ville une description ou une statistique complète. Une pareille œuvre nécessiterait seule la publication de plusieurs volumes. Je veux seulement présenter au lecteur un aperçu rapide de cette vaste cité, et dire l'impression première que reçoit un étranger à son arrivée au milieu de cette foule bigarrée, de cet amas de maisons basses et enfumées, de ce labyrinthe de rues larges et étroites, de ce chaos tumultueux qu'on appelle *Londres*.

Pour qui a déjà parcouru quelques grandes villes, Londres n'a point (parlant du public qui circule dans les rues) un aspect trop singulier. Nous sommes habitués en France à considérer les Anglais comme des hommes à part dans leur mise, leur tournure, leurs manières, nous les supposons tous, ce que nous appelons des *originaux*.

Il est certain que la majeure partie des Anglais voyageurs (pris dans la masse des gens oisifs, c'est-à-dire des personnes qui n'ont rien à faire), contractent, pour tuer le temps qui les obsède, quelque manie singulière qui les fait sortir de la foule et les rend originaux. Mais, vus au sein de leur pays, au milieu de leur capitale, leur originalité disparaît pour faire place à une uniformité plus complète qu'en pays étranger, et qui efface les disparates. En admettant cependant un nombre d'originaux plus grand à Londres que partout ailleurs, ils se perdraient encore dans la foule et n'offriraient, comparés aux originaux qui parcourent les villes du continent, qu'une différence de plus au moins à laquelle on s'accoutume promptement. Je ne doute pas qu'en 1815, au moment de l'empire, Londres ne dût offrir au voyageur français nouvellement débarqué dans cette capitale, un coup d'œil bien plus frappant pour lui qu'aujourd'hui. A cette époque, la France et l'Angleterre qui, depuis un quart de siècle, se faisaient une guerre acharnée, étaient restées complètement étrangères l'un à l'autre. De ce défaut de communication entre les deux nations était résultée une disparate tranchée entre la manière d'être et de se vêtir des habitants des deux pays. Mais, la paix donnée à l'Europe, des relations multipliées se sont établies entre Anglais et Français; au fur et à mesure que nous adoptons un usage d'Angle-

terre, nos voisins importaient chez eux une de nos modes. Le *Petit Courrier des Dames* est peu à peu devenu l'oracle des dames de Londres ; et les modistes anglaises ont tiré leurs échantillons de Paris. Néanmoins, en fait de modes, Londres peut être comparé à une de nos villes de province les plus éloignées du centre, et suivant la mode du jour..... à un an près.

En général, les hommes sont plus proprement et plus élégamment vêtus qu'en France. L'humidité du climat s'unissant à l'odieuse fumée du charbon de terre pour user et salir en peu de temps les vêtements, leur renouvellement plus fréquent et le changement de linge plusieurs fois par jour, sont devenus des nécessités qui ont fait de chaque Anglais une espèce de petit maître, que le ciel pur de la France ne verra jamais.

Les femmes se mettent avec luxe et avec une propreté au moins égale à celle des hommes, mais leurs toilettes ne sont pas toujours justifiées par le bon goût. En général, les couturières d'Angleterre travaillent mal : on croirait volontiers, à voir ces chapeaux d'une coupe peu élégante, ces robes sans tournure et sans grâce, que les dames anglaises se coiffent et s'habillent elles-mêmes, si derrière les vitraux des modistes on n'apercevait des toilettes et des chapeaux qui prouvent que ces demoiselles n'ont ni le bon goût, ni l'adresse de nos modistes françaises, si coquettes, si agaçantes et qui savent

donner à tout ce qui sort de leurs mains , tant de grâce et d'élégance.

A côté de ce monde distingué et fashionable , pullule dans Londres un autre monde hideux et sale , couvert des plus dégoûtants haillons de l'univers : car toujours vous trouverez le grand dénuement à côté de la grande richesse. Nulle part les fortunes ne sont aussi considérables qu'à Londres , donc nulle part la misère n'est aussi grande. Nulle part aussi cette misère ne s'offre sous un aspect plus repoussant : ici , les haillons sont plus haillons que partout ailleurs. On ne voit en France qu'un seul individu qui puisse donner l'idée d'un mendiant anglais , c'est l'homme à la longue barbe du palais royal , le déguenillé par orgueil , le célèbre Chodruc-Duclos , chez qui , comme on sait , le cynisme du costume est calcul et coquetterie. En France on remarque cet homme , en Angleterre il serait perdu dans la foule. Cet aspect d'extrême misère est surtout hideux chez les femmes par le contraste choquant de leur mise avec la malpropreté de leurs vêtements. On les voit en effet couvrir les lambeaux d'un jupon , d'un lambeau de shall à palmes usé , ou d'un manteau du même genre , souillé de fange , le tout surmonté de quelque vieux chapeau de dame sale et fumé. A peu de chose près le costume des artisans est l'habit-veste , ou une espèce de redingote courte en gros coutil écru. Toutes les femmes du peuple , sans

exception , portent la robe d'indienne , le shall et le chapeau. J'ai vu sur la tête d'une grande fille salement vêtue un chapeau de soie rose assez frais , mais ridicule , et par contraste avec le reste du costume et par sa petitesse sur ce grand corps de fille. Et d'ordinaire , cependant , les chapeaux de la femme du peuple et des campagnes sont évasés et larges de bords.

Immédiatement après le public des rues , ce qui frappe le plus un étranger , c'est cette quantité de voitures , de chariots , d'équipages de toute espèce qui se croisent et se heurtent partout sur le pavé de Londres. J'ai dit ailleurs quelles étaient ces voitures dont le nombre incalculable couvrirait tout de boue ou de poussière , si ce n'était le soin particulier que les Anglais apportent à la propreté de leurs rues. Dès huit heures du matin les rues sont balayées. A cette heure , des tombereaux parcourent la ville et enlèvent les immondices. Une clochette avertit les servantes de chaque maison , pour qu'elles profitent du passage du tombereau de leur quartier , afin d'y vider leur panier de balayures.

Dans les temps secs , des *voitures d'arrosement* parcourent les rues dans tous les sens et plusieurs fois par jour. Ces voitures , d'une forme toute particulière , se composent d'un coffre carré et plat , porté sur deux roues basses et traîné soit à bras , soit par un seul cheval. L'eau s'échappe par un con-

duit percé de trous, fixé horizontalement derrière le coffre, comme aux tonneaux d'arrosement usités en France. Ce coffre est beaucoup moins élevé qu'un tonneau, et je pense que cette forme qui permet de le remplir avec aisance, est le principal motif qui l'ait fait préférer à la barrique. L'eau est fournie à ces voitures par des bornes-fontaines, ou par des conduits souterrains dont les arroseurs ont la clef. On ne voit, du reste, aucune autre voiture de porteur d'eau encombrer les rues de Londres ou de toute autre ville d'Angleterre : chacun a chez soi un robinet qui lui donne à tous les étages l'eau nécessaire à sa consommation, moyennant une rétribution annuelle assez modique <sup>1</sup>.

Il s'est trouvé, dans toutes les villes d'Angleterre, des citoyens assez zélés et assez désintéressés pour établir dans toutes les localités des distributions d'eau, même sans grande chance de bénéfice. Les principaux travaux exécutés pour approvisionner Londres de l'eau nécessaire à sa consommation ont été exécutés au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle avec un désintéressement et une ardeur dignes des plus grands éloges par le célèbre Hugues Myddelton, qui y sacrifia sa fortune.

<sup>1</sup> L'abonnement pour l'eau se paie suivant l'importance des ménages, depuis 17 sh. jusqu'à 60. On se rappelle que le shilling vaut un peu plus de 25 sous.

Huit compagnies se chargent aujourd'hui de fournir à Londres toute l'eau nécessaire à une consommation ordinaire. Les trois compagnies du Nord fournissent 27 millions de gallons (environ 122,673,360 litres) d'eau à 150,000 ménages. Cette eau est élevée jusqu'à 45 mètres au-dessus de son niveau par des pompes à feu réunissant une force de 1200 chevaux. Trois autres compagnies du Sud fournissent environ trois millions de gallons (13,630,370 litres) d'eau par jour à 36,000 maisons. Les machines de ces trois compagnies représentent la force d'environ 250 chevaux. En outre, un grand nombre de pompes à bras existent dans tous les quartiers, de manière à suppléer au besoin les distributions générales de ce liquide indispensable. Beaucoup d'usines ne consomment aussi que l'eau que leurs machines élèvent de puits qui leur sont privatifs, les sources surgissant en abondance sur tout le sol de Londres <sup>1</sup>.

On voit, sur un grand nombre de maisons un écriteau portant ces deux lettres F. P. suivies d'un nombre en chiffre. Le nombre indique à quelle distance perpendiculaire du pied de la maison on trouvera un peu au-dessous du niveau

<sup>1</sup> Les personnes qui désireraient de plus amples détails sur cette matière, consulteront avec fruit l'ouvrage intitulé *Hydraulia*, de M. William Matthews, publié à Londres, chez MM. Simpkin, Marshal, and C<sup>o</sup>.



du pavé un *Fire Plug*, ou robinet communiquant par une tubulure aux conduites d'eau. En cas d'incendie, ces robinets assez rapprochés les uns des autres, fournissent immédiatement, sans peine et sans embarras, l'eau nécessaire à l'extinction du feu. Aucun corps spécial n'est chargé en Angleterre comme en France de cette importante et utile fonction. La plupart des maisons étant assurées, les compagnies d'assurance ont des pompes et des hommes constamment prêts à porter les secours les plus prompts partout où il est nécessaire. Seulement, dans les cas extraordinaires d'incendies excessivement violents, la population est appelée à leur prêter son concours. On n'emploie donc habituellement à l'extinction du feu que des hommes personnellement intéressés à ce que les progrès de l'incendie soient arrêtés le plus tôt possible, et, grâce à des mesures aussi judicieusement prises, il est rare qu'on n'en devienne pas maître en fort peu de temps.

Cette facilité d'avoir chez soi de l'eau en aussi grande abondance qu'on peut le désirer, fait que le lavage du linge en Angleterre s'opère tout à l'intérieur des maisons. On ne voit nulle part de ces lavoirs sur bateaux ou au bord des rivières comme en France. Je crois que, dans toute la Grande-Bretagne, il n'existe d'établissement analogue qu'à Glasgow. La distribution de ce lavoir public, ou *washing-house*, et la manière singu-

lière avec laquelle les lavandières écossaises rincent leur lessive, doivent m'arrêter quelques instans.

Le *washing-house* de Glasgow, vaste établissement d'environ 180 pieds de long sur 100 de large, est divisé ainsi qu'il suit : 20 pieds sont consacrés, à l'une des extrémités, au logement de la personne qui dirige l'établissement ; une cour de 20 pieds de largeur règne derrière dans toute la longueur, et sert à recevoir les provisions de charbon de terre pour le service de la maison ; entre cette cour et le logement du directeur, qui se réunissent à angle droit et forment l'équerre, existent deux cours de 80 pieds carrés chacune. Autour de ces deux cours règnent des appentis d'environ 20 à 25 pieds de largeur supportés par de légères colonnes en fonte. Dans chacune de ces cours, des chaudières pour l'eau de lessive sont adossées contre le mur de la petite cour de derrière où se trouve l'ouverture des fourneaux qui chauffent la lessive. A défaut de cendre de bois, cette lessive se compose exclusivement d'eau et de carbonate de soude ; elle est vendue par l'établissement aux lavandières ; celles-ci se procurent l'eau pure qui leur est nécessaire pour rincer leur lessive à une pompe à brimballe, placée dans chacune des cours principales. L'établissement leur fournit encore un cheval à trois pieds portant un baquet de la grandeur d'une demi-barrique, et c'est dans ce baquet qu'elles savonnent leur linge, non point au battoir

comme en France, mais en le foulant avec les pieds nus. Chaque lavandière paie par séance une somme de 6 pence (douze sous et demi), pour laquelle elle est mise en possession du baquet et du chevalet nécessaires à son blanchissage. L'établissement peut contenir 200 laveuses à la fois, et ses frais généraux annuels s'élèvent à environ 220 l., ou 5,500 fr <sup>1</sup>.

L'usage universellement répandu aujourd'hui du charbon de terre, tant dans les maisons particulières que dans les usines de tous genres, les compagnies d'éclairage au gaz, etc., couvre en tout temps Londres d'un nuage épais, que l'humidité habituelle du climat abat sur la ville et fixe d'une manière indélébile sur toutes les maisons, sur tous les monuments. Certes, si l'Angleterre doit son industrie et sa grande richesse à l'abondance de ses mines de houilles, les incommodités qui accompagnent l'usage de ce fossile ont été long-temps un obstacle à son emploi. On se douterait à peine, de nos jours, où toute la prospérité du pays est fondée sur l'extraction et la consommation de ce combustible dont le produit brut

<sup>1</sup> Loyer .....	140 l.
Eau de lessive .....	40
Charbon de terre à raison de 8 sh. le tombereau de 1 tonneau 1/4, 100 tombereaux .....	40
<b>TOTAL.....</b>	<b>220 l.</b>

dépasse celui des mines du Nouveau-Monde, on se douterait à peine, dis-je, des difficultés sans nombre qui en ont retardé l'emploi. Il est curieux et instructif en même temps de faire par instant une excursion rétrospective dans le passé, et de voir combien les usages les plus avantageux à l'humanité ont eu à lutter pour s'établir, combien de combats contre le privilège et l'intérêt privé, la vérité a eu à soutenir avant d'être reconnue et proclamée ! Cette remarque, que nous avons déjà eu occasion de noter, à propos des grandes routes et des voitures publiques, se représente ici avec plus de force... Oui, ce précieux combustible, qui fournit un aliment peu dispendieux à la cheminée du pauvre, qui égaie le foyer du riche, qui soulève les mille marteaux de l'industrie, file le coton, la laine et la soie, les convertit en tissus précieux, sillonne les mers et les canaux d'innombrables paquebots, rivalise et supplée la lumière du jour, anéantit l'espace, augmente nos jouissances et nos produits, ce combustible a eu ses ennemis, ses détracteurs, ses lois répressives !

Bien que la houille fût connue de temps immémorial en Angleterre, elle n'a guères commencé à devenir d'un usage commun que vers le XIII<sup>e</sup> siècle. A cette époque, l'exploitation des mines de Newcastle s'étendit considérablement : Londres commençait à consommer une notable quantité de charbon de terre ; mais cette consommation, bles-

sant par son odeur et sa fumée épaisse, la délicatesse aristocratique du beau monde<sup>1</sup>, une proclamation d'Édouard I<sup>er</sup> en proscrivit l'usage comme une incommodité publique.

La rareté et le prix élevé de tout autre combustible fit braver l'édit royal : les industriels de Londres s'entendirent avec les propriétaires houilliers de Newcastle, et travaillèrent en dépit des lois à la prospérité de leur pays, si bien que, dans le palais du roi lui-même, on ne brûla bientôt plus que du charbon de terre. La victoire n'était pas encore complète cependant : sous le règne d'Élisabeth on défendit de brûler de la houille pendant les sessions du parlement, *de peur que la santé de nos chevaliers des comtés n'en fût altérée*. Ce ne fut qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle que, définitivement, l'intérêt général l'emporta, et qu'il fut permis en tout temps et à tout le monde de brûler du charbon de terre. Aujourd'hui, la consommation s'en élève annuellement, à Londres, à environ 2,139,078 tonnes, au prix moyen de 28 sh. le tonneau. Le charbon de terre n'arrive que de troisième main au consommateur. Les propriétaires de Newcastle ont à Londres un petit nombre de correspondants

<sup>1</sup> Stow, parlant de cette époque, écrivait ce qui suit en 1598 : « A aucun prix les belles dames de Londres n'auraient voulu entrer dans une maison où l'on eût brûlé de la houille, ni toucher à aucun mets préparé avec cet odieux combustible. »

consignataires , qui revendent à des marchands en gros les cargaisons complètes du charbon qu'ils reçoivent ; d'autres marchands en détail le prennent à ceux-ci par parties moins considérables , et le livrent ensuite par sac ou par tombereau aux petits industriels et aux particuliers qui le consomment.

Cette combustion considérable d'une matière aussi fuligineuse couvre Londres , et en général toutes les villes de la Grande-Bretagne , d'un sombre et épais nuage de fumée , lequel , à distance , détruit toute espèce de point de vue , enveloppant tout d'un voile impénétrable. Cette fumée pénétrante , jointe à l'humidité du climat , s'attache à toutes les maisons , à tous les monuments publics. Si Londres n'avait passes *squares* nombreux , ses parcs immenses qui en égaient et en relèvent l'aspect , il ne serait , pour ceux qui s'arrêtent à la surface des choses , qu'un vaste amas de petits édifices de briques , noirs et carrés qui , sans corniche , sans toiture apparente , ne peuvent être mieux comparés qu'à une maison de dominos vue du côté de l'ébène. Les monuments publics , couverts par placards inégaux de cet enduit de suie et d'eau , perdent tout leur aspect artistique. Les parties noircies échappent à l'œil , les parties blafardes forment saillies ; ainsi toute l'harmonie , tout l'ensemble des formes sont perdus ; les plus beaux édifices n'apparaissent que par fragments rompus ,

par tronçons de colonne. C'est une plaie inévitable dont les beaux arts gémissent tout bas , mais dont ils n'osent se plaindre trop amèrement par égard pour leur sœur l'industrie.

Les magasins de détail , comme on le pense bien , se ressentent également de cette fumée bitumineuse. Aussi , le luxe des étalages est-il renfermé dans un double châssis vitré sur la rue. Dans l'intérieur des boutiques , tout reste empaqueté et ficelé sous enveloppe. Du reste , les marchands de Londres sont loin de donner à leurs montres l'élégance que l'on trouve dans les magasins de Paris. On voit là fort peu de ces devantures de cuivre et de glace , si communes dans la capitale de la France. Par suite de l'usage anglais qui veut qu'une maison entière soit occupée par un seul ménage , les constructions particulières sont étroites et basses , et les boutiques , se ressentant de cet état de choses , sont basses et étroites à leur tour. Malgré les progrès de l'industrie , on ne fabrique point encore en Angleterre de verre à vitre soufflé , on en est toujours au verre en disque avec l'œil de bœuf au milieu. Ce procédé suranné ne permettant pas de fabriquer des carreaux de grande dimension , les châssis des magasins en reçoivent le contre-coup : si la boiserie en est amincie et bien coupée , pour la dissimuler à l'œil , les vitres qui les garnissent sont toujours assez étroites. A l'approche de la nuit , toutes ces boutiques sont , en un mo-

ment, brillamment éclairées par le gaz, qui, soit à l'intérieur des magasins, soit dans les rues, le dispute à l'éclat du jour<sup>1</sup>. Mais cet éclat des boutiques ne dure pas long-temps, de bonne heure elles se ferment, les pratiques se retirent, et les trottoirs des rues sont alors abandonnés aux filles perdues. De huit à neuf heures, elles quittent, véritables oiseaux de nuit, leur retraite contre la lumière du jour, se répandent dans la ville offrant à tout venant leurs perfides et vénales faveurs. Pourvu que tout se passe sans bruit, sans désordre apparent, la police anglaise semble laisser ces malheureuses exercer en liberté leur hideux commerce.

POLICE. — En cela, comme en tout, la police

<sup>1</sup> Nous profitons rarement des leçons du passé : l'éclairage au gaz en est une preuve. Si nous trouvons surprenant que nos aïeux peu éclairés aient long-temps prohibé l'emploi du charbon de terre, avons-nous le droit de les blâmer? — Quels que soient les avantages de l'éclairage au gaz et la beauté de cette lumière, il ne s'est point établi sans difficulté. Lord Brougham lui-même l'a combattu en 1809. Un des premiers essais faits à Londres, fut l'éclairage du *Old Palace yard*. Une foule empressée allait tous les soirs admirer cette brillante illumination. Mais cela ne suffit pas pour décider les administrateurs municipaux : ils ne voulurent point adopter ce nouveau système d'éclairage, et quand la compagnie du gaz cessa de vouloir éclairer gratis *Old Palace yard*, on en revint aux verveux ordinaires. Ce n'est qu'en 1814 que le gaz remplaça l'huile définitivement.



anglaise veille avec zèle et activité, sans se faire sentir et sans avoir l'air de se mêler de rien. L'ordre observé sur la voie publique est toujours parfait. Les atteintes aux personnes ou à la propriété sont rares dans Londres, comparativement à l'immensité de sa population. Quoi qu'on en ait pu dire, les querelles, les parties de boxeurs sont rares aussi dans les rues, car la patience paraît être le fond du caractère anglais. Vifs au travail, nos voisins d'outre-mer font surtout remarquer leur vivacité dans leurs courses rapides, soit à pied, soit à cheval, soit en voiture; mais survienne un de ces obstacles imprévus, subits, si fréquents dans les villes populeuses et qui arrêtent en un moment une longue file de cavaliers et de voitures (il ne s'agit pas des piétons, pour eux ici le trottoir est toujours libre), vous voyez à l'instant ces hommes si empressés, si ardents à la course il n'y a qu'un moment, s'arrêter tranquillement, ne donner aucune marque d'impatience, attendre en paix sans crier ni proférer aucun de ces mots brutalement énergiques qu'emploient si fréquemment nos voituriers français. Il faut dire aussi que si l'anglais attend avec une patience si calme le dégagement de l'obstacle qui l'arrête, c'est qu'il est convaincu que cet obstacle ne dépend de la volonté de personne, et que celui qui le cause s'exerce de son mieux pour le faire disparaître. Si une voiture abandonnée entrave un passage, le conducteur de

la voiture qui survient la première, avertit par un cri particulier le voiturier négligent, celui-ci accourt aussitôt, range sa voiture, et l'obstacle à la libre circulation est levé. Un encombrement subit arrête-t-il plusieurs voitures qui se suivent, le cocher de la première imprime à son fouet un tournoiement particulier, qui est aperçu par le cocher suivant, celui-ci le répète à son tour, et dans un clin-d'œil, le signe télégraphique arrive à la queue des voitures qui s'arrêtent ensemble et d'un temps, sans augmenter l'embarras par une marche précipitée.

Un homme de la police, placé à l'extrémité d'une rue qu'un obstacle passager ou des travaux de réparation encombrement momentanément, avertit les voituriers de l'existence de l'obstacle et les empêche ainsi de se fourvoyer dans une rue sans issue. C'est par suite de ce concours général que l'ordre règne partout dans Londres.

Après avoir lu ces lignes, si l'on était tenté de faire quelques rapprochements entre la police d'Angleterre et celle de France, on ne verrait pas, sans amertume, combien la nôtre est petite, tracassière et malheureusement négligente, tandis que la police anglaise veille partout avec attention et sollicitude sans persécuter personne, et sans avoir l'air de se mêler à rien. Tout cela est vrai, mais si l'on veut en rechercher la cause, ne la trouverait-on pas dans la différence de caractère des deux nations.

L'Anglais, je le répète, est patient et loin d'avoir cette impétuosité irréfléchie du peuple français. Il respecte l'autorité et l'agent qui la représente, à quelque degré qu'il soit placé, depuis le lord-maire jusqu'au dernier *policeman*; et, j'ai hâte de le dire, il est rare qu'un fonctionnaire public sorte jamais de la limite légale de ses attributions; respecté dans l'exercice de ses fonctions: jamais la colère inspirée par une attaque ou une résistance injuste, ne le porte à les exercer avec violence. En France, au contraire, il suffit qu'un homme soit dépendant du pouvoir, qu'il soit revêtu de quelqu'autorité, investi d'une fonction publique, quelque mince qu'elle soit, pour être, par cela seul, et fût-il le plus honnête homme du monde, insulté par les journaux et méprisé par le peuple. Qu'à Londres un agent de police fasse une observation, on s'y soumet sans murmure; qu'un sergent de ville de Paris réclame l'exécution d'une mesure de police, quelque fondée que soit sa réclamation, on s'en moque, on le honnit: s'il insiste, on l'injurie; s'il a le malheur de se formaliser de l'injure, on l'injurie plus fort; s'il se fâche, car il est homme et par conséquent irritable, on crie: à l'eau! et des cris, parfois on passe aux voies de fait. Que résulte-t-il de ce triste état de choses? — Que nous roulons constamment dans un cercle vicieux. Le peuple se plaint et souvent avec raison (car si l'on comprend l'irritation de la police, on

ne peut l'approuver), que la police est brutalement administrée ; mais , se mettant dans son tort à son tour , il la repousse brutalement , même lorsque son intervention est nécessaire. Les hommes de la police après cela se plaignent et s'irritent des sévices dont ils sont , trop souvent sans raison , les victimes ; les fonctions qu'ils exercent tombent dans le mépris , les honnêtes gens s'en éloignent ; privée du concours d'hommes recommandables , la police de Paris livre ses emplois secondaires à des hommes de rien , souvent le rebut de la société , l'écume des prisons ; et de la sorte , des fonctions qui ne devraient , comme toutes celles de la nation , être confiées qu'à des mains pures , le sont à des individus sans respect humain , sans honneur , sans probité , qui les exercent avec rudesse et sont toujours prêts à s'emporter , à repousser la violence par une violence plus grande , à renvoyer injure pour injure , à rendre coup pour coup. Jusqu'à ce que notre caractère national se reforme par l'éducation , il est fort à craindre que cette difficulté ne trouve jamais d'issue. L'autorité supérieure de France doit , néanmoins , toujours viser à ce but en multipliant les sources de l'instruction. Puis , si elle cherche constamment à moraliser ses agents , ce sera un acheminement à la moralisation du peuple. Les moyens de surveillance qu'elle exerce sur les sergents de ville , par exemple , pourraient facilement être rendus plus efficaces et plus sûrs.

Rien n'empêche qu'elle se mette en position de recevoir facilement les plaintes des citoyens honnêtes qui auraient été victimes ou simples témoins de violences et d'abus d'autorité ; il suffirait d'adopter une mesure bien simple , employée par la police anglaise , et consistant à faire porter à ses *policemen* un numéro d'ordre , brodé des deux côtés sur le collet de l'habit. Un citoyen maltraité peut ainsi faire connaître directement à l'administration supérieure l'agent contre lequel il veut porter une plainte ; de son côté , le *policeman* , qui sait toujours qu'il peut être reconnu et signalé à ses chefs pour une faute même légère , s'observe davantage , et ne se livre pas journellement à ces petites tyrannies subalternes , d'autant plus irritantes , que l'arbitraire part de plus bas. Nous avons écrit ces réflexions avec impartialité et conviction , nous serons heureux d'apprendre qu'elles ont été entendues.

J'ai hâte d'être quitte de ces petits détails sur Londres pour arriver à ses importantes institutions ; ce ne sera pas , toutefois , sans dire quelques mots de ses promenades publiques , de ses marchés et de quelques grands établissements commerciaux que renferme cette riche capitale , et qui donnent un aspect particulier à sa physionomie.

Les *squares* de Londres , que l'on retrouve aussi dans la plupart des autres villes du royaume , sont

de larges et vastes places , hors de proportion avec la plupart des places publiques de nos villes de France , même les plus grandes. Ces squares se composent d'une partie pavée et libre pour la circulation , garnie de trottoirs comme une rue ordinaire ; au centre , une grille en fer défend une promenade du genre connu , chez nous , sous le nom de Jardins Anglais. Ce sont des allées sablées, des bosquets de lilas et autres arbustes ; des bouquets de tilleuls ou d'ormeaux , maintenus dans de moyennes proportions ; des bancs de gazon et des tapis verts. L'entretien de ces jardins a lieu aux frais des habitants du square, qui ont seuls le droit de s'y promener, et qui , à cet effet , possèdent une clef des grilles. Il est rare cependant qu'on use de cette faculté : ainsi le jardin du square existe plutôt pour le plaisir des yeux que pour celui de la promenade.

Il n'en est pas ainsi de ces vastes promenades publiques dites *Parks* : Londres en possède plusieurs d'une beauté réellement remarquable et d'une immense étendue. Ces parcs ne ressemblent en rien à nos promenades de France , froides et régulières ; ce sont des campagnes véritables , de vertes prairies , des gazons fleuris , des lacs , des ruisseaux , des bosquets touffus , des bois de haute futaie , entrecoupés de maisons , de palais , de vastes allées sablées, abandonnées aux promeneurs , soit à pied , soit à cheval , soit en carrosse même.

Aussi *Regent's-Park* et *Hyde-Park* sont-ils le rendez-vous du beau monde , des riches équipages et d'une grande partie des habitants de Londres , qui s'y réunissent le dimanche , et viennent y respirer l'air pur des champs , si précieux au milieu de l'atmosphère de brouillards et de suie qui les enveloppe pendant six longs jours de la semaine.

Des troupeaux de vaches laitières , de nombreuses bergeries , animent encore ces promenades et leur donnent un aspect de vie qu'on ne rencontre sur aucune autre promenade du monde. Les gazons , conservés verts et frais par l'humidité habituelle du climat , ne sont point encadrés d'une barrière infranchissable , ils sont , au contraire , librement accessibles au promeneur , qui peut s'y étendre à son aise et se reposer à l'ombre des ormeaux , sur des bancs larges et bien entendus , où il est commodément assis , le dos bien appuyé et les pieds à l'abri de toute humidité du sol. Comme il peut arriver cependant que , dans des mois de sécheresse , des gazons soient grillés et détruits , des barrières mobiles en fer viennent momentanément en ceindre les parties flétries ; puis , des soins assidus , une protection efficace et d'abondantes irrigations les rappellent en peu de jours à leur verdure primitive.

Peu de villes sont aussi complètement et aussi abondamment approvisionnées que Londres en denrées de toute espèce , malgré son immense po-

pulation : le gouvernement n'intervient jamais dans la direction de cette matière ; il laisse tout faire à la libre concurrence , et la libre concurrence fait tout ; elle n'est entravée ici ni par des réglemens précautionnels comme ceux imposés, par exemple, aux boulangers français ni par aucun droit de barrière ou d'octroi, et, libre dans son allure , elle n'a jamais donné lieu qu'à se louer de ces extrêmes franchises. Du reste , il en est de Londres comme de toutes les villes populeuses , les marchés y sont d'autant mieux pourvus de toutes choses , que les pourvoyeurs sont plus assurés de la défaite de leurs marchandises. Le riche paie cher les morceaux délicats et rares , la classe moyenne se contente de mets plus communs , et les pauvres trouvent encore une nourriture saine et abondante dans le refus ou la desserte des classes aisées. De la sorte , tout le monde y trouve son compte ; et, malgré le haut prix qui pèse généralement sur toutes choses à Londres , chacun est nourri commodément et selon ses moyens. Londres consomme par an plus de cent soixante millions de livres <sup>1</sup> de viande de boucherie , sans compter les issues. La consommation du lard , du poisson , de la volaille et du gibier <sup>2</sup> est à peu près égale ensemble à celle

<sup>1</sup> La livre anglaise équivaut à peu près à 0 kil. 453 gramm.

<sup>2</sup> On prétend qu'un étalagiste du marché de Leaden-Hall vend , soit par lui , soit par 150 à 200 individus qui les colportent par la ville , environ 1400 lapins par semaine.



de la viande. Celle du beurre est de 50 millions de livres, et celle du fromage et des œufs ensemble de 50 millions pesant aussi. On suppose que la dépense du lait s'élève seule à 1,458,000 liv. st. (31,450,000 fr.) Le pain entre dans la consommation annuelle de Londres pour 340 millions pesant, et les légumes pour 400 millions, ce qui, en y ajoutant les grains autres que le froment et les denrées coloniales, donne un poids de 2 liv. 4 onces (0 kilog. 9629, près d'un kilogramme) de nourriture par individu et par jour. Cette énorme quantité de denrées est détaillée au public dans plusieurs marchés et dans un grand nombre de boutiques répandues dans tous les quartiers de la ville.

Le marché de Smithfield, consacré aux bœufs, vaches, moutons, veaux, etc., le lundi et le vendredi matin, et aux chevaux le vendredi soir, est une place assez étroite et d'une forme irrégulière, située au Nord de la cité, dans un des plus vieux et des plus laids quartiers de Londres, tout composé de vieilles et vilaines petites maisons de bois, dont les étages supérieurs surplombent encore sur les boutiques comme au moyen-âge. Cette place, ou champ de foire, comme on voudra, est divisée par de fortes barrières en une quantité infinie d'étroits compartiments où les bestiaux sont renfermés pour éviter la confusion; et, afin de prévenir les accidents qui pourraient résulter d'un aussi grand

nombre d'animaux arrivant tous ensemble en traversant les rues d'une grande ville, il est de règle de ne les amener que de nuit au marché. Un espace libre, mais assez restreint, est réservé pour l'essai des chevaux. Le nombre de ces derniers animaux, vendus annuellement sur le marché de Smithfield, s'élève de 12,000 à 12,500. On amène aussi par an sur ce même marché 149,885 têtes de bêtes à cornes, 24,609 veaux, 1,507,096 moutons, et 20,000 cochons. La consommation de la viande à Londres ne se borne point à cette seule quantité cependant; car, de toutes parts, on y apporte des animaux entiers abattus dans les campagnes environnantes. C'est principalement dans les rues de Leaden-Hall et de Newgate que la chair de ces animaux est mise en vente; ce sont, pour ainsi dire, des rues de bouchers.

Comme constructions, les marchés de Londres les plus curieux sont, sans contredit, celui de *Covent-Garden* et de *Hungerford*. Le premier de ces marchés est sur une vaste place à arcades, dont il occupe le centre. Il forme trois côtés d'un quadrilatère décoré d'une colonnade d'ordre dorique. Les ailes sont garnies de boutiques ouvertes, les unes sur la place, les autres sur le marché. Audessus de la colonnade existent deux charmants pavillons toujours remplis des plantes et des fleurs les plus brillantes et les plus rares. On y arrive par deux volées d'escalier à chaque bout des ailes.

Il ne paraît que des fleurs, des fruits et des légumes sur le marché de Covent-Garden ; celui de Hungerford , situé entre la Tamise et le West-End , est divisé en deux parties , l'une basse et au bord de l'eau pour le poisson , l'autre élevée et plus rapprochée de la rue pour le débit des fruits et des légumes. C'est , ensemble , un fort beau monument : les deux parties qui le composent sont liées par un bel escalier en pierres de taille.

Malgré l'élégance du marché de Covent-Garden , malgré la magnificence de celui d'Hungerford , il n'en existe aucun à Londres , j'imagine , qui puisse supporter la comparaison avec celui de Birmingham. Bien que ce soit sortir de mon sujet , je ne puis résister au désir de donner ici la description de ce monument.

Le marché de Birmingham est un bâtiment isolé de 112 mètres environ de longueur sur 32 mètres de largeur ; quelques degrés y donnent accès par deux superbes portiques placés aux extrémités et décorés chacun de deux immenses colonnes cannelées de l'ordre de Pœstum. A l'intérieur , 34 colonnes en fonte de fer élégantes , élancées , d'environ 25 à 30 pieds d'élévation , placées sur deux rangs , supportent une triple toiture dont celle du centre domine les deux autres de quelques pieds ; des fenêtres d'une grande dimension percées dans les quatre murailles , et des ouvertures vitrées pratiquées dans les toits , permettent au jour d'inonder

ce marché de lumière. Quatre pompes à brimballe, placées aux quatre angles, fournissent en abondance l'eau nécessaire aux marchandes de fleurs, de légumes et de fruits dont les paniers sont élégamment rangés sur de jolis échafaudages en fer. Derrière l'étalage de ces fruitières, les bouchers ont leurs étaux, et dans les autres parties de ce vaste monument, des marchands de poteries, de paniers, et autres objets variés trouvent encore une large place pour l'exposition de leurs marchandises. A la chute du jour tout est éclairé par le gaz.

Les marchés d'Angleterre appartiennent aux paroisses, à des corporations ou à de simples particuliers; les étalagistes paient d'ordinaire un prix fixe pour le loyer de leur place ou de leur échoppe, et quelquefois en sus un droit éventuel, prélevé, non pas sur les marchandises apportées par eux, mais seulement sur celles qui ont été vendues. Le taux de ces droits est généralement réglé par acte du parlement, ou par une patente royale <sup>1</sup>.

Les docks ou bassins, pour le chargement et le déchargement des vaisseaux sont encore de ces monuments qui attirent et méritent l'attention des voyageurs dans la capitale du royaume uni. Les superbes magasins, si vastes, si bien distribués,

<sup>1</sup> Voir *appendix D.* le règlement du marché St-John, à Liverpool.

qui les entourent, sont des modèles de convenance et d'utilité; mais, ne voulant pas répéter ici ce qui a été dit ailleurs à leur sujet, je renvoie à l'ouvrage de MM. Lamé, Clapeyron et Flachet frères, sur les travaux publics de France : on trouvera là les détails les plus circonstanciés, non-seulement sur les docks comme bassins maritimes et entrepôts, mais encore sur le système général des *warrants*, pour le transfert, sans déplacement, d'un négociant à un autre des marchandises entreposées dans les magasins des docks.

WAREHOUSES. — Une chose à Londres, qui n'est pas moins merveilleuse que les docks, et qu'on ne peut trouver que dans cette capitale, centre immense, actif et puissant du commerce du monde, ce sont ces *wharehouses*, ces bazars, ces usines, ces ateliers, qui étonnent l'imagination et se font admirer autant par leurs proportions colossales que par l'entente admirable qui règne dans les moindres détails et qui préside à leur administration.

Les deux maisons de vente ou *wharehouses*, que l'on visite avec le plus d'intérêt à Londres, ce sont les magasins de MM. Leaf and Coles, situés *Old-Change*, dans la cité, et ceux de M. Morison, *Fore street*. Ces deux maisons, qui font chacune pour 1,500,000 à 2,000,000 de livres sterling d'affaires par an, renferment pour des sommes immenses des marchandises de toute espèce qui

alimentent le commerce de détail de Londres et de ses environs , ou livrent en quelques heures à l'armateur , des pacotilles complètes , prêtes à être expédiées dans toutes les parties du globe connues. Le fonds principal de ces deux *wharehouses* , consiste en soieries de tous genres , rubans et étoffes de Lyon , rubanerie anglaise , soieries et foulards de la Chine et des Indes , étoffes de laine et de coton , mercerie , cordonnerie , bimbeloterie , cannes et parapluies , nécessaires , gants de tous les pays , tricots de toute nature , etc. Toutes ces marchandises ont , chacune selon son espèce , leur magasin à part , où elles sont entassées par masses , mais dans un ordre admirable ; chaque magasin est séparé des autres , de manière à éviter la confusion , mais sans qu'il soit écarté de l'ensemble , que l'on peut saisir d'un coup-d'œil et parcourir dans quelques minutes. Les magasins sont à 3 et 4 étages , tous distribués autour d'un large espace vide qui leur apporte la lumière du sommet de l'édifice jusqu'en bas par une vaste toiture en glaces. Les magasins , pour les emballages et les déballages , sont au niveau des caves et communiquent , soit avec les cours et la rue , soit avec les magasins de vente par de longs plans inclinés qui permettent d'introduire ou de faire sortir les marchandises avec une grande aisance sur de petits traîneaux ou dans des paniers à roulettes. Ces magasins inférieurs sont à toute heure du jour

éclairés au gaz. L'établissement entier est échauffé l'hiver par de l'eau bouillante, qui circule sans cesse dans de longs tuyaux établis dans chaque magasin particulier, et qui viennent tous aboutir à une chaudière commune. 130 à 180 commis sont employés au service de chacune de ces maisons. Ils y sont tous logés et nourris, et, afin que le service des comptoirs ne soit point entravé par les repas, tout ce nombreux personnel est divisé par escouades qui vont successivement déjeuner et dîner à des heures différentes, mais réglées. Le travail commence régulièrement à huit heures du matin, pour se prolonger jusqu'à minuit, et, en cas de presse, jusqu'à deux heures après minuit.

IMPRIMERIE CLOWES. — Après ces magasins, j'engage à visiter les ateliers de M. Clowes l'imprimeur, ateliers situés dans une rue retirée du quartier de Blackfriars, et occupant 300 ouvriers, 80 apprentis, et j'ignore combien de plieuses.

A cette imprimerie, sont annexées une fonderie de caractères et une stéréotypie. Dans cette dernière est coulée, en matrices solides, toute la composition du *Penny Magazine*, dont les nombreuses planches sont ainsi conservées dans une pièce particulière où, rangées avec soin sur des tablettes numérotées, elles forment ce qu'on peut appeler une bibliothèque de plomb. En mai 1835, cette bibliothèque pouvait contenir 2,200 tonneaux pesant de formes stéréotypées, et ce poids énorme

est augmenté chaque semaine de formes nouvelles.

Malgré l'immensité des publications qui sortent de cette imprimerie, elle ne possède que 16 presses ordinaires à bras (15 à la *Stanhope* et une *Colombienne*) ; mais , hâtons-nous d'ajouter que ces 16 presses sont puissamment aidées par 19 presses mécaniques à *retiration* , c'est-à-dire imprimant d'un seul coup , au moyen de deux formes et de plusieurs cylindres , deux feuilles de papier d'un seul côté à la fois , et successivement sur le *recto* et le *verso* du feuillet. Ces presses , d'un modèle uniforme , sont conformes à la presse connue en France sous le nom de *presse Tonnelier*. Quelques-unes peuvent imprimer des feuilles d'un format colossal. Elles sont mises en mouvement par deux machines à vapeur de la force de 6 chevaux chacune.

Une presse plus ingénieuse qu'utile par ses résultats , a été introduite depuis un petit nombre d'années dans cette maison , c'est une presse circulaire de l'invention d'un nommé Applegarth. Elle ne peut servir qu'à des éditions stéréotypes. Les formes en plomb sont fixées et courbées sur un cylindre en fonte conformément à sa surface ; le papier file constamment à plat sur un tympan inférieur, tandis que la forme tourne d'un mouvement rapide emportée par le cylindre, et à chaque révolution se charge d'encre à cinq rouleaux encres placés au sommet de la presse. Cette ma-



chine, qui ne se distingue pas par la netteté des épreuves, peut aisément imprimer deux mille feuilles à l'heure, mais d'un seul côté.

Cinq presses hydrauliques, d'une très-grande puissance, donnent enfin la dernière préparation ou le lissage aux impressions qui sortent de la maison Clowes.

**BRASSERIES.** — Après cette belle imprimerie, se présentent les brasseries de MM. Whitbread et Compagnie, de MM. Barclay et Perkins : c'est par elles encore qu'on peut se faire une idée de la puissance industrielle et productive des Anglais. Il est impossible de contempler, sans une espèce de stupeur, ces énormes établissements qui abreuvent de bière, d'ale et de porter, des milliers de gosiers anglais et étrangers. Dans ces maisons, vous voyez des chambres de plomb assez vastes pour donner bal ; un grand nombre de cuves, dans chacune desquelles peuvent fermenter à la fois des centaines de barriques de liquide, etc. On y fabrique par jour de 900 à 1,200 barils de bière, et cette effrayante quantité de boisson est continuellement distribuée dans Londres par de nombreux et vigoureux chevaux, dont l'ample coffre est une image vivante de l'énormité des maisons qu'ils desservent. Londres renferme dans son enceinte environ 5,500 tavernes, cabarets ou *beer-houses*, pour livrer en détail aux consommateurs altérés l'océan fermenté qui sort de ces brasseries. Quel-

ques-unes de ces maisons sont connues pour vendre de la bière exclusivement sortie de telle fabrique plus estimée que telle autre. Il n'est donc pas rare de lire en gros caractères sur une enseigne de cabaret les mots suivants : *Whitbread and Co's entire*, ou *Barklay, Perkins and Co's entire*. Ce qui veut dire en paraphrasant : Ici on vend du porter de la fabrique de MM. Whitbread et C<sup>ie</sup>, ou de MM. Barklay, Perkins et C<sup>ie</sup>. Ce mot *entire*, qui , en bon anglais , veut dire *entier, complet*, est une source d'embarras pour l'étranger qui cherche à en deviner le vrai sens. Si vous interrogez quelqu'un à cet égard , quelque *cockney* ou badaud de Londres , par exemple, il vous répondra sérieusement : cela veut dire on ne vend ici que de la bière , ou *entièrement* de la bière de chez MM. tels ou tels. Ne croyez point cela , c'est faire un barbarisme anglais fort gratuit. *Entire* est le nom primitif donné au *porter*, et ce nom primitif, s'il a été rayé du Dictionnaire, est demeuré fidèlement sur l'enseigne des cabaretiers. Selon l'auteur de *Domestic life in England*, le porter est une boisson toute moderne ; il n'y a pas plus d'un siècle qu'on en fabrique , et voici son origine :

« Avant l'année 1730, les liqueurs extraites de  
» la Drèche, étaient l'ale, la bière et le twopenny;  
» quelques consommateurs se faisaient souvent  
» servir ce qu'ils appelaient *demie et demie* (*half  
» and half*), c'est-à-dire une pinte composée moitié

» bière et moitié ale , ou moitié bière et moitié  
» twopenny. D'autres pratiques encore deman-  
» daient du *fil en trois* , c'est-à-dire un mélange  
» par tiers d'ale , de bière et de twopenny ; si bien  
» que le cabaretier était obligé , pour composer  
» une pinte de ce breuvage , de tourner le robinet  
» de trois tonneaux. Pour éviter cette peine aux  
» maîtres de buvettes , un brasseur nommé Har-  
» wood , inventa une liqueur qui réunissait à elle  
» seule la triple saveur du mélange demandé de  
» twopenny , de bière et d'ale , et lui donna le nom  
» de *entire butt* ( quartaut entier ou complet ) ou  
» simplement et par abréviation *entire*. Mais , ce  
» breuvage étant plus fort que la bière ordinaire ,  
» ne fut d'abord consommé que par les ouvriers  
» et les portefaix (en anglais *porter*), d'où lui vient  
» son nom actuel , » lequel a détrôné (sauf sur  
l'enseigne des cabarets) , le nom d'*entire* qui lui  
fut primitivement imposé. Depuis lors , le *porter*  
étant devenu une liqueur fashionable et de bonne  
société , il a fallu , pour les gosiers moins délicats  
des classes laborieuses , inventer une nouvelle  
bière encore plus forte que le *porter* ; et , dans les  
cabarets d'aujourd'hui , cette boisson a cédé la  
place au *stout* et à l'*extrà-stout* , ce qui veut dire  
en bon français , du *vigoureux* et de l'*extrà-vigou-  
reux*.

BANQUES. — Grâce à la vivacité que les Anglais  
apportent à tout ce qu'ils font , grâce à la concision

de leur langage, à la brièveté de leurs discours, grâce aussi aux modes abrégatifs qu'ils ont introduits dans leurs négociations financières, il n'est pas de pays où il se fasse plus de grandes affaires et en moins de temps qu'à Londres. Les comptoirs des commerçants en gros ouvrent de dix à onze heures, et sont fermés à quatre ou cinq; et, dans ce court espace de temps, les affaires de la moitié du globe sont terminées. Mais, il faut le dire, les négociants qui habitent les maisons les plus éloignées du centre de Londres, ont tous leurs cabinets réunis dans le quartier resserré de la cité, de telle sorte qu'un négociant étranger peut voir une foule de correspondants dans une matinée, avantage dont jouissent également les négociants de la ville. Au moyen des *warrants*, ou simples reconnaissances des Docks, négociables et transmissibles à volonté, s'opère le transfert des marchandises d'un négociant à un autre. Nul négociant n'a de caisse chez lui; tous ses fonds, ainsi que ceux des riches particuliers, sont déposés chez le banquier. Si un négociant a un paiement à faire, il l'opère en un bon sur son banquier, lequel fait aussi ses encaissements. Des commis de tous les banquiers se réunissent dans l'après-midi, dans un établissement particulier nommé *Clearing house*, et là échan gent les effets dont leurs patrons sont porteurs les uns sur les autres, de manière à n'avoir plus qu'une faible balance à solder.

Toutes ces affaires de banque , tout ce mouvement de fonds , tous ces paiements , tous ces encaissements par les banquiers et pour le compte de tiers , sembleraient se faire gratuitement et sans frais de commission ; il n'en est point ainsi. Par une convention tacite , mais reçue , chacun laisse constamment entre les mains de son banquier , selon l'importance de ses affaires , une somme plus ou moins considérable , sous le nom de balance ; cette balance ne porte jamais intérêt au profit de son propriétaire , et si un jour par hasard il n'a pas chez son banquier un capital plus fort que sa balance , quelque besoin qui le presse , il ne tirera pas. Non pas que le banquier refusât de payer , mais ce serait remarqué , et l'on craint pour son crédit. Les banquiers ont donc pour leur bénéfice l'intérêt assez fort , non seulement de ces balances qui sont , pour ainsi dire immuables , mais encore de tout le surplus des fonds qu'ils encaissent journellement et qui servent à les couvrir des bons tirés sur eux. De plus , il est d'usage qu'à la fin de l'année chaque client abandonne plusieurs guinées pour gratification aux commis du banquier. Celui-ci se trouve donc ainsi payé de ses soins par l'intérêt des balances , et ses commis reçoivent encore leurs appointements en gratifications qui ne sortent point de sa poche.

Cet arrangement qui , au premier aperçu , paraît avantageux , ne laisse pas cependant que d'être

assez onéreux à beaucoup de négociants ; à ceux surtout qui , n'ayant qu'un faible capital , sont obligés d'en immobiliser entre les mains du banquier, une partie, de laquelle, dans un moment de presse, il leur serait important de pouvoir disposer : ce motif tout puissant ne tardera pas à amener une révolution dans la banque de Londres , révolution qu'on peut déjà déclarer commencée. Depuis peu de temps une compagnie formée sous le nom de *Banque de Londres et Westminster*, offre de faire les encaissements et les paiements de fonds aux conditions suivantes :

« La banque recevra des fonds en compte courant, aux mêmes conditions que les autres banquiers de la capitale.

» Les personnes qui désirent avoir des comptes courants avec la banque sans être obligés d'y laisser une *balance*, peuvent, en remplacement de cette formalité, payer un prix annuel convenu à forfait.

» La banque recevra des dépôts permanents de 10 l. à 1,000 l., à 2 pour cent d'intérêt par an. En échange de ces dépôts, la banque délivrera des reçus, dits reçus de dépôt. Si le dépôt est retiré avant trois mois révolus, il ne sera tenu compte d'aucun intérêt. Tout dépôt de plus de 1,000 l. sera l'objet de conventions spéciales. »

Ce n'est pas sans avoir excité les murmures des autres hommes de finances de Londres, que cette

banque s'est établie , venant briser l'ancienne routine qui faisait leur profit ; mais elle a été accueillie avec trop d'empressement par un grand nombre de petits négociants et de marchands de la cité , pour que son succès ne soit point assuré.

Toutes les affaires commerciales de Londres , comme je l'ai déjà dit se font rapidement , en peu de mots , par formules abrégées et concises , dans le cabinet du négociant comme dans la boutique du marchand en détail. Entrez-vous chez l'un d'eux, c'est toujours le chapeau sur la tête (on perd un temps précieux à saluer et à échanger le bonjour de politesse), vous allez droit au but sans ambages, ni phrases , ni circonlocutions : Est-ce à un marchand de soieries , par exemple , que vous avez affaire ; voulez-vous des foulards ? Le colloque suivant s'établit entre vous et le marchand : « Dix » pièces foulards assortis ? — Anglais ou des Indes ? » — Des Indes. — Voilà ! — Combien ? — Tant. — » C'est trop cher : tant. — Je ne peux pas ! » Si le prix est réellement plus élevé que vous ne voulez donner , vous tournez le dos comme vous êtes venu , sans saluer et sans ajouter un mot de plus. Si , au contraire , vous tombez d'accord , ce qui n'est jamais long , on vous remet facture , vous payez , ou vous donnez un bon sur votre banquier , et vous courez en hâte conclure ailleurs une nouvelle affaire aussi peu cérémonieusement entamée et aussi lestement terminée que la première. — Voilà Londres ! Voilà les Anglais !



## BEAUX-ARTS.

---

THÉÂTRE, LITTÉRATURE, JOURNAUX, PEINTURE,  
GRAVURE, SCULPTURE.

**THÉÂTRE.** — C'est une erreur assez généralement répandue en France, que les théâtres anglais l'emportent sur les théâtres de France, sinon par la bonté des pièces qu'on y représente, du moins par la vérité de la mise en scène, la richesse des costumes, l'illusion des décors. J'ai long-temps partagé cette erreur, et la partagerais sans doute encore si l'occasion de me détromper par mes propres yeux ne m'avait été donnée. Grand a été mon désappointement, je l'avoue, lorsque, pour la première fois, je me suis assis dans un théâtre anglais, pour la première fois j'ai assisté à une représentation tout anglaise. Une des principales causes de la médiocrité de la scène britannique, matériellement parlant, est sans doute l'absence de tout théâtre subventionné, qui, par la richesse des dé-



corations, l'éclat de la mise en scène, serve comme notre Académie royale de musique, de modèle aux directeurs des théâtres secondaires, et leur donne le ton. Tous les théâtres d'Angleterre sont des entreprises particulières pour lesquelles il faut obtenir une autorisation spéciale de l'autorité.

Dans la *Cité* et dans la circonscription municipale soumise aux magistrats communaux de cette partie de Londres, l'autorisation d'exploiter un théâtre ou tout autre établissement destiné aux plaisirs du public, s'obtient de ces mêmes magistrats. Dans les autres villes du royaume, c'est également aux magistrats de la commune qu'on réclame la permission d'ouvrir une salle de spectacle, de danse ou de musique. Mais, à Londres, dans le quartier de Westminster, où se trouve le palais de Saint-James, habité par le souverain, et dans tous les lieux où il plaît au roi de faire résidence, ce n'est qu'en vertu d'une patente royale ou d'une licence accordée par le lord grand chambellan, que l'on a le droit d'amuser le public. Les directeurs des théâtres ne jouissent donc d'aucun privilège, d'aucune subvention comme en France; c'est à leurs risques et périls qu'ils élèvent un théâtre, louent une salle et composent une troupe de comédiens. Aucune ville ne fournit de salle gratuite, toutes sont des propriétés particulières pour le loyer desquelles les directeurs s'engagent à payer des prix excessifs, qui, fort souvent, les

conduisent à la banqueroute. Une salle de spectacle est donc, par cela même, une propriété fort précaire, à laquelle les possesseurs donnent peu de soin ; une salle sera donc bien noire, bien enfumée avant qu'on se décide à y appeler de nouveau le peintre-décorateur. Aussi n'est-il pas rare, à Londres même, de voir les cristaux d'un lustre transformés, pour l'aspect, en fragments de ce charbon de terre qui produit le gaz qui l'éclaire. La plupart du temps ces lustres sont petits et mesquins ; dans un grand nombre de théâtres, surtout dans les comtés, le lustre central est supprimé tout à fait : de petits lustres à 3 ou 6 becs espacés autour de la salle tout contre les loges, en tiennent lieu. Cette manière d'éclairer une salle de spectacle est triste, plutôt à cause du peu de multiplicité des lustres et de leurs becs, sans doute, que par suite de leur disposition. Plus nombreux, ils seraient d'un bon effet et n'auraient pas les inconvénients d'un lustre central unique, concentrant trop la lumière et gênant la vue des spectateurs placés derrière dans les galeries élevées.

L'avant-scène est toujours très saillante en avant du rideau, que des pans cintrés et rentrants, garnis de porte et fenêtre, unissent aux loges. C'est par la porte de ces pans semblables à une portion de façade de maison, que paraît l'acteur redemandé, que le directeur du théâtre ou son représentant vient faire aux spectateurs les communications

nécessaires, annoncer le spectacle suivant, ou l'indisposition subite de l'actrice à la mode. Souvent ce pan cintré se lie à la décoration d'une pièce et la complète. La place occupée par l'orchestre est généralement fort restreinte. Quinze à vingt musiciens le remplissent et y font, malgré leur petit nombre, un bruit assourdissant que ne couvre pas toujours le talon métronome du chef d'orchestre. Immédiatement derrière se trouve le parterre garni de bancs, la plupart du temps sans dossiers et fort mal rembourrés; il est pourtant d'usage d'y admettre les dames, et un peu plus d'égards pour le beau sexe ne gâterait rien. Souvent les loges sont spacieuses, et, dans quelques théâtres, séparées les unes des autres par des divisions à hauteur d'appui, de manière à laisser voir du fond aussi bien que sur le devant. Dans aucune salle de spectacle en Angleterre, il n'y a de foyer, de vestibule, d'*atrium* communs. Dans une rue est l'entrée des premières loges, dans une autre celle des secondes, ou des troisièmes, l'entrée du parterre et des galeries est ailleurs; car ici l'aristocratie ne veut jamais se mêler au peuple, même sous le péristyle d'un théâtre. Les différentes parties d'une salle, conséquemment, n'ont aucune communication entre elles, et les rangs des spectateurs ne peuvent être confondus. Les corridors, les escaliers, sont généralement sombres, étroits et n'offrent rien de ces habitudes de propreté et de confortable que l'on trouve partout ailleurs.

Les sévères mesures de police qui interdisent de salir les murailles et d'y appliquer des pancartes, réduisent à un bien petit nombre, tels que murs en démolition, ou entourages en planches d'une maison en construction, les endroits licites où placarder des affiches, ce n'est donc que dans les papiers publics, derrière les vitraux de quelques magasins qu'il faut chercher l'annonce de la représentation du jour. On peut l'acheter encore pour deux pence (4 sous) à la porte des salles de spectacle, où nous allons maintenant nous asseoir et voir ce qui se passe.

Il est d'usage de ne se présenter, dans les théâtres de Londres, dans les principaux, du moins, qu'en grande toilette de bal et en robes décolletées : c'est alors un coup-d'œil vraiment enchanteur que la vue de ces quatre ou cinq rangs de loges du *King's theatre*<sup>1</sup>, par exemple, tous garnis de jeunes et belles Ladys. Venez surtout, venez, si vous êtes un véritable amateur, à une de ces représentations que le Roi ou la Reine d'Angleterre honorent de leur présence ; vous pourrez alors admirer des femmes qui seraient les plus séduisantes beautés de l'univers, si une expression plus vive et plus piquante animait ces traits charmants, ces physionomies angéliques, dont un air modeste et doux tempère la sévère régularité. La pâleur

<sup>1</sup> L'Opéra italien.

habituelle des dames anglaises, relevée dans ces circonstances solennelles par l'éclat des pierreries, s'encadre harmonieusement dans un nuage de gaze, aux lames d'or et d'argent, et cette toilette brillante, toute prévention à part, ne laisserait rien à reprendre au goût le plus sévère, si, par suite des inexorables lois de cette vieille et radotieuse étiquette qui tient encore l'aristocratie anglaise sous son sceptre de plomb, les dames n'étaient tenues, en présence de LL. MM., de se charger le front d'un faisceau de plumes trop pressées pour ne pas exclure la grâce. Quelques fleurs fraîches et jolies mêlées aux cheveux, une plume légère adroitement penchée sur la tête, seraient mille fois plus élégantes et plus gracieuses. Mais l'étiquette le défend : si barbare qu'elle soit, on ne peut s'y soustraire!.... Pour amener une réforme, il faudrait que la Reine elle-même la voulût et donnât l'exemple : or, où trouver, par le temps qui court, une Reine réformiste? même en toilette, c'est la chose impossible. Une réforme, quelque futile qu'elle soit en apparence, n'entraîne-t-elle pas toutes les autres après soi? Voyez plutôt le citoyen Rolland : ses souliers plats et sans boucles à la cour de Versailles préparèrent la révolution française.

Mais, chut! Il est huit heures, le chef d'orchestre a donné le signal, l'ouverture commence. Ne perdons pas de vue que nous sommes au théâtre

italien, le mieux monté et le plus considérable de Londres. Ce que je disais tout à l'heure des bruyants orchestres anglais ne s'applique donc point à celui du *King's theatre* ; celui-ci possède un grand nombre d'artistes d'un mérite reconnu et d'une réputation européenne. La toile se lève, la scène est occupée par Rubini, Tamburini, Lablache, Julia Grisi : c'est dire assez que l'exécution des chefs-d'œuvre de Rossini, Bellini, Meyerbeer, et autres maëstri, ne laisse rien à désirer. Quant aux chœurs, ils offrent assez de masse, mais pèchent trop souvent par l'ensemble. Le corps de ballet est faible et peu nombreux. Cette branche des jeux scéniques, et toujours négligée en Angleterre, ne brille ici d'un éclat passager, que lorsque nos sylphides de la rue Lepelletier ont déserté, d'un vol inconstant, les rives de la Seine pour celles de la Tamise. Elles arrivent : confiants alors, les directeurs anglais n'omettent rien pour reproduire avec assez de pompe nos ballets à la mode : elles repartent, et la salle attristée a perdu sa splendeur. La mise habituelle des comparses est généralement d'un négligé qui fait peine : j'ai vu les dames figurantes de la cour du doge, dans *Marino Faliero*, couvertes de sales oripeaux, de paillons jadis dorés, que porteraient tout au plus nos acrobates de la foire.

Ce négligé se retrouve sur tous les théâtres

anglais. Les premiers sujets mêmes, sur les petits théâtres des villes de fabrique, sont d'une mal-propreté vraiment inconcevable dans un pays comme l'Angleterre, où la sévérité sur l'article toilette est portée si loin. J'ai vu à Birmingham un premier amoureux sans col de chemise, couvert d'habits gras et usés. Les actrices, presque toutes fort jolies se mettent, sans doute, avec plus de soin et de coquetterie que les hommes, mais leurs toilettes d'apparat, dans les rôles à caractères, sont bien frippées encore; les princesses ont des femmes bien peu soigneuses attachées à leur garde-robe; les plis courent trop pressés sur la robe de satin blanc de la grande coquette ou de l'ingénuité; la couleur équivoque des bottes et des gants jaunes des preux chevaliers, ferait croire que ces braves gens, princes et rois sur la scène, font probablement le service de quelque chaudière à vapeur dans le jour, sans avoir double costume pour leur double emploi.

Ces troupes d'acteurs, réunis seulement pour une saison, n'offrent jamais l'ensemble que nous trouvons sur nos théâtres de Paris, où les mêmes acteurs, en société permanente, contractent peu à peu cet accord, cette unité de jeu, qui donnent du relief au talent même de second ordre. Les meilleures troupes de Londres ont ainsi peu d'avantage sur nos bonnes troupes de provinces. Quelques-unes se distinguent cependant par un heureux choix d'acteurs.

Il y a peu de noms célèbres aujourd'hui dans la comédie anglaise. L'opéra est plus heureux et compte divers artistes de talent : MM. Wilson et Templeton, ténors ; M. Phillips, basse, et Miss E. Romer, prima dona, sont des virtuoses que l'on entend avec plaisir. Quelques sujets ont de la verve et du naturel. Leur talent se montre particulièrement dans les pièces bouffonnes, dont le sel un peu grossier ne laisse pas que d'être fort agréable aux oreilles britanniques. Les spectateurs anglais sont, du reste, peu difficiles, ils se contentent à bon marché, applaudissent toujours du meilleur de leur cœur, et ne se laissent aller au sifflet que dans de grandes et rares occasions, où l'on a blessé plutôt leurs sentiments que leur bon goût.

La mise en scène laisse toujours beaucoup à désirer, et les décorations anglaises ; si vantées, répondent mal à leur réputation : elles sont froides et fausses, peintes sans goût, sans délicatesse, sans relief, sans entente des effets perspectifs et de clair-obscur, puis elles sont éclairées sans illusion, sans vérité. La partie du machiniste seule est convenablement soignée. L'esprit du pays se retrouve là tout entier. Les changements de décoration à vue, fort multipliés dans les pièces féériques si goûtées du public britannique, sont toujours exécutés avec adresse et promptitude, au premier coup de sifflet du chef.

Que dirai-je maintenant des pièces ? elles an-



noncent une décadence complète de l'art dramatique. En Angleterre, plus qu'en France encore, le théâtre touche à sa ruine. Je ne sais, en vérité, où en seraient les directeurs de spectacle, s'ils n'avaient, pour alimenter leurs répertoires, nos vaudevilles, nos drames et nos opéras français, qui paraissent chaque jour en grosses lettres sur leurs affiches, accompagnés de notices dictées par le charlatanisme le plus ampoulé. C'est l'*admirable* et *incomparable* drame d'*Angelo* ou *le Tyran de Padoue*, de M. Victor Hugo; c'est l'opéra *si populaire* et *si célèbre* de M. Auber, la *Muette de Portici*, ou *Gustave III*; ou les opéras italiens arrangés pour la scène anglaise à la manière de Castil-Blaze; car, à peine une pièce, soit drame, soit comédie, soit farce, soit opéra, est-elle imprimée en France ou en Italie, qu'elle est immédiatement appropriée par trois ou quatre versions différentes pour autant de théâtres différents d'Angleterre. Le fameux Robert Macaire de l'*Auberge des Adrets* fait aujourd'hui la fortune de tous les directeurs de spectacle de la Grande-Bretagne, dans toutes les villes des trois royaumes unis. Quant aux productions du crû, elles sont plus pauvres que tout ce qu'on peut concevoir. Les opéras anglais n'offrent, la plupart du temps, que de plates rapsodies, de mauvais pastiches composés de morceaux empruntés, sans discernement, à tous les opéras français ou italiens, arrangés sans méthode

et sans goût, sans que jamais le maladroit arrangeur confesse encore un seul de ses plagiats. On ne retrouve plus nulle part rien qui retrace l'énergique vérité, la verve et le naturel parfait des pièces de Shakspeare; les dramaturges modernes ont remplacé le naturel par l'enflure, et la bonne plaisanterie par la charge. Les plus habiles d'entr'eux s'amuse à indiquer les scènes de ces pantomimes burlesques qui font encore les délices du public anglais à l'époque des fêtes de Noël.

Ces pantomimes sont un non-sens perpétuel, un salmigondis amphigourique auquel on ne comprend rien, de grosses farces de paillasse, etc... C'est *Arlequin* et *Colombine* se jouant de *Pantalon* et de son valet *Clown*, qui les persécutent et traversent leurs amours. Des pas de deux entre les deux amants, des tours de magie noire ou blanche, joués au moyen de la batte miraculeuse, par le héros de Bergame à ses persécuteurs; des scènes sans commencement ni fin, sans cause ni effet; des tours de force et d'agilités; la souplesse des reins; la figure enfarinée de *Clown*; les changements de décorations à vue, le diable et ses suppôts; le tout pendant une heure, deux heures, sans interruption; un pêle-mêle général dont on pourrait prendre le commencement pour en faire la fin, ou le dénouement pour en faire le début, sans nuire en rien à la conduite d'une intrigue qui n'existe pas; et enfin, pour la clôture, le mariage

d'Arlequin et de Colombine , l'union des deux fidèles amants par l'intervention d'une fée bienveillante, le désappointement de Pantalon et de son digne valet.... Voilà la pantomime anglaise !.... Et pendant ces deux heures de farces , un bon public , bien disposé , bien débonnaire , qui pouffe de rire jusqu'aux convulsions , sans craindre de perdre le fil du discours , puisque , malgré quelques gros lazzis semés çà et là , il est convenu que toute la pièce est gesticulée.

LITTÉRATURE. — Après ce triste tableau de l'art dramatique en Angleterre, on me demandera sans doute où sont réfugiés les écrivains anglais ; car aujourd'hui il n'est pas plus possible à une nation comme la nation britannique de cesser d'écrire qu'à la terre de tourner ; je répondrai que depuis la mort de lord Byron et de Walter-Scott, la poésie n'a conservé qu'un bien petit nombre d'interprètes , dont Wordsworth et Tennyson sont les principaux ; E.-L. Bulwer, Morier, Godwin, Banim, le capitaine Marryat, Miss Edgeworth et quelques autres écrivent des romans de mœurs et d'imagination d'un mérite incontestable , comme œuvres de style et d'observation ; mais on ne peut se dissimuler que le goût universellement répandu de ces sortes d'ouvrages, et de toute lecture superficielle en général, n'ait trop puissamment contribué à la décadence de la bonne et saine littérature. Celle-là demande des écrivains posés , patients ,

consciencieux , elle coûte beaucoup de travail et de recherches , et rapporte peu ; car , accessible à un petit nombre d'intelligences développées par l'étude , elle a peu de lecteurs , par conséquent peu d'acheteurs. L'esprit de spéculation , qui est l'esprit du siècle, parce qu'il s'est infiltré partout , a détourné les hommes de talent et de génie de leur vocation naturelle ; elle a fait d'eux et des écrivains à la suite, de véritables barbouilleurs de papier ; qui , en quelques heures , conçoivent un sujet , en bâtissent la charpente en quelques jours , et l'ont complètement écrit en 2 ou 3 mois. En Angleterre, qu'un pareil écrit soit signé de l'un des noms en faveur, il trouve de suite un libraire-éditeur pour en payer le manuscrit de 4 à 500 l. ( 10,000 à 12,500 fr.) Les ouvrages de moins longue haleine obtiennent un accès facile dans les *Revue*s. La véritable littérature tombe donc en Angleterre, tandis que les *magazines*, les journaux vont se multipliant et recrutent chaque jour de nouveaux écrivains de plus en plus superficiels. Il faut reconnaître néanmoins que des hommes vraiment recommandables et d'un talent qu'on ne saurait mettre en doute , des hommes politiques de la plus haute portée, tels que les Brougham et les Robert Peel, ne craignent pas de rédiger des articles écrits souvent avec une vigueur de style et de raisonnement remarquable, soit pour la *Revue d'Edimbourg*, soit pour le *Quarterly Review* et autres. Mais il est fort difficile de

connaître les rédacteurs des feuilles anglaises , l'habitude de ces écrivains n'étant pas de signer leurs articles : et c'est dommage , parce que leur nom mettant en jeu leur honneur et leur amour-propre , serait contre eux et pour le public une garantie de probité et d'application. Je sais mieux que personne la difficulté d'obtenir toujours la signature d'un écrivain pour un simple article politique dans un journal quotidien , mais la chose est si loin de présenter les mêmes obstacles pour les *revues* purement scientifiques, littéraires ou de haute politique qu'en France les articles des publications mensuelles sont presque tous revêtus du nom de l'auteur.

JOURNAUX. — La presse périodique est une institution d'une trop haute importance dans un état libre, pour n'y pas donner quelque attention ; et puisque j'ai commencé quelques lignes sur ce sujet, je l'épuiserai de suite avant de passer outre.

Le haut prix du timbre sur les journaux en Angleterre, a concentré leur publication dans un petit nombre de mains, en constituant une espèce de monopole de la pensée. On jugera jusqu'à quel point ce mal s'étend et fait honte à l'humanité, lorsqu'on saura que plusieurs feuilles d'opinions différentes ont appartenu à un même propriétaire, fournissant ainsi à ses abonnés, de la marchandise, non point selon sa conscience et ses convictions personnelles , mais selon leur goût ; trafiquant de

son âme, de ce que l'homme a de plus pur et de plus divin, de sa pensée : et c'est ainsi que l'on profane l'usage de la parole, que l'on avilit le sacerdoce de la presse ! . . . *Auri sacra fames !*

Les journaux des comtés, comme la presse périodique départementale de la France, sont rédigés avec plus de conscience. Ces feuilles, rarement quotidiennes, appartiennent généralement à un imprimeur qui rédige lui-même, ou fait rédiger des articles par des hommes de la localité, connus du public, et par conséquent sous son contrôle immédiat, contrôle auquel échappent les écrivains anonymes des feuilles de la capitale.

Les rédacteurs des journaux se paient de deux manières : les uns reçoivent un traitement fixe et annuel qui s'élève pour quelques-uns jusqu'à 25 et 30,000 fr. par an ; mais, plus ordinairement, ils sont payés à tant par article, selon leur mérite personnel, ou mieux selon la faveur dont ils jouissent parmi les abonnés : faveur qui, si elle n'est pas toujours la mesure réelle de leur talent, est du moins celle de leur habileté à parler aux passions diverses des lecteurs. Les *Reviews* principales, et les plus estimées, qui ne reçoivent d'articles que des meilleures plumes, les paient en général de 15 à 16 guinées (environ 500 fr.) la feuille ou les 16 pages d'impression grand in-8°. Tel est le cas, par exemple de la *Revue d'Edimbourg*, du *Quarterly Review*, etc.... D'autres recueils d'une moindre

importance ne paient la feuille que 10 à 12 guinées, et quelquefois moins.

Voici la liste des journaux politiques publiés à Londres.

Journaux quotidiens paraissant le matin : *Times*, *Guardian and public Ledger*, *Morning Advertiser*, *Morning Chronicle*, *Morning Herald*, *Morning Post*.

Journaux quotidiens du soir : *Albion and Star*, *Courier*, *Globe and Traveller*, *Sun*, *True-Sun*, *Standard*.

Feuilles ne paraissant qu'une fois par semaine : *Atlas*, *Age*, *Bell's Messenger*, *Bell's New Weekly Messenger*, *Bell's life in London*, *Dispatch*, *New-Dispatch*, *Englishman*, *Examiner*, *John Bull*, *News*, *Observer*, *Satirist*, *Spectator*, *Sunday Times*, *Weekly True-Sun*.

J'emprunterai à un petit ouvrage anglais publié sur Londres, les lignes suivantes, dans lesquelles l'auteur signale brièvement, mais d'une manière assez piquante, l'opinion représentée par les principales feuilles politiques ou littéraires de cette capitale.

« Bien que chacun ait son goût, dans ce bas  
» monde, il ne sera peut-être pas déplacé, pendant  
» que nous en sommes sur le compte des journaux,  
» de recommander aux personnes curieuses de sa-  
» voir les projets officiels du gouvernement, le  
» *Courier*; aux torys gros et menus, l'*Albion* et le

» *Standard* ; à ceux qui désirent connaître les nou-  
 » velles de la cour et du beau monde, le *Morning*  
 » *Post* ; aux chercheurs de cancons bons ou mau-  
 » vais, le *Morning Herald* ; aux amateurs de pi-  
 » rouettes et d'évolutions, le *Times*<sup>1</sup> ; aux avocats  
 » d'une réforme radicale, le *True-Sun* ; aux ad-  
 » mirateurs du whiggisme, le *Morning Chronicle* ;  
 » à ceux qui ont besoin de nouvelles de mer, le  
 » *Public Ledger* ; aux habitués des courses de  
 » chevaux et des combats des coqs, le *Bell's life in*  
 » *London* ; aux amis de la littérature, la *Litterary*  
 » *Gazette* et l'*Athenæum* ; aux amateurs de scan-  
 » dale, l'*Age* et le *Satirist* ; aux personnes qui se-  
 » raient curieuses de nouvelles connues depuis 18  
 » jours l'*Atlas* ; aux dames enfin, nous recomman-  
 » dons le *Court Journal* et le *Mirror of Fashion*. »

L'éditeur, désireux de publier un nouveau jour-  
 nal, commence par remettre au bureau du timbre  
 (*Stamp-office*) une déclaration portant les noms et  
 demeures de l'imprimeur, du directeur et du pro-  
 priétaire de la nouvelle feuille, le montant des ac-  
 tions de l'entreprise, le titre du journal et la des-  
 cription de la maison où il sera imprimé.

Selon l'importance de la feuille, un cautionne-

<sup>1</sup> Ce journal est, en effet, remarquable pour la souplesse  
 de ses opinions. Tantôt whig, tantôt tory. Le *Times* était  
 naguères journal semi-ministériel, on dit qu'il reçoit main-  
 tenant ses inspirations de sir Robert Peel et du parti conser-  
 vateur.



ment de 300 à 400 liv. sterl. (7,500 à 10,000 fr.) est fourni comme garantie des dommages et intérêts qui pourraient être adjugés par un jugement contre l'éditeur, pour délit de calomnie ou autre.

Ces formalités remplies, le journal paraît, sous la condition de remettre à la direction du timbre un exemplaire de chaque numéro dans les six jours qui suivent la publication.

Le prix du timbre, par chaque numéro d'un journal publié sans supplément, est de 4 pence (8 sous 1 liard) <sup>1</sup> 6 pence avec supplément. La feuille de papier coûte un demi-penny, reste à l'imprimeur qui vend ses journaux 6 pence la pièce, en gros, un penny et demi pour couvrir les frais d'impression et de rédaction. Il est certain que cette somme ne serait pas suffisante, s'il n'avait, comme dédommagement, le bénéfice des annonces, qui remplissent tous les jours la moitié ou les trois quarts de la feuille. Mais ces annonces mêmes sont sujettes au fisc : elles paient chacune au bureau du timbre un droit de 1 sh. 6 pence (1 fr. 82 c. 1/2).

Le prix en gros de chaque numéro d'un journal, s'élève, ai-je dit, à 6 pence : pour le public,

<sup>1</sup> Le penny vaut 0 fr. 10 c.  $\frac{2}{5}$  Pence est le pluriel de penny. Ainsi on dira un penny et deux pence, et non pas deux pennys.

ce prix est porté à 7 pence (près de quinze sous). Ainsi chaque journal quotidien publiant environ 300 numéros par an (aucune feuille n'est imprimée le dimanche ni les jours de fête en Angleterre) le prix de l'abonnement annuel serait de 8 liv. 15 sh. (218 f. 75 c.) ; ce prix énorme ne permettant pas à la plupart des lecteurs de journaux d'y prendre un abonnement régulier, la distribution des feuilles publiques se fait chez nos voisins d'une autre manière qu'en France. Jamais le public n'a de rapport pour les abonnements avec la direction d'un journal, celle-ci ne traite directement qu'avec des libraires ou marchands de nouvelles qui demandent à la direction, au prix de 6 pence la pièce, un nombre d'exemplaires variable selon leur vente de chaque jour. Des colporteurs de nouvelles viennent à leur tour prendre chez les marchands quelques exemplaires de plusieurs journaux qu'ils vont vendre par la ville, sur les promenades, aux bureaux de diligences, etc., au prix de 8 ou 9 pence. Ceci n'est que le casuel du métier, les abonnés réguliers reçoivent leurs feuilles directement des marchands de nouvelles au prix de 7 pence la feuille. Mais, le nombre de ces abonnés est très-restreint, et ne suffirait pas à payer les frais immenses qu'entraîne la publication d'un journal ; il faut donc suivre une autre marche. Chaque marchand de nouvelles ou *newsman*, selon l'expression anglaise, entretient un certain

nombre de petits garçons dont l'emploi consiste à porter aux habitués le journal auquel ils sont abonnés, à un prix inférieur au prix de vente ordinaire ; au bout de quelques heures , le même petit garçon retourne pour réclamer la feuille et la reporter à une autre pratique, et ainsi de suite jusqu'à l'heure de la poste. Le journal est alors confié au courrier pour un abonné de province , ou pour un second *newsman* de comté qui , à son tour, le fait distribuer à ses abonnés particuliers , puis l'expédie à ses clients des colonies ou de la campagne ; de telle sorte qu'un seul numéro de journal a quelquefois passé par vingt mains avant de s'immobiliser, ou d'être mis par l'usure tout à fait hors de service. Chaque journal perdu , déchiré ou taché est remboursé au prix coûtant de 7 pence, sans aucune difficulté. Les *Newsmen* jouissent d'un crédit plus ou moins limité auprès des administrations des journaux , ce qui rend encore plus considérable le capital nécessaire à ces sortes d'entreprises , et en assure d'autant plus le monopole en un petit nombre de mains.

Il n'est pas inutile de remarquer ici que la poste anglaise opère gratuitement le transport des journaux dans toute l'étendue du Royaume-Uni , et de ses colonies. Les journaux étrangers sont également transportés sans frais en Angleterre , pourvu qu'il y ait réciprocité de franchise pour les feuilles anglaises. Les feuilles des pays où cette réciprocité

n'existe pas paient un droit de poste de 2 pence exigibles de la personne qui les reçoit <sup>1</sup>.

Les frais exorbitants imposés à la presse périodique d'Angleterre n'empêchent pas, grâce au monopole, les directeurs de journaux de prélever des bénéfices considérables, pour peu que la vogue les favorise.

Le capital du *Times* est représenté par 24 actions, vendues, il y a quelques années, pour la somme de 100 livres sterling (2,500 fr.) chacune. Aujourd'hui, grâce à la faveur accordée par le public à cette feuille, et grâce aussi aux soins de son directeur, chaque action s'est élevée graduellement à la somme énorme de 12,000 liv. sterl. (300,000 fr.) Ce succès merveilleux, mais tout exceptionnel, ne pourrait être pris sans erreur comme type absolu des succès des autres feuilles ; néan-

<sup>1</sup> D'après un nouvel arrangement conclu depuis peu entre la France et l'Angleterre, l'administration des postes françaises tient compte elle-même de 4 pence à l'administration anglaise, pour chaque exemplaire des journaux de France transportés en Angleterre. Ainsi le destinataire anglais n'est plus obligé d'acquitter cette somme à la réception de chaque numéro de son journal. Quant à l'administration des postes de France, elle se fait trop amplement dédommager de ses déboursés vis-à-vis les postes d'Angleterre par le droit de ce qu'elle se fait payer à l'affranchissement des feuilles destinées à ce dernier pays. Il serait bien désirable que ces transports de journaux d'un pays à un autre s'opérassent sur des bases moins fiscales.

moins , c'est la preuve de tout ce qu'on peut obtenir en flattant les goûts, les intérêts et les passions d'un peuple. On a calculé que les avertissements seuls versaient dans les caisses du fisc et des journaux une somme annuelle de 300,000 livres sterling (7,500,000 fr. ), tandis qu'en prix d'abonnements les Anglais s'imposaient chaque année pour la lecture des journaux une taxe supplémentaire de près d'un million sterling , c'est-à-dire d'environ 25 millions de francs , tant est grande l'activité morale d'un peuple libre , et tant il a besoin de trouver chaque jour un aliment nouveau à cette insatiable et infatigable activité.

On a souvent parlé de l'extrême indépendance des journaux anglais, de la licence même à laquelle se livraient quelques-uns de leurs écrivains ; mais on n'a pas dit dans quelles limites cette licence peut être contenue.

LÉGISLATION DE LA PRESSE. — Voici le résumé succinct de la législation restrictive de la liberté de la presse en Angleterre.

A proprement parler, sauf les conditions du cautionnement, de la déclaration de noms et de domiciles, du dépôt d'un exemplaire de chaque numéro publié, la législation anglaise n'offre rien de particulièrement spécial aux journaux : les lois ont été dirigées contre tout libelle, tout pamphlet en général ; mais, dans le cas de poursuites judiciaires, un article coupable est toujours considéré comme libelle.

La première garantie demandée à un typographe, c'est l'inscription de son nom et de son adresse sur toutes les feuilles, sur tous les ouvrages qui sortent de son imprimerie. De plus, il doit conserver de tout écrit sorti de ses presses un exemplaire portant, en lettres imprimées ou manuscrites, le nom de l'auteur ou de la personne qui en a fait la commande. Avant l'expiration des six premiers mois qui suivent sa publication, tout juge-de-peace est en droit de se faire représenter cet exemplaire.

D'après la loi anglaise, le *libelle*, est défini, *une diffamation malveillante exprimée contre quelqu'un, soit par écrit, imprimé, dessin, peinture ou toute autre représentation*; relativement aux *individus*, est considéré comme *libelle* tout ce qui est de nature à porter atteinte à leurs sentiments, à leur caractère ou à leur réputation; relativement à l'*autorité*, est considéré comme *libelle* tout ce qui tend à exciter à la haine, au mépris ou à une simple mésestime du gouvernement.

Dans certains cas, où une personne diffamée réclame des dommages et intérêts contre son diffamateur, celui-ci, malgré le scandale causé par son *libelle*, est admis à prouver la vérité des faits; car alors, s'il est condamné comme ayant porté atteinte à la tranquillité publique, il est dispensé du moins de payer aucune indemnité au plaignant.

Une simple allusion tendant à rendre un citoyen

odieux ou ridicule, peut être poursuivie comme *libelle*. De même aussi une personne désignée seulement par des initiales, mais suffisamment reconnaissable par les indications qui les accompagnent, a le droit de poursuivre son calomniateur.

Pour ce qui concerne le gouvernement, il s'agit seulement de prouver si l'on a dirigé contre lui de fausses imputations, ou si ces imputations sont rédigées en termes indécents, blessant les convenances et descendant jusqu'au cynisme. N'est pas considérée comme *libelle* l'imputation d'une simple erreur de jugement ou de réflexion dirigée même contre la personne du roi, si cette imputation est présentée avec convenance et modération. Ainsi, s'il est permis à tout anglais de discuter les actes du gouvernement, il ne lui est pas loisible de prêter à ces actes un motif honteux; il peut critiquer les ministres ou leurs agents, mais non les accuser de vénalité, ni les supposer disposés à empiéter sur les libertés reconnues de la nation.

Quelquefois des réflexions publiées sur le compte d'une personne décédée, sont considérées comme *libelle*, s'il est reconnu que ces réflexions ont pour but de porter atteinte à l'honneur de la famille du défunt.

On a toute liberté de critiquer l'œuvre littéraire ou artistique d'un individu, pourvu que la critique ne s'attache qu'à l'œuvre et non à la personne ou aux habitudes privées de l'auteur. L'imprimeur et

l'éditeur d'un libelle sont toujours responsables, fût-il prouvé qu'ils n'ont point eu connaissance de son contenu.

Pour qu'un libelle soit considéré avoir reçu la publicité qui en fait la culpabilité, il suffit qu'il ait été communiqué à un seul individu ; ainsi, une simple lettre adressée à un tiers est un acte de publicité, aussi condamnable pour son contenu, que si ce contenu avait été livré à l'impression et distribué publiquement.

Les peines portées contre la publication d'un libelle, sont aujourd'hui, l'emprisonnement et l'amende. Autrefois on condamnait à la déportation l'écrivain libelliste qui avait, en état de récidive, publié un pamphlet déclaré blasphématoire ou séditieux. L'application et l'appréciation de la peine sont laissées aux magistrats, qui la fixent en quelque sorte arbitrairement, selon le rang et la fortune de l'offenseur et selon la portée de l'offense. La conduite antérieure de l'accusé est quelquefois prise en considération, et sert à établir aux yeux du jury des circonstances atténuantes ou aggravantes.

En ce qui concerne les droits de succession au trône exprimés dans l'acte d'établissement de la dynastie régnante (*act of settlement*), peut être considéré comme coupable de trahison et puni comme tel, celui qui, par écrit ou imprimé, déclare ne pas reconnaître les droits au trône de l'héritier



présomptif désigné par droit de primogéniture et par l'*act of settlement* ; est traître aussi, celui qui dénie au souverain du Royaume-Uni conjointement aux deux chambres du parlement, le droit de faire des lois et des statuts qui lient la couronne et celui qui en hérite. Les divers châtimens de la trahison sont la peine capitale, la confiscation des biens, la mort civile et les conséquences qui en découlent.

La publication de nouvelles fausses concernant quelque personnage éminent du royaume, ou capables de semer la discorde entre le roi et la noblesse, est passible d'une amende et de la prison. La publication de prétendues prophéties, dans le but de troubler la paix publique, est punie, pour une première fois, d'une amende de 10 liv. sterl. (250 fr.) et d'un an de prison. La récidive entraîne la prison perpétuelle et la confiscation des biens.

On s'est souvent plaint qu'en France la loi fût athée. On pourrait adresser un reproche contraire à l'Angleterre. La loi a pris là la religion dominante sous sa protection trop immédiate, pour qu'on ne l'accuse pas d'intolérance. Ainsi l'*Apostasie*, l'*hérésie*, le *mépris des canons de l'église anglicane*, le *blasphème*, l'*éloignement systématique des églises*, la *simonie*, la *profanation du dimanche*, les *impostures religieuses*, la *négation de la foi chrétienne et de la divinité de Jésus-Christ*, l'*athéisme*, etc.,

sont punissables de châtimens plus ou moins sévères. Il est certain que cette législation a été révoquée en partie pour ce qui concerne l'exercice des cultes dissidens, mais le fonds est resté le même, et est toujours applicable. Ainsi, toute chanson, toute comédie, ou simplement toute parole susceptible de blesser la morale publique, ou religieuse, est sévèrement réprimée. L'ivresse, considérée comme atteinte à la morale, l'est également. On conçoit qu'il serait facile aux journaux de violer souvent quelques-unes de ces dispositions, si l'esprit public éminemment religieux des Anglais ne se joignait à la loi pour forcer les écrivains à se renfermer strictement dans les bornes qu'elle leur a tracées, bornes difficiles à franchir sans s'exposer à être mis sur le champ au ban sévère de l'opinion publique et de la société.

Malgré cette législation exorbitante contre la presse, les journaux anglais prétendent jouir d'une liberté plus illimitée que les feuilles françaises. Ils n'ont pas absolument tort, leurs rédacteurs pèchent contre ces lois beaucoup plus souvent qu'elles ne leur sont appliquées. Car, en Angleterre, comme ailleurs, l'âpreté du code est tempérée par les mœurs, qui ne cessent de progresser plus rapidement que les institutions. Mais ces lois n'en existent pas moins, et s'il plaisait à un journaliste de les violer trop fréquemment, ou d'une manière trop ouverte en matières sérieuses, il serait certaine-

ment poursuivi, déclaré coupable par le jury, et condamné dans toute la rigueur de la loi. Mais, il faut le dire, ne fût-ce que pour l'exemple, les écrivains anglais, sans pour cela être plus modérés dans leurs opinions, savent les déguiser avec esprit et en restreindre la manifestation dans les limites que leur imposent le respect humain tout puissant en Angleterre et le sentiment de certaines convenances qu'on blesse là moins impunément que partout ailleurs <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Malgré ce que je dis ici du respect des convenances, il existe à Londres une ou deux feuilles méprisées de tous, conspuées, honnies, lues presque exclusivement dans les offices et dans les antichambres de la haute aristocratie, et qui ne vivent que de scandales. Les rédacteurs de ces feuilles, croupiers de tripots, à l'abri du honteux anonyme qui les couvre, répandent autour d'eux la fange de ce que l'on appelle la *chronique scandaleuse*. Il n'est pas d'infamie, de procès en adultère, d'histoire de rapt, d'attentat à la pudeur, de contes de subornation et de séduction, qui ne trouvent là immédiatement un écho effronté. Voici en quels termes énergiques un membre du parlement, M. E. Lytton Bulwer, trace le portrait d'un écrivain de cet étage, qu'il flétrit tout d'abord du nom supposé de *Sneak* (reptile) :

- Sneak rédige un *Journal du Dimanche*, égoût de toutes
- les ordures de la semaine; il tient un *cabinet d'aisances*
- ouvert à quiconque est pressé d'évacuer un mensonge.
- Aucun trafiquant de l'espèce ne peut être plus obligeant
- ou moins difficile en goût : son ame pue son métier; vous
- crachez, si son nom est prononcé en votre présence. Sneak
- a parcouru tous les degrés de l'effronterie; il n'est rien de
- si bas, de si honteux, de si méprisable que Sneak n'ait

**PEINTURE. — SCULPTURE. —** Ce chapitre est intitulé *Beaux-Arts*, et le théâtre, la littérature, les journaux, y ont seuls été traités, il reste donc, pour le parfaire, la peinture, la sculpture, le dessin et les arts qui en découlent. Lorsque j'ai visité Londres, les portes de l'exposition annuelle des travaux des peintres et sculpteurs anglais étaient ou-

• commis. Y a-t-il un mensonge à répandre sur le compte  
 • d'un individu? Sneak le répandra. Y a-t-il une grande dame  
 • à calomnier? Sneak la calomniera. Y a-t-il une escroquerie  
 • à commettre? Sneak vous écrira : *Monsieur, j'ai reçu*  
 • *plusieurs anecdotes qui vous concernent; je ne les pu-*  
 • *blierai pour rien au monde, si vous avez la bonté de me*  
 • *donner dix guinées pour elles.* Pour six pence et demi  
 • Sneak appellera sa mère *guénipe*, et son père *valet de*  
 • *bourreau*. Sneak, qui se croit quelque chose à la mode se  
 • faufile derrière le rideau, et jase avec le mouchoir de  
 • chandelles : s'il s'enivre, il s'oublie et adresse la parole à  
 • un galant homme; le galant homme le soufflette. Personne  
 • n'a reçu autant de soufflets que Sneak, personne n'a reçu  
 • tant de coups de fouet; tout son corps est noirci des hon-  
 • teux stigmates de la flagellation : il est encore cependant  
 • un autre châtiment qui l'attend à l'occasion. C'est une pitié  
 • d'assommer qui a été si souvent assommé, de briser les  
 • os à qui les a eus si souvent brisés; mais qui se refuserait  
 • un plaisir si peu coûteux? Il y aurait quelque honneur à le  
 • battre plus plat qu'il ne l'a été jusqu'ici! Sneak est jus-  
 • qu'au cœur le plus grand misérable; il est empoisonné par  
 • la puanteur seule de son infamie, etc.... Voilà les beaux  
 • résultats de la presse anonyme; je les ai décrits pour que  
 • la postérité sache jusqu'à quel degré de corruption peut  
 • tomber un infâme. »

vertes; et, après y avoir fait plusieurs séances, voici dans quels termes je m'exprimais sur leur compte avec quelques amis, dans une correspondance écrite sous l'inspiration toute fraîche d'une première impression.

Londres, 1<sup>er</sup> juin 1835.

« Il vous serait impossible, mes chers amis, de vous faire une idée de l'effet que produit sur un amateur étranger, familiarisé avec les admirables chefs-d'œuvre qui décorent nos musées de peintures, la première vue du salon d'exposition de Somerset-House; c'est un désappointement complet, un mouvement de dépit difficile à contenir, et dont un examen plus attentif ne peut malheureusement vous faire plus tard complètement revenir. Au ton blafard qui règne sur toutes ces toiles, on serait tenté de croire que les artistes britanniques se plaisent à faire contraster l'aspect de leurs tableaux avec la teinte enfumée et inégalement jaunâtre des monuments de leur capitale. Un peu de rose sur du blanc, voilà le coloris ordinaire de leurs figures; une lumière atmosphérique et froide répandue sur des monuments de pierres d'un gris pâle, une végétation fausse et plate, sans qu'aucun de ces défauts de couleur soit racheté par l'habileté du faire, voilà l'aspect général que présentent les œuvres des paysagistes anglais. Il est certains de

leurs tableaux qu'on prendrait volontiers pour de mauvaises mosaïques inachevées, ou dont une main brutale aurait maladroitement enlevé quelques pierres, pour les remplacer par un enduit de plâtre. Soyez surpris, après cela, que les compositions si sombres, mais si grandioses, bien que d'un effet quelquefois forcé, de John Martins, l'auteur renommé du Déluge, de la destruction de Ninive et de tant d'autres admirables productions, soient si peu goûtées ici que Messieurs de l'Académie Royale aient cru devoir le repousser de leur sein.

» Si l'on juge du goût national par la collection aujourd'hui réunie à Sommerset-House, le portrait est ce qu'il y a de plus demandé chez nos voisins d'outre-mer. Ce genre de peinture forme ici la bonne moitié des ouvrages exposés, sans qu'on en puisse citer beaucoup qui vailent les honneurs de la magnifique bordure dorée et ciselée qui les encadre. Au milieu de ces artistes vulgaires qu'aucune qualité tranchée n'élève audessus de la médiocrité, il est cependant quelques honorables exceptions dont j'aurai le plaisir de vous entretenir tout à l'heure; mais, permettez-moi d'abord d'en finir avec le portrait.

» C'est donc en pied, en buste, en statue, à l'huile, à l'aquarelle, au pastel, en miniature, dans toutes les dimensions et sous toutes les formes en un mot, que les Anglais aiment à contempler leur image. Les robes de soie, de velours ou de

moire, les habits unis ou brodés, les uniformes rouges et chamarrés, les épaulettes dorées, ont envahi ici près des trois quarts du local. Le duc de Wellington à lui seul, commande dans toutes les salles, comme naguères dans tous les ministères ; vous le voyez partout ici, *intrà vel extrà muros*, à l'huile, en miniature, en lithographie ; en caricature, en plâtre, en marbre, et même, grâce à ses services passés, en enseigne de cabaret, etc..... On dirait, que comme les barreaux de fer des croisées de son hôtel, son image s'est multipliée en raison directe de la diminution de sa popularité.

» Mais, permettez-moi mes bons amis, de laisser en paix sa seigneurie, que l'esprit réformiste du siècle tourmente assez, sans que je me mette de la partie, et laissez-moi revenir à l'exposition de Sommerset-House. Je vous l'ai dit, plusieurs honorables exceptions relèvent la pauvreté de l'art en Angleterre. Si la grande majorité des peintres à

On n'a pas oublié qu'au mois de décembre 1834 la fantaisie ayant pris au roi d'Angleterre de changer tout à coup son ministère et le système de son gouvernement, et d'appeler des tories à remplacer ses ministres wighs, lord Wellington, en l'absence de plusieurs de ses collègues et notamment du chef du nouveau cabinet sir Robert Peel, qui voyageait alors en Italie sans plus songer au caprice de S. M. B., tenait en main les portefeuilles de cinq ou six départements.

l'huile est mauvaise, la miniature compte quelques dignes représentants ; quant à l'aquarelle , c'est une branche de l'art , cultivée ici d'une manière remarquable et réellement progressive. Les artistes qui ont adopté ce genre, sont en très grand nombre, et produisent assez d'œuvres capitales pour mériter une exposition particulière dans un local à part. Cette exposition qui a lieu à Pall-Mall, dans le beau quartier du West-End, attire tous les jours la foule et mérite de fixer son attention. Quittant donc un moment Sommerset-House pour Pall-Mall, je suis contraint de payer ici un juste tribut d'éloges aux tableaux de genre si originaux de W. Hunt , aux compositions gracieuses et soignées de mistriss Seyffarth , aux marines de Copley Fielding , aux paysages et aux vues diverses de H. Gastineau, de S. Prout ; enfin , je dois aussi une mention honorable à MM. J.-F. Lewis, Jh. Nash , G. Chambers, Richter, Bentley, G. Cattermole , E. Machenzie, J.-D. Harding et de Wint , puis je reviens aux peintres à l'huile de Sommerset-House.—Landseer est un peintre d'animaux dont les ouvrages ne manquent ni de mérite ni de vérité. Son tableau du *Départ des conducteurs de bestiaux*, offre, outre un coloris assez ferme quoique un peu pâle, des détails bien étudiés. Sur le plan à droite se font les adieux et les préparatifs du départ ; sur la gauche, ainsi que dans le lointain , des bestiaux nombreux sont déjà en marche. Cette œuvre offre plus



d'unité d'action et d'intention que la plupart des compositions des artistes anglais, qui ne paraissent guère se douter de la conception d'un tableau. Toujours il y a du décousu dans leurs œuvres, on dirait qu'ils attendent pour chaque détail l'inspiration de chaque jour.

» A la tête des peintres anglais, je n'hésite pas à placer D. Wilkie. Cet artiste possède une manière à lui, que je n'engagerais pas à imiter ; mais sa couleur a de la force et de la vérité, et si ses lignes ont quelque chose de vague, son intention est toujours sentie. Comme tableau d'histoire, son *Christophe-Colomb développant ses projets de voyage et de découvertes dans le couvent de la Rabida*, est une œuvre remarquable. L'expression du célèbre voyageur annonce la conviction du génie ; la curiosité et l'étonnement animent les figures de ses auditeurs : à sa gauche, son jeune fils, par son air d'indifférence et de candeur, forme un contraste heureux avec l'apparence fortement préoccupée des autres personnages. Comme tableaux de chevalet, *l'Enfance de Sancho Pança* et la *Première boucle d'oreille*, du même auteur, sont deux jolies compositions que la gravure ne manquera pas de reproduire.

» J'ai écrit le mot *gravure* : tout le génie des artistes anglais paraît s'être rejeté sur cette dernière branche de l'art, qu'ils cultivent avec bonheur. Si quelques-uns en ont fait un travail presque

mécanique, d'autres le relèvent par un talent incontestable. Quant à la lithographie, abandonnée ici au crayon incorrect et négligé du caricaturiste, elle est nulle et incomprise. Les Anglais en sont encore à se demander comment s'en fait une bonne épreuve.

» Pour finir ma revue de l'exposition britannique, il me reste l'architecture et la sculpture. La première est représentée au salon par une multitude de plans et de projets de châteaux réels ou fictifs. Les vues perspectives de ces châteaux sont d'une bonne exécution et d'un joli effet. Parmi les projets purement spéculatifs existe celui d'un nouveau palais pour le parlement. C'est un amas assez confus, quoique symétrique, de colonnes et de chapiteaux grecs, qui n'annonce dans son auteur ni beaucoup de goût, ni une appréciation bien vraie du climat anti-artistique de la Grande-Bretagne. Néanmoins, j'ai cru devoir vous citer ce dessin, parce qu'il est de nature à séduire quelques personnes par le clinquant de son exécution.

» Le plan d'un hôtel dans le goût oriental, mitigé par les besoins d'un climat froid et brumeux, est, à mon avis, une conception originale de M. H.-E. Kendall. On peut dire que cet hôtel, actuellement en construction dans le duché de Kent, sera un des plus jolis monuments de la nouvelle ville de Roscherville. Le plan du château de Shedley, comme exécution, honorera son auteur

M. S. Beazley ; mais, certainement, on n'attribuera qu'à la fantaisie bizarre d'un propriétaire peu éclairé cette idée de tours crénelées, de poternes pour rire, dans un siècle aussi éminemment pacifique que le nôtre, surtout en Angleterre, où, plus que partout ailleurs, le bruit des mille marteaux de l'industrie a remplacé les terreurs et le tumulte de la guerre <sup>1</sup>. C'est sans doute la suite de ces vieilles réminiscences de féodalité qui se rallument ici par instants pour s'éteindre bientôt à jamais. Je laisse donc là cette conception d'un autre âge, et j'aborde la sculpture.

» Ici, comme en peinture, c'est le portrait qui domine. Les bustes sont ressemblants et d'une exécution satisfaisante, mais peu d'œuvres remar-

<sup>1</sup> Au moment où j'écrivis ces lignes, je n'avais point encore parcouru l'Angleterre. J'ai pu me convaincre plus tard que ce que je prenais pour une fantaisie particulière, y est un goût assez général. La plupart des châteaux modernes offrent tous, plus ou moins, des réminiscences du genre oriental ou des tourelles découpées de créneaux du moyen-âge. Ce dernier genre est même adopté pour des édifices qui n'ont aucun rapport avec les châteaux. A la rigueur, on peut encore donner à ceux-ci une apparence de forteresse pour singer les donjons des hauts barons et des suzerains d'autrefois ; mais des clochers d'église, des façades et des intérieurs de collège, des hospices et des écoles primaires, hérissés d'inoffensifs créneaux, c'est ce que je ne comprends pas, et pourtant je l'ai vu. Les architectes anglais sont loin de savoir approprier toujours les décorations architecturales aux édifices qu'ils construisent. Parmi les plus beaux monu-

quables , si ce n'est une jeune fille attachant un billet sous l'aile d'une colombe , par M. L. Macdonald.

» Une statue de la Dévotion , par R. Wesmacott, est empreinte d'un sentiment religieux , qui peint mieux peut-être la Vierge catholique vouée aux contemplations du cloître , qui a placé toute son affection en Dieu , et qui met une sorte de volupté dans son amour du Christ , que la piété rigide et un peu puritaine des dévotes protestantes.

» David , rendant des actions de grâce au ciel , après son triomphe sur Goliath , est une jolie statuette due au ciseau de T. Sharp.

» L'œuvre capitale de la salle de sculpture , et peut-être de toute l'exposition est , sans contredit,

ments modernes que l'on admire dans la Grande-Bretagne , est sans contredit le beau collège d'Edimbourg. Eh bien ! les décorations de la frise , qui ne devraient offrir que des objets analogues aux études scientifiques de ce collège , ne sont autres que ces têtes de victimes ornées de bandelettes et de festons qui décoraient les portiques des temples anciens. C'est ce que j'appelle un barbarisme en architecture. La plupart des monuments modernes en Angleterre sont , malgré leur aspect assez grandiose sur le papier , petits et mesquins à l'œil , parce qu'on s'attend toujours à les voir élevés sur une échelle plus grande qu'ils ne le sont en effet. Comme on veut prodiguer partout et à tout propos les riches colonnades , les frontons et les entablements somptueux , il faut bien se résoudre à en réduire les proportions.

Je dirai ailleurs le système d'architecture adopté pour les constructions religieuses.

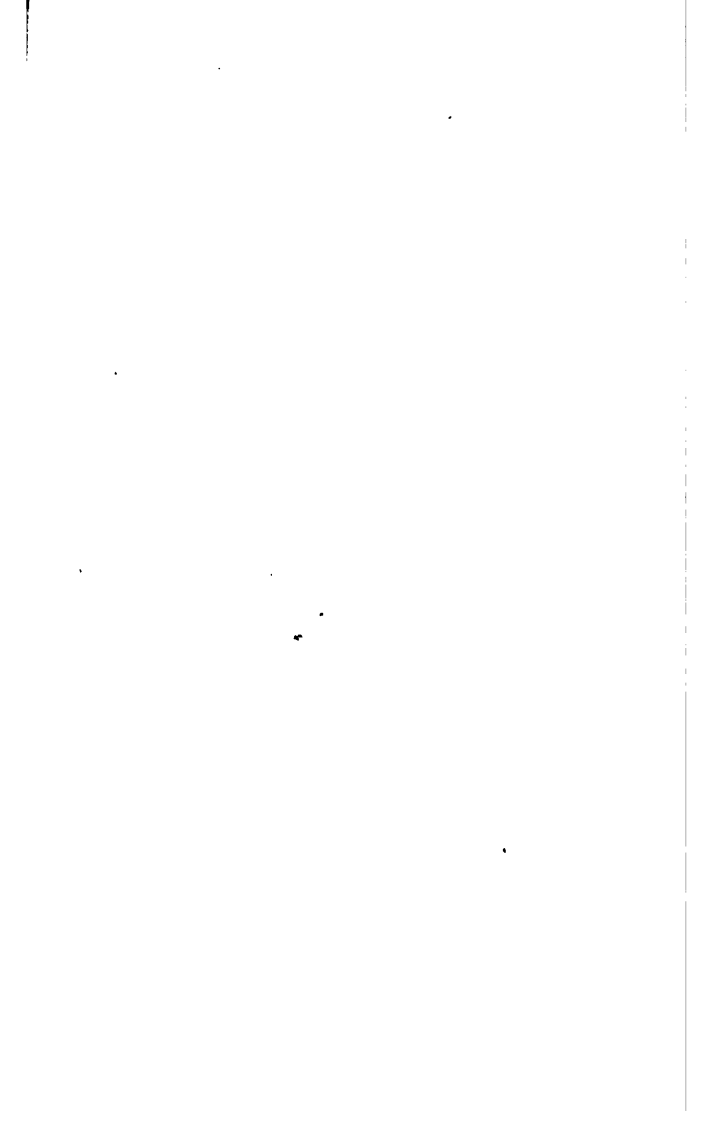
un groupe de marbre représentant une femme endormie, et son enfant qui se presse sur son sein. Cette production, tout à fait à part de E.-H. Baily, est d'une conception heureuse et d'une exécution pure, quoique hardie. On aime à suivre les contours gracieux de ce beau corps; à contempler ces traits où règnent la candeur et la paix; seulement, on regrette que cette femme si jeune et si belle soit condamnée à dormir éternellement sur un lit aussi dur. L'auteur inconnu de l'*Hermaphrodite* a su, lui, amollir le marbre; son secret aurait-il, comme son nom, été perdu pour M. Baily?

» Il y a bien peu de chose ici qui rappelle les admirables compositions de Flaxmann, le roi des sculpteurs anglais et même de tous nos sculpteurs modernes, sans que j'en excepte Canova; on trouve encore cependant, mais ailleurs qu'à Sommerset-House, quelques statues et quelques bas-reliefs d'un grand mérite. Sous les voûtes de Westminster abbey, par exemple, j'ai vu avec admiration quelques œuvres grandioses de Chantrey et Wesmacott, dignes, sous tous les rapports, de ce magnifique panthéon anglais.

» Maintenant, mes chers amis, une dernière observation sur Sommerset-House, et celle-ci ne portera pas sur les objets qui y sont exposés. Pourquoi les Anglais condamnent-ils les curieux à leur payer un prix d'entrée à cette exposition, comme à tous leurs établissements publics? Est-ce

pour l'entretien de la chose ? Est-ce par esprit aristocratique ? Je n'oserais me prononcer d'une manière absolue ; mais je crois pourtant qu'il se glisse un peu des deux dans l'affaire. Eh ! Messieurs les Anglais, vous qui vous montrez si sages et si prudents dans mille autres circonstances , soyez-le donc un peu dans celle-ci. Si vous faites payer au beau monde sa curiosité et sa vanité dans la semaine , laissez au bon peuple les moyens de s'instruire et de se former le goût les dimanches, vous verrez que tout le monde s'en trouvera bien. Votre rigidité religieuse, qui vous fait fermer toute exposition publique, tout spectacle de quelque nature qu'il soit, le jour du Seigneur, n'autoriserait-elle, par hasard, dans ce saint jour, que l'ouverture des tavernes ? — En vérité, j'en ai grand peur ! »







## HABITATIONS ANGLAISES.

---

MAISONS DE VILLE, COTTAGES, CHATEAUX, PARCS.

*Homes of England, the best homes upon earth.*

(Proverbe anglais.)

MAISONS DE VILLE. — « *Maisons d'Angleterre, les meilleures maisons sur la terre!* » Ce proverbe est-il absolument vrai ou non? On en jugera par les quelques lignes que je consacre entièrement à ces habitations que la renommée fait si commodément et si judicieusement distribuées, si délicieusement confortables.

Tout d'abord, ce qu'un Anglais paraît avoir le plus en horreur, c'est l'espionnage journalier d'un portier, le commérage des locataires, l'inquisition des voisins de l'escalier; avec un grand fond d'esprit d'association pour ce qui tient au commerce, à l'industrie, à la politique, à toute la vie extérieure en un mot, il ne peut souffrir, dans la vie



privée, que ce qui lui appartient exclusivement en propre. Il ne dira donc sérieusement : *ma* maison, que lorsque sa maison sera occupée du haut en bas par lui et les siens ; il ne dira *mon* ménage, que lorsque son ménage sera libre de tout contact avec le ménage du voisin. De cette passion pour l'individualisme de famille chez les Anglais, a dû résulter un système d'architecture tout particulier à la Grande-Bretagne. Les maisons anglaises, au lieu d'être vastes, élevées comme celles de France, seront donc basses, étroites, ramassées, rétrécies dans leurs proportions ; mais, intérieurement, elles seront soignées, rangées, d'une propreté exquise ; le vestibule, l'escalier, tout aussi bien que le salon et la chambre à coucher, seront clos et garnis de tapis de pied. Chez un Anglais aisé, ils seront décorés de tableaux, de bustes, de statues, dont il est impossible de garnir les dégagements d'un hôtel accessible à vingt locataires.

A Londres, où la pierre est fort rare, la plupart des maisons sont construites en briques ; les hôtels les plus splendides mêmes sont rarement en pierres de taille, on se contente de les revêtir d'un ciment composé de sable et de chaux hydraulique, qui leur en donne l'apparence. Mais ce travail est dispendieux et ne s'applique guères qu'aux monuments publics et à un très petit nombre d'édifices particuliers.

La brique, qui est d'excellente qualité, mais de

couleur sombre, est ordinairement laissée à nu, et communique un aspect triste et rembruni aux édifices de Londres, que leurs murs unis, leur toiture aplatie et dépourvue de corniche, leurs petites fenêtres carrées, sans balcons et sans ornements d'aucune espèce, ont fait comparer à la table d'un jeu d'échecs. C'est hors de la capitale des trois royaumes qu'il faut aller chercher des habitations, dont l'extérieur révèle d'un coup-d'œil le talent de l'architecte; néanmoins, on peut considérer une extrême simplicité comme le type extérieur des maisons anglaises.

La poussière de charbon de terre, la suie et la fumée épaisse dont l'atmosphère est continuellement imprégnée, ne permettant pas de tenir les fenêtres ouvertes, à moins qu'on ne veuille sacrifier tout un mobilier en peu de jours, ont fait adopter, dans un grand nombre de localités, un système de cage saillante ou balcon vitré, formant avant-corps sur la façade de la maison, et permettant aux dames de voir de derrière leur rideau tout ce qui se passe autour d'elles dans la rue. Ces cages forment le plus souvent un large pan cintré ou section de cylindre; quelquefois aussi elles sont carrées, ou abattues obliquement sur les angles. Lorsque le rez-de-chaussée n'est point occupé par des magasins, la porte d'entrée, presque toujours porte bâtarde, est décorée d'un petit fronton supporté par deux colonnes.

Une des dispositions des maisons anglaises qui surprend le plus un étranger, c'est cette partie qu'ils désignent sous le nom de *ground floor*, c'est un étage souterrain au niveau des caves. Les pièces de cet étage sont la cuisine, l'évier, le charbonnier, etc. Elles reçoivent le jour par des fenêtres ordinaires, percées sur des espèces de fossés creusés autour du bâtiment, soit du côté de la rue, soit du côté de la cour, et souvent des deux côtés à la fois. Dans les plus belles rues de Londres, ces fossés larges et profonds sont séparés de la voie publique par une grille en fer, ayant sa porte et son escalier de dégagement destinés au service des cuisines et de l'office, qui se trouvent ainsi tout à fait indépendants du reste de l'hôtel. On arrive à celui-ci au moyen d'un vaste perron jeté comme un pont d'une seule arche sur le fossé qui l'environne. Dans d'autres quartiers, une simple grille horizontale, faisant partie du trottoir, ne permet qu'à une lumière douteuse d'arriver au *ground floor*.

Sur un grand nombre de trottoirs à Londres, on aperçoit, de distance en distance, de petites trappes en fonte de fer, rondes ou carrées, d'environ un pied de diamètre, encastrées dans la pierre du trottoir. Ces trappes servent à décharger le charbon de terre qui tombe directement, par là, du sac du marchand dans un charbonnier pratiqué sous le trottoir même, sans porter sa

poussière noire et salissante dans les autres pièces de la maison.

La principale entrée d'une maison particulière, je l'ai dit déjà, est une porte bâtarde : cette porte, proprement peinte, offre sur une plaque de cuivre le nom du locataire ; plus haut est le numéro de la place ou de la rue, et entre les deux le heurtoir. Souvent, à main droite, est enclavé, dans le pied droit de la porte, un bouton de sonnette pour suppléer le marteau, lorsque ce dernier n'est pas entendu du *ground-floor*. Les cheminées qui courent l'édifice, sont quelquefois massives, quelquefois aussi elles sont élégamment découpées et divisées par tuyaux. Voilà pour l'extérieur ; mais, avant de pénétrer à l'intérieur, regardons un moment les maçons qui bâtissent. Ils sont en général vifs et adroits, et en peu d'instant s construisent un haut mur de briques. Mais convenons aussi que cette espèce de matériaux est, par sa forme régulière, d'un usage commode et d'un facile emploi. Les maçons anglais font plus souvent usage du mortier ordinaire (chaux et sable) que de plâtre. Ce mortier est toujours éteint et gâché dans l'auge roulante que j'ai décrite au chapitre des voies de communication et du pavage. L'*oiseau* anglais, pour le transport des briques et du mortier, est une espèce de caisse en équerre, formée de trois planches et ouverte d'un bout ; il est supporté par un pied d'environ un mètre de haut et se charge sur l'é-

paule, le pied restant dans la main du maçon et servant à maintenir l'oiseau en équilibre. Les échafaudages ne diffèrent pas généralement de ceux usités en France. Néanmoins, j'en ai vu un, à Birmingham, d'une espèce toute nouvelle et qui mérite, sans doute, un examen particulier. Il s'agissait de construire la façade d'un édifice public ; de chaque côté du mur s'élevaient parallèlement deux échafaudages droits et légers, sur le sommet desquels était placé.... un chemin de fer ! oui, un chemin de fer, un vrai chemin de fer, sur lequel marchait, porté par un chariot à double mouvement, un treuil qui pouvait prendre à terre toute espèce de fardeaux, soulever une pierre quelque énorme qu'elle fût, l'élever à hauteur convenable, et la placer avec aisance et rapidité au lieu même où elle devait être assise.

On se fait peu l'idée du parti que l'on a su tirer en Angleterre des chemins de fer pour le transport des terres et matériaux de décombres, pour les remblais des routes, terrains, etc. A-t-on des terres à enlever sur un point pour les porter sur un autre ? s'il n'est pas très étendu, l'intervalle qui sépare les deux points est bientôt nivelé, de courtes solives le croisent à distances rapprochées, des *rails* y sont en un instant fixés, et dans quelques minutes est improvisé un bout de chemin de fer où roulent, poussés à bras, de légers waggons ou tombereaux d'un mètre cube environ de capacité. Un seul

homme peut mettre en mouvement ces tombeaux, qui remplacent avantageusement la brouette et la hotte, économisent une main-d'œuvre précieuse, rendent de rudes et longs travaux plus faciles et plus expéditifs, et contribuent puissamment à diminuer le chômage des capitaux.

Mais entrons : nous l'avons vu, la cuisine et les caves, l'office et le sellier sont sur le même niveau au-dessous du rez-de-chaussée, et forment, au moyen d'une porte particulière de dégagement, une partie distincte et séparée du reste du logis.

Introduits au vestibule, nous apercevons les pièces auxquelles il donne accès. D'un côté s'offre une petite chambre d'encombrement, espèce de salle d'attente où l'on vous fait asseoir jusqu'à ce qu'ayant été annoncé, le maître de la maison vous admette au salon, et où vous trouverez quelquefois une fontaine à laver les mains, une table, un portemanteaux, au besoin même une brosse pour votre habit, des chaises en bois de chêne ou de noyer, plus ou moins richement découpées, dont le siège lui-même est en bois, et légèrement creusé. Vis-à-vis est la salle à manger : des stores s'abattent sur les croisées et forment un auxiliaire aux rideaux ; le rang des vitres inférieur est masqué par de petits châssis portant des tringles verticales, légères et mobiles sur pivots ; un tour de bouton les éloigne ou les rapproche comme les lames d'une jalousie, pour admettre ou intercepter la lumière.

Dans beaucoup de maisons une toile métallique à mailles serrées a remplacé les tringles sur ces châssis, d'un usage général et indispensable pour masquer aux promeneurs de la rue ce qui se passe au rez-de-chaussée, dans le for intérieur.

Devant la cheminée, aux barreaux de fer polis, les assiettes se tiennent chaudes dans un meuble de tôle vernie, espèce de cuisinière de forme peu élevée, pour ne pas masquer aux convives la vue pétillante du feu de charbon-de-terre qui brille au foyer. Au milieu de la salle est la table à coulisse, beau meuble d'acajou massif aux angles arrondis, aux pieds ciselés, à la surface luisante et vernissée, l'orgueil d'une maîtresse de maison; un tapis moelleux aux carreaux écossais, qui ne disparaît qu'avec la nappe au seul instant du dessert, la protège contre la chaleur des plats et le frottement des assiettes.

Au fond de la salle s'élève le riche *side-board*, pièce de mobilier métis, moitié table, moitié buffet, dont les portes massives mettent d'ordinaire les carafes de vin de Xérès, de Porto, ou de *Claret* hors de l'atteinte des laquais. A l'heure du dîner le *side-board* se couvre d'une riche vaisselle plate ou en plaqué, de piles d'assiettes, de vases à rafraîchir les vins, de verrières, etc.... Dans quelques salles à manger plus somptueusement garnies le *side-board* a pour auxiliaire des tables-servantes, également en acajou, et des meubles d'encoignure garnis de rayons.

La tablette étroite de la cheminée ne porte guère que quelques tasses favorites ; les glaces , peu communes en Angleterre , sont souvent suppléées ici par un miroir rond et convexe qui reflète en petit les objets environnants. Ce miroir , de 18 pouces de diamètre , est entouré d'un cadre doré , chargé de ciselures baroques avec bouquets et nœuds de ruban. Les chaises sont embourrées , et couvertes d'une étoffe de crin noire et unie ; au milieu d'elles s'aperçoivent deux fauteuils destinés au père de famille et au fils aîné de la maison , qui s'asseyent aux deux bouts de la table pour en faire les honneurs. Un papier de tenture uni décore les murailles , où sont appendus quelques tableaux.

Les chambres à coucher de garçon s'établissent aussi quelquefois au rez-de-chaussée. Le premier étage rassemble le *parlour*, le *drawing-room* et la chambre à coucher principale.

La chambre à coucher d'un Anglais , mais surtout celle d'une Anglaise , est le *sanctum sanctorum*, l'absides inviolable dont l'accès est interdit au vulgaire profane. Nos Françaises reçoivent sans scrupule les visites du monde dans leur chambre à coucher ; mais une maîtresse de maison en Angleterre , sous aucun prétexte , à aucune condition , ne permettra qu'on jette un regard , quelque furtif qu'il soit , dans cette même chambre : mais que peut-on tenir secret par le temps qui court ? Je dirai donc quelques mots du *sanctum sanctorum*



de l'Angleterre. Le lit, ce meuble indispensable, grâce à la porte inviolable qui le cache à tous les yeux, n'a, pour ainsi dire, éprouvé aucune modification dans ses formes depuis plusieurs siècles jusqu'à nos jours. C'est toujours l'énorme et gothique couchette à quenouilles de ma mère-grand', aux draperies droites et froncées, en perse raide, passée à la calandre, aux six rideaux et à la tenture de fond pareil. Entre le lit de Charles II, conservé au château d'Holy-Rood, et un lit tout neuf pris chez le premier tapissier de Londres, la différence est peu de chose. On le place au milieu de la chambre, la tête appuyée au mur. Une draperie descend des pans jusqu'à terre et cache le dessous du lit qui tient lieu de table-de-nuit. Un petit marche-pied, dont les trois degrés sont couverts en moquette, est placé près du lit, car la couche est assez élevée, et, sans le marche pied, on ne pourrait y atteindre sans efforts.

Le reste de l'ameublement est simple et à l'avant. Il se compose de chaises embourrées, de deux fauteuils à long dossier, d'une commode élevée sans marbre, et d'une espèce d'armoire-commode à trois corps, nommée *ward-robe*, ou garde-robe, pour pendre robes et habits, et renfermer le linge à l'usage du corps.

Une table de toilette, surmontée de sa glace à bascule, complète ce mobilier, avec un toilette-lavabo, si la chambre à coucher est aussi cabinet de

toilette. A côté du lavabo, un petit chevalet léger, porté comme un écran sur ses pieds à patins, sert à étendre les serviettes. La cheminée est unie et propre; sa tablette, étroite et chargée de colifichets, est surmontée d'une glace en travers, à la moulure dorée. Les croisées sont garnies de stores blancs et de rideaux pareils, le plus souvent sans draperies.

La chambre à coucher des enfants de la maison présente peu de changements. La même simplicité préside à ses dispositions; seulement, si l'occupant est un jeune petit-maître, amateur de nouveautés, nous apercevons là un lit et une table de nuit à la française, produits de l'industrie parisienne, empiètement rare et curieux sur l'antique habitude que l'esprit réformiste du siècle commence à battre en brèche dans le foyer domestique aussi bien qu'au *forum*.

La pièce où l'on se tient, et où l'on reçoit le plus habituellement et dans l'intimité de la matinée, c'est le *parlour*, ou petit salon dans lequel les dames se livrent au travail et à la bonne causerie. Là se trouvent pêle-mêle et sous la main, de larges tables à ouvrage, de longues chaises à bras, chaudes et mollement embourrées, des tabourets moelleux, un échiquier, des tricoteuses, des écrans, des casquettes à livres, des rayons suspendus à quatre cordons verts, chargés du recueil de poésies à la mode, du roman nouveau et du livre de prières; sur les tables court un pupitre en bois de senteur, conte-

nant plumes, crayons, encre, et papier satiné ; des portefeuilles, des albums sont répandus ça et là avec toutes ces inventions du luxe, utiles au travail, à l'étude ou aux délassements d'esprit ; mille riens divers, produits d'une oisive industrie s'y trouvent encore, et aident, dans ce délicieux sanctuaire, à faire couler des heures rapides, sans fatigue comme sans ennui, dans le sein d'une douce intimité que la présence d'un étranger ne profane jamais ; car l'initié seul est admis dans cette pièce.

Les visites d'étiquettes et les réunions de l'après-dîner ont lieu dans le *drawing-room*, ou salon de compagnie. Avec plus d'ordre, plus de luxe et moins de profusion, vous retrouverez là une partie du mobilier du *parlour*. Le meuble principal est une large table de salon ronde ou carrée, en acajou ou en bois de palissandre sans dessus de marbre, autour de laquelle le thé du soir réunit la famille : dans le jour, l'écritoire et le papier y remplacent la bouilloire. Le reste du mobilier consiste en consoles chargées de vases en porcelaine ou en biscuit, en corbeilles de fleurs et autres petits objets de curiosité. Dans les maisons bourgeoises, la bibliothèque, n'occupant pas une pièce à part, présente là de beaux volumes sur des rayons d'acajou, le piano à queue de Broadwood est à côté ; autour de la pièce sont des chaises, des fauteuils, des lits de repos d'une forme lourde, mais commode, couverts d'étoffes précieuses. La che-

minée, en fonte, est chargée d'ornements en bronze uni ; la pelle, les pincettes, le *poker*<sup>1</sup>, sont en acier de Birmingham, et réfléchent la lumière par leurs mille facettes polies comme le diamant. Le garde-cendre est large, élevé, fantastiquement découpé à jour comme une fine dentelle de Malines ou d'Alençon. Une glace basse est sur la cheminée, que décore quelquefois une pendule de médiocre valeur, demandée à l'industrie française. Autrefois on n'en voyait aucune en Angleterre : c'est un luxe naissant que les habitants d'Albion n'ont commencé à nous emprunter que depuis quelques années. On voit des tableaux, des portraits, des gravures précieuses appendues aux murailles ; les rideaux des croisées sont riches, mais les draperies attachées à une lourde corniche dorée sont dépourvues de grâce et d'élégance.

L'étiquette anglaise, si sévère et si empressée dans ses statuts, ne permet pas d'admettre les enfants au salon. La naïve familiarité de leur âge, leur abandon, leurs libres allures ne seraient pas de mises au milieu d'une société au maintien grave et réservé ; ils sont donc relégués à l'étage supérieur dans la pièce appelée *Nursery* (chambre de la nourrice, de la bonne d'enfant) : au milieu des ber-

<sup>1</sup> Instrument de fer nécessaire à briser la houille, et à en activer la combustion, en en rapprochant les parties, et en faisant tomber les cendres.

ceaux, des lits à barreaux, est dressé le lit de la gouvernante. Là toutes les chaises sont basses, les meubles simples et à coins arrondis. Les chambres des autres domestiques, les pièces de décharge, sont encore dans le pallier de la *Nursery*. Je fais grâce du haut de la maison où sont uniquement les greniers, et je descends à la cave. Un quartaut de bière y est toujours entamé ; les vins en bouteille ainsi que le *porter* sont rangés avec soin dans des cases briquées ; le sol est le plus souvent dallé, et de forts madriers sont rangés à distance du mur pour supporter les futailles. La cuisine n'est pas éloignée : voyons la.

L'aspect propre et rangé d'une cuisine anglaise est toujours agréable et satisfaisant à l'œil de l'amateur ; si les produits de ses fourneaux ne sont pas tous flatteurs à une bouche française, si un palais délicat rejette leurs soupes insipides, leurs pâtés indigestes, du moins l'étranger sait-il rendre justice à la chair tendre et molle de leurs *beefsteaks*, à la succulence de leurs *roastbeefs*, à la délicatesse de leur agneau et de leur veau rôti ; il estime fort leurs *lamb-chops*, et sait apprécier ce qu'il y a de généreux dans leurs *puddings* au rhum.

Autour d'une pièce de 18 pieds sur 15 environ, sont rangées des tables surmontées de tablettes, des dressoirs, bien garnis de vaisselle et d'assiettes, au milieu est une large table, au-dessus épais en cœur de chêne, les casseroles, les bouilloires, les

poissonnières, les lèche-frites, les broches et brochettes, le tourne-broche vertical, tout est luisant, poli, brillant et propre. Comme toutes les cheminées d'Angleterre, la cheminée de la cuisine est en fonte de fer; elle a quelquefois une plate-forme mobile pour porter chaudrons et bouilloires; des étuves sont ménagées autour et servent de four de campagne; un réservoir où l'eau s'échauffe, un four pour rôtir la viande, et une foule d'autres petits arrangements commodes en sont aussi les dépendances indispensables.

Le fourneau n'offre pas moins de commodité; quelquefois il n'est percé d'aucun trou, mais une plaque de fonte qui le recouvre étant fortement échauffée par un feu de charbon de terre allumé à l'intérieur, les ragoûts se préparent à la seule chaleur de la plaque. Ces fourneaux sont en fonte et proviennent, ainsi que les cheminées, des fabriques de Birmingham.

Parmi les ustensiles commodes que renferme toute cuisine anglaise, on ne doit pas omettre une balance à bascule et un *knife-cleaner* pour nettoyer les couteaux. Je ne m'arrêterai pas à décrire le tamis métallique, qui sert à tamiser les cendres de charbon de terre, ni le sceau de tôle ou de cuivre pour le transport de ce combustible dans les appartements : ce sont choses particulières au pays, qui ne pourraient être importées chez nous qu'avec cette foule d'usages qui leur a donné naissance.

A côté de la cuisine est le charbonnier , divisé en plusieurs cases pour recevoir les différentes sortes de charbon ; d'un autre côté , contigu à la cuisine , est l'évier. Cette pièce est abondamment fournie d'eau par les conduits ordinaires des distributions publiques d'eau à domicile , quelquefois un robinet y fournit l'eau chaude prise à l'étuve de la cuisine. Tous ces robinets donnent au-dessus de différentes dalles, où se lavent alternativement le poisson , les légumes ou la vaisselle. Un garde-manger bien aéré et dont les fenêtres sont garnies de toiles métalliques , fait aussi partie des dépendances indispensables d'une cuisine anglaise ; car on a toujours à y conserver le bœuf , les jambons , le porc frais ou salé dont chaque famille ne néglige pas d'avoir en tout temps abondante provision.

Si le maître de la maison est homme d'affaire, il y a quelquefois son cabinet , toujours fort simple. Une grande table à pupîtres est au milieu ; quatre ou six petites colonnettes en bronze poli supportent deux tringles de même métal : ces tringles forment tablettes , et n'ont pas l'inconvénient comme une tablette en bois de porter ombre au bureau. Les petits ustensiles à l'usage d'un homme de cabinet sont ici peu nombreux. L'écritoire est vaste , mais simple , souvent en étain et dépourvue de tout ornement ; à côté est placée , en permanence , une petite balance en bronze, d'une forme particulière : c'est un petit poids invariable dans sa pesanteur ,

faisant équilibre à un double crochet dans lequel on place une lettre pour s'assurer que le poids de la missive ne dépasse pas le taux légal admis sans surcharge à la poste. Une règle suffit pour rayer le papier dans toutes les proportions ; cette règle n'étant ni plate ni carrée , comme nos règles de France , mais forte et cylindrique ; elle se tient facilement de la main gauche dont les doigts lui impriment une progression uniforme pendant que la main droite , armée du crayon , trace les lignes sur le papier à des distances plus ou moins rapprochées , que l'œil seul indique et proportionne. Des plumes , des crayons , des canifs , une sébille à sable , des tabourets , quelques chaises et un fauteuil rembourré complètent cet ameublement très borné d'un cabinet , dans lequel néanmoins les affaires les plus importantes se discutent tous les jours sans embarras , ni vaines formalités.

Habitué à une température moyenne , aussi éloignée des ardeurs des contrées méridionales que des froids rigoureux du nord , nous attachons généralement trop peu d'importance , nous autres Français , aux agréments d'une habitation bien close , ne permettant à aucun vent coulis et froid , à aucun courant d'air glacial de s'introduire subrepticement par ces ouvertures perfides d'une fenêtre mal fermée , d'une porte déjointe , qui ne rencontre hermétiquement ni son pied-droit ni son seuil. On a souvent célébré les douceurs de ce



délicieux *far niente* qu'on éprouve un soir d'hiver, enfoncé dans une profonde et moelleuse bergère, devant un bon feu, les pieds sur les deux chenets, tenant en main un de ces livres rares et précieux, qui, sans fatiguer l'esprit, donnent à rêver à l'âme ; mais il est bien rare qu'en France les charmes de cette position molle, rêveuse, indécise puissent être complètement sentis. Derrière nos ouvertures mal jointes, devant nos vastes cheminées, construites sans prévoyance et sans art, dont le large manteau et le tuyau trop ouvert, ne permettent d'utiliser au plus que la deux centième partie du calorique développé par le combustible, ne brûle-t-on pas le plus souvent par devant pendant que l'on est gelé par derrière ? Dans la salle à manger, c'est pis encore, avec chaque plat nouveau, le valet qui sert à table manque-t-il d'introduire une provision nouvelle d'air froid, qui arrive et tombe d'aplomb sur les épaules des convives, leur pénètre les reins, les prend au cou, les saisit aux jambes, paralyse en eux les facultés de l'estomac, condense leurs sucs gastriques, provoque les indigestions et transforme une jouissance attendue en un cruel supplice ? Plusieurs fois des voyageurs venus du nord, et à qui je ne manquais guère de vanter la mansuétude de notre climat, m'ont répondu qu'ils n'avaient jamais eu froid qu'en France. Aujourd'hui, je comprends cette réponse, qui d'abord m'avait paru singulière. Chez eux, ils ont tout fait

pour combattre un mal permanent ; nous , nous souffrons sans prévoyance un mal passager.

La distribution d'une maison anglaise , habitée par une seule famille , permet de tenir les escaliers parfaitement clos, et d'allumer au *ground-floor* des calorifères pour distribuer dans tous les corridors et vestibules une chaleur uniforme et douce qui ne souffre pas que l'air froid pénètre dans une chambre , même lorsque sa porte est ouverte. Et , si toutes les pièces d'un appartement sont pourvues d'un épais tapis de laine , les degrés de l'escalier, les carrés et tous les dégagements sont garnis de tapis cirés , que des soins assidus entretiennent toujours dans un état de propreté admirable. Cet usage général des tapis ne force point à laisser au-dessous des portes un jour pernicieux ; des gonds d'une invention ingénieuse , taillés obliquement , soulèvent graduellement chaque battant de porte, quand il s'ouvre, pour le laisser ensuite tomber au rez du sol sitôt qu'il est fermé.

Sous un climat comme celui de l'Angleterre , froid , pluvieux , humide , une partie de l'année chargé de brouillard , en tout temps imprégné de suie et d'une noire fumée , il faut des croisées à l'épreuve de l'air et de l'eau : aussi les fenêtres anglaises diffèrent-elles complètement de nos fenêtres françaises dont les deux battants , toujours entrebaillés , malgré un grand renfort de lisières , ne seraient pas supportables de l'autre côté du détroit.

Là, les croisées n'ont point de balcons ; elles sont étroites , presque carrées , et garnies de deux châssis vitrés qui se meuvent avec aisance , au moyen de contre-poids , entre deux coulisses verticales , joignant hermétiquement de toutes parts et ne permettant ni à l'air froid du dehors , ni à l'eau d'une averse de pénétrer à l'intérieur.

Parés d'abord et avant tout contre leur climat hostile , les Anglais songent ensuite à décorer l'intérieur de leur demeure. Si le luxe de leur décoration est souvent lourd et de mauvais goût , du moins est-il toujours confortable : chauds tapis sous les pieds , bons fauteuils pour s'asseoir , somnolentes chaises longues pour s'étendre à l'aise. Si le lit est antique et démodé , il est en même temps large et moelleux. Si les rideaux des croisées sont mesquins et les draperies pesantes , les châssis qui ferment à coulisse et à plat , sans ouvrir en dedans des chambres , permettent de garnir aisément chaque fenêtre d'un store qui a le double avantage d'adoucir l'éclat du jour lorsque le soleil luit , et d'intercepter le peu d'air qui pourrait pénétrer par les interstices fort étroits des vitraux.

Une petite manivelle élégante et polie , sortant d'une rosace de bronze appliquée contre la boiserie , est tout ce qu'on voit des sonnettes dont les cordons , rarement apparents comme les nôtres , sont , ainsi que les mouvements et les fils de communications , dissimulés par la boiserie ou

cachés derrière le papier dans l'épaisseur des murs.

Les ferrures des portes fournies par les fabricants quincailliers de Birmingham, sont fortes et soignées. A l'inverse des Français, la nation anglaise vise moins à l'économie qu'à la solidité. Ainsi les serrures, les verroux sont de bonnes qualités, peut-être s'incrument-ils moins élégamment que les nôtres dans le bois des portes ; mais ils ne réclament que peu ou point de réparations. Les targes sont de cuivre jaune et rondes, elles marchent dans des picolets également en cuivre, fondus d'une seule pièce sur une plaque de même métal. Le montant des portes est garni sous la main d'une plaque en laiton estampé, les boutons doubles des serrures d'intérieur sont en bronze poli, et toutes ces cuivres paraissent, grâce à des soins assidus, toujours brillantes de propreté.

Une chaîne de sûreté est attachée à beaucoup de portes extérieures et permet de les ouvrir à moitié pour recevoir, la nuit, un message étranger sans s'exposer à une surprise malveillante.

Comme je l'ai dit plus haut, les cheminées, ou plutôt l'âtre, le foyer des cheminées d'Angleterre est en fonte, garni de luisants barreaux de fer pour retenir la houille qu'on y brûle. La garniture extérieure, c'est-à-dire la tablette et le chambranle, ont un aspect fort simple ; la tablette surtout est presque toujours trop étroite pour recevoir ce que nous appelons en France une garniture de chemi-

née : pendules, vases dorés, flambeaux ou lampes. Le foyer seul est à lui-même son principal ornement : élégant et chargé de bas-reliefs dans le salon de compagnie, modeste et uni dans les chambres de moindre apparat. Toujours un haut garde-cendre uni à une plaque de tôle qui s'avance sous la grille de l'âtre et forme cendrier, garantit le tapis et le parquet de la chute des charbons embrasés. Cet arrangement existe en toutes saisons, sans qu'un devant de cheminée vienne le modifier en été. Le tuyau de la cheminée étant toujours nécessaire au renouvellement de l'air intérieur, qu'on se permet rarement d'obtenir par une croisée ouverte. Seulement alors la pelle, les pincettes et le *poker*, parfaitement polis, sont attachés en sautoir devant la grille, à moins que celle-ci ne soit masquée par une espèce de garniture en papier de couleur découpé, ou en étroits rubans de menuisier attachés en festons.

La bourgeoisie anglaise se contente d'avoir ses boiseries peintes d'une couleur uniforme imitant le bois de chêne naturel. Cette teinte invariable se reproduit sur les portes intérieures, sur les lambris des chambres, aussi bien que sur la rampe et les balustres en bois de l'escalier. Un plus grand luxe ne se remarque que dans les maisons fort riches.

REMISES, ÉCURIES. — Dans l'enceinte des villes, les remises et écuries sont rarement attenantes aux

maisons mêmes ; on préfère les reléguer dans de petites rues désertes adjacentes aux belles rues sans les faire entrer dans la distribution d'un hôtel.

Le cheval, animal d'une haute valeur, entretenu pour notre usage et nos plaisirs dans un état complètement artificiel, exige des soins particuliers, judicieux et constants ; son écurie doit être construite sous certaines conditions raisonnées auxquelles un anglais opulent tient avec rigueur. Ainsi, l'écurie irréprochable a toutes ses portes et fenêtres tournées vers le sud-est ; les ouvertures sont, autant que possible rapprochées de la couverture et d'un même côté pour éviter aux chevaux le contact de tout courant d'air trop vif, sans nuire à la ventilation. Celle-ci s'établit au moyen de tuyaux carrés en planches d'environ un pied de largeur. Ces tuyaux filent le long du toit, entre les chevrons, depuis le haut intérieur du mur, jusqu'au sommet du faîtage. Un petit toit recouvre cette extrémité extérieure du tuyau, pour l'abriter de la pluie, sans empêcher la circulation de l'air échauffé qui s'en échappe. L'orifice intérieur est garni d'un petit volet, qui permet de régler la force du courant d'air, de manière à entretenir une température uniforme. Celle qui convient le mieux aux chevaux est, en hiver, de 8 degrés Réaumur, et de 12 ou 13 en été.

Pendant les chaleurs, la ventilation se dirige

facilement au moyen de petites persiennes, dont les lames mobiles s'écartent ou se rapprochent à volonté. On s'était imaginé autrefois que l'obscurité était favorable aux chevaux ; on est maintenant revenu de cette erreur, et aujourd'hui la plupart des fenêtres d'écurie sont garnies de châssis vitrés.

Le sol doit être parfaitement sec : sur un terrain humide, il faut qu'un double pavé remédie à cet inconvénient. La place de l'animal exige un niveau parfait, car on a remarqué qu'un plan incliné de la tête à la croupe, gonfle de sang les veines de derrière et communique alors une fatigue au lieu d'un repos.

L'écoulement des urines s'opère par une rigole recouverte d'une grille en fer fondu, ou simplement en fortes planches de chêne, percées de trous. Cette grille, posée de niveau avec le sol de l'écurie, s'enlève facilement pour le nettoiemment de la rigole. Celle-ci va se perdre dans un réservoir qu'on s'attache à tenir parfaitement couvert, afin d'éviter le courant d'air, pernicieux aux animaux, qui s'établirait par la rigole, du réservoir à l'écurie. Une cuvette à la Déparcieux produit le même effet.

L'écoulement des urines par une rigole, outre l'avantage de l'excellent engrais liquide qu'il fournit, contribue à l'assainissement de l'air, qui n'est plus vicié par leur évaporation. Quelle que soit, du reste, la disposition d'une écurie, il est indispensable d'éviter les émanations ammoniacales, par

l'enlèvement régulier et fréquent, dans la journée, de toutes les matières stercorales. D'ailleurs, leur séjour dans l'écurie, on le sait depuis long-temps, outre le dégagement de miasmes méphitiques, est souvent cause, par l'humidité qui en provient, de maladies graves des jambes, et surtout du sabot.

Les Anglais sont opposés à la construction de greniers au-dessus des écuries, à moins que le plancher, parfaitement joint, ne soit d'un côté imperméable à la poussière, et de l'autre aux effluves miasmatiques. Un râtelier presque vertical leur semble préférable à un râtelier incliné; attendu que, par cette dernière disposition, la poussière du foin tombe trop facilement dans les yeux des chevaux lorsqu'ils attirent le foin à eux. Le billot du licou glisse dans une coulisse pratiquée en avant ou en arrière de la mangeoire, afin que le cheval ne puisse, dans aucun cas, se prendre les jambes dans la longe. L'emplacement de chaque cheval est de 1 mètre 60 centimètres sur 2 mètres 55 centimètres au moins.

Afin d'éviter aux chevaux une foule de maladies, on a reconnu qu'il était indispensable qu'ils se reposassent couchés chaque jour pendant quelques heures, et que, pour atteindre ce but, il était bon qu'ils fussent attachés dans des cases particulières, séparées par des cloisons qui ne leur permettent pas de se voir les uns les autres. Cette pratique, particulièrement en usage dans le Nord



du comté d'York , est adoptée dans un grand nombre d'établissements où l'on entretient des chevaux de chasse et de selle ; elle est surtout reconnue d'une incontestable utilité pour les juments poulinières.

Derrière les stalles est ménagé un passage large et commode entre celles-ci et le mur dans lequel les ouvertures sont percées. Si le coffre à avoine ne se place pas à l'extrémité de l'écurie, il est souvent enfoncé dans la baie de la croisée. L'embrasure des autres fenêtres contient des tablettes pour déposer les instruments de pansage, savoir : une paire de ciseaux courbés et un peigne pour faire le poil des jambes, une autre petite paire de ciseaux pour le poil des oreilles, une étrille légère ; une brosse en filaments d'un bois particulier des Indes, ou en menus brins de baleine, pour remplacer l'étrille au besoin, et abattre la grosse poussière ; une brosse à longs poils pour laver les chevaux ; une grande brosse ovale courtes soies de Russie, pour enlever la dernière poussière ; enfin, un morceau d'étoffe pour unir le poil.

Si un animal est exposé à servir à tous moments du jour, sa bride et sa selle sont accrochées derrière lui au mur même de l'écurie ; les autres harnais se conservent à la sellerie. Cette dernière pièce n'offre aucune disposition particulière. Les seules conditions qu'on exige, c'est qu'on puisse la tenir sèche, aérée, et, de temps en temps, pendant

la saison humide, l'échauffer par un petit poêle.

Dans quelques écuries de cavalerie, les places des chevaux sont séparées par de simples barres suspendues d'un bout à la mangeoire, et de l'autre à un poteau de 5 à 6 pieds de hauteur, garni d'un cordon de paille, jusqu'à 2 pieds 1/2 de terre.

La porte est généralement d'environ 4 pieds de large sur 6 1/2 de haut. On évite de laisser aux battants toutes parties saillantes, tels que loquets, clés ou verroux, auxquels les chevaux peuvent se heurter ou accrocher leur harnais.

Depuis long-temps, des avantages reconnus ont fait substituer des râteliers et des mangeoires en fer à ceux en bois usités pendant des siècles.

Je ne terminerai pas cette note sur les écuries anglaises, sans consacrer quelques lignes aux remises et aux écuries extraordinaires de M. Newman, à Londres.

M. Newman est un maître de poste, loueur de chevaux et de voitures, qui a fixé son établissement dans une des plus belles rues de Londres (*Regent-Street*), où le terrain est précieux, où, par conséquent, il faut savoir tirer tout le parti possible de l'espace.

Les remises et les écuries de M. Newman offrent un choix satisfaisant à sa nombreuse clientèle : soixante-dix voitures de toute espèce, berlines, cabriolets, landaws, tilburys, gigs, calèches, etc., bien abrités, 90 à 100 chevaux bien pansés, le

tout compris dans un espace fort restreint, dans un espace où un autre eût tout au plus logé ses seuls équipages ; car, je le répète, le terrain est cher dans *Regent-Street*. Certes, ce n'a pas été sans génie que M. Newman est parvenu à faire entrer un grand contenu dans un petit contenant, problème insoluble, dit-on !... Ne pouvant s'étendre ni en long ni en large, M. Newman a pris ses coudées franches en hauteur.

Au rez-de-chaussée sont rangées les voitures, dans un ordre méthodique et parfait, de manière à n'exiger que le plus petit espace possible. A côté se trouve l'écurie des chevaux malades, l'infirmierie de la maison. Au premier et au second étages sont les écuries divisées par *chambres à coucher*, pour deux ou un plus grand nombre de chevaux. Une grille en fer ferme chaque écurie où un fort robinet fournit à volonté toute l'eau nécessaire au pansage et à la propreté du local. Des égouts, ménagés avec soin, ne permettent jamais à l'urine d'y séjourner, et des palfreniers diligents sont incessamment occupés à enlever les fumiers.

La pierre, le fer et la brique, sont les seuls matériaux employés à la construction de cet établissement unique. Toutes les mangeoires sont en fer fondu, et, comme les chevaux ne sont nourris là qu'avec un mélange de foin et de paille hachés, d'avoine et de féverolles, les râteliers y ont été partout supprimés comme meubles inutiles.

Les escaliers voûtés sont des plans inclinés sans degrés , toujours recouverts de paille , autant pour protéger la brique dont ils sont construits , que pour empêcher le pied des chevaux de glisser. Les greniers à fourrage sont au 3<sup>e</sup> étage. Leur charpente est en fer et en briques , unies par le côté , de manière à former une voûte légère et néanmoins solide. Le tout est couvert en ardoises.

Ces singulières écuries se présentent comme un type de l'industrie anglaise, et prouvent que , dans les plus petites comme dans les plus grandes choses, nos voisins d'outre-mer apportent un esprit d'arrangement et de calcul qui défie les difficultés, se joue des obstacles, et marche droit au but dans les chemins les plus ardues , où des hommes moins opiniâtres ou moins bien avisés seraient arrêtés dès les premiers pas.

MAISONS DE CAMPAGNE , CHATEAUX , PARCS. — Les habitations anglaises à la campagne comportent trois grandes divisions : *cottages*, *villas* et *châteaux*. Le *cottage* sera la demeure du bourgeois retiré aux champs , pour y vivre économiquement d'une médiocre fortune laborieusement acquise ; ce sera l'asile de la veuve peu aisée , de l'artisan chargé de famille , du garde-chasse , de sa femme et de ses enfants. Le *cottage* variera donc dans ses dimensions , mais sera toujours simple , uni ; le chaume formera sa toiture , et , s'il est paré de quelques ornements , la vigne vierge , le chèvre-

feuille et la clématyte en feront les frais principaux.

La *villa* comprend depuis la maison de campagne cosquée d'un riche *gentleman*, jusqu'à ces habitations de luxe, recherchées et splendides de la haute et opulente aristocratie anglaise, en s'arrêtant à la tourelle antique ou moderne. Celle-ci commence le château, la résidence crénelée et princière du *nobleman*, du lord, propriétaire orgueilleux d'un nom illustre et de domaines dont il connaît à peine l'immense étendue.

Je m'arrêterai peu ici à la demeure de l'artisan. A mes yeux, elle a une importance assez grande pour être traitée comme spécialité.

Destiné à l'ouvrier, à une famille retirée du monde ou au garde-chasse, le *cottage* sera situé au milieu d'un village, dans le faubourg d'une grande ville, sur un petit tertre perdu au milieu des terres, ou sur la lisière d'un bois; quelquefois aussi sur le bord d'une grande route, s'il est destiné à recevoir le collecteur du péage auprès du *toll-bar*. Quelques pieds de lilas et de laurier en décorent les abords, une petite cour sablée s'étend de quelques pas devant la porte, et, derrière, s'alignent entre trois murs de briques, bien réguliers, bien propres, les allées étroites et les carrés d'un petit jardin. Quelquefois un hangar et une petite écurie y seront attenants; car il faut qu'un Anglais soit bien dépourvu, pour ne pas avoir un cheval et un gig, ou au moins un petit chariot suspendu, remplissant

*ad turnum* les doubles fonctions du cabriolet découvert, ou du fourgon de transport. Par exemple, ce qui ne manquera jamais au *cottage*, c'est le refuge à porcs, et la petite étable pour une couple de vaches bonnes laitières. La porte sera ombragée d'une espèce de petit porche en treillage peint en vert, dont les légers barreaux serviront d'appui aux attaches vrillées des plantes grimpantes. A côté brilleront les petites vitres luisantes des châssis des croisées. Les murs réfléchiront des teintes rouges ou jaunâtres, selon la couleur des briques de la construction, et le petit édifice sera couronné d'une toiture de paille, épaisse, nettement coupée au bord, proprement peignée partout, et dominée sur le faite par un ou deux tuyaux de cheminée fantastiquement découpés. A l'intérieur, on trouvera cette propreté et ce bien-être convenables à un homme de condition moyenne, et que ne dédaignerait pas cependant le *gentleman* lui-même. Si, dans toutes les classes en Angleterre, on préfère avant tout la vie de famille, on tient aussi à se faire cette vie douce et confortable; car, avec de l'ordre, de l'entente et de l'économie, les choses de première nécessité, et même quelques superfluités agréables peuvent être réunies dans un étroit espace et obtenues sans frais considérables. L'homme riche qui aura plusieurs chambres à sa disposition, n'en habitera pourtant qu'une à la fois; pourquoi le pauvre qui n'a que cette chambre

unique, ne l'aurait-il pas chaude, sèche, bien éclairée, bien aérée, toutes choses qui dépendent moins de la qualité des matériaux employés, que du mode de leur emploi. Souvent les vices contraires dans une maison tiennent plus au manque d'expérience qu'à l'insuffisance des moyens matériels d'y remédier. Ainsi toute maisonnette peut être bâtie sur un plateau, ou au moins sur une plate-forme un peu élevée et à l'abri de l'humidité, pour être, sans autres frais, plus chaude et plus saine, et aussi mieux placée pour l'aspect pittoresque et pour dominer le paysage. Secondement, rien n'empêche d'attacher les cheminées plutôt aux murs d'intérieur qu'aux murs de façade. Cette disposition est plus convenable à la conservation du calorique, et les tuyaux s'échauffent avec plus de facilité, jouissent d'un plus fort tirant d'air, et, par suite, sont moins sujets à fumer. L'expérience et la réflexion indiquent ainsi une foule de petites modifications, qui, sans augmenter les frais d'une construction, y ajoutent d'inappréciables avantages.

Les murs d'un *cottage* sont indifféremment en pierre, en pisé ou en briques, si leur prix n'est pas élevé dans la localité.

Le jardin, de médiocre étendue, est défendu par une haie vive, ou par un mur mince et peu élevé; il est divisé en divers compartiments, dans lesquels le propriétaire de la case cultive des légumes, des

fleurs ; il les encadre d'une bordure de fraisiers ; des arbres nains, des groseillers, en marquent les encoignures. Un carré même est souvent en entier consacré à la culture du groseiller des deux espèces, en grappes et à maquereau, les Anglais faisant dans leurs ragoûts un grand emploi de ces deux fruits. Près de la maison est un petit tapis vert. Des plates-bandes sont quelquefois ménagées autour du jardin pour la culture de la salade, de l'oseille, des épinards, de la rhubarbe, dont les feuilles s'apprêtent comme ces derniers, sans oublier quelques plans de houblon, dont les jeunes pousses remplacent les asperges sur la table tandis que les fleurs s'en vont à la brasserie.

On voit en Angleterre un grand nombre de villas dans le genre italien, aux murs carrés et réguliers, à la toiture en terrasse, aux colonnes cannelées, aux nombreuses statues ; mais ces constructions, que l'on rencontre partout ailleurs et souvent exécutées avec une pureté de goût et une correction de dessin qu'on chercherait long-temps en vain chez les Anglais, ne donneraient aucune idée du génie particulier qui les caractérise. J'aime mieux passer aux châteaux, ces édifices tout anglais, quelques bizarres qu'ils soient, dont j'ai dit un mot déjà à propos des Beaux-Arts. Ces constructions portent au moins le cachet d'une originalité nationale, elles sont empreintes de trois caractères spéciaux et tranchés qu'on peut diviser



ainsi : genre *Tudor* ou *vieux style anglais*, aux formes simples et carrées, mais dont les ouvertures encadrées dans des filets délicatement découpés, les toitures élevées et les cheminées élégantes sont d'assez bon goût et de l'effet le plus agréable. Vient ensuite le genre crénelé (*castellated style*) flanqué de bastillons, couronné de créneaux et de donjons. Ce genre présente dérisoirement, dans un siècle de paix, les apparences formidables de la guerre ; mais ses ponts-levis, ses meurtrières innocemment menaçantes, rappellent à des châtelains modernes les souvenirs stériles d'une puissance féodale qu'ils regrettent, qu'ils s'efforcent de retenir, mais qui chaque jour s'évanouit.

Pour l'harmonie de l'ensemble, un château de ce style est plus convenablement placé sur l'angle d'un rocher noirci que partout ailleurs : alors, on peut croire, sans trop d'in vraisemblance, qu'il soutint là quelque siège fameux aux époques agitées du moyen-âge. Il n'est pourtant pas absolument nécessaire qu'un pareil château soit flanqué de demi-lunes, défendu par des forts détachés et pourvu de tout l'appareil de guerre indispensable dans un pays exposé aux incursions de l'ennemi. Il réunira à l'intérieur, au lieu de mangonneaux et de pierriers, tout le luxe et tout le confortable qui peuvent aider à couler des jours agréables, loin d'une grande ville, dans une contrée agreste et solitaire.

A une époque qui s'émeut plus du bruit des ateliers de l'industrie que du tumulte des armes, tous ces créneaux doivent tomber, tous ces épouvantails d'enfants disparaître : ces tours carrées et menaçantes vont s'arrondir, perdre la rudesse de leurs formes ; nous sommes au XIX<sup>e</sup> siècle, le *style anglais moderne* remplace le style crénelé. Ce genre d'architecture moitié oriental, moitié gothique, est appelé par les architectes anglais *style pointu* (*pointed style*), à cause de ses nombreuses tourelles, surmontées d'élégantes coupoles qui s'effilent en pointe, et auxquelles il ne manque que la galerie de l'Iman pour ressembler tout à fait aux minarets d'une mosquée musulmane. Les ailes des châteaux construits sur ce système se terminent quelquefois par un mur carré dont le pignon, gracieusement découpé sur ses bords, surmonte de larges croisées formant en saillie une cage cintrée ou à pans coupés. Ce *style anglais moderne* est noble et distingué, sans être dépourvu d'une certaine grâce ; il a quelque chose d'original qui le rapproche du vieux style des *Tudors*, et lui donne, par conséquent, un air national pour lequel je le préfère incontestablement au *style crénelé*, genre tout à fait suranné, que repoussent nos mœurs actuelles et qui n'est beau qu'en ruines à la teinte jaunie par le temps, aux murailles crevassées et tapissées par la verdure éternelle d'un vieux lierre presque aussi antique qu'elles, comme notre vieux château des Clissons.

L'ameublement intérieur de ces somptueuses habitations, se présente quelquefois tout moderne et demandé à l'industrie parisienne ; mais il sort plus habituellement de la boutique du brocanteur, et rappelle les formes contournées du moyen-âge. Ce sont lits et fauteuils gothiques, tables sculptées aux pieds tors, chaises au dossier élevé, à la garniture de tapisserie bordée de larges clous dorés.

On trouve encore dans les vastes salons de ces châteaux, des tabourets, des lits de repos de toutes les formes et de toutes les dates, des tables marquetées, des armoires en laque de Chine ou du Japon, des consoles chargées de coffrets et de bahus gothiques, de petites armoires plaquées d'ébène ou d'écaille, avec incrustations capricieusement découpées, poignées de bronze doré, encoignures ciselées, mascarons grimaçants, rinceaux, et tout ce qui constituait aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles les arts réunis de l'ébéniste et du bronzier. De vieux portraits de famille à la bordure baroque, des tableaux bons et mauvais de tous les maîtres, achetés à grands frais dans les Pays-Bas et l'Italie, des statues, des candélabres, des bustes de grands hommes, des bas-reliefs de Florence, des armures des anciens preux, suspendues en faisceaux aux murailles, des arcs, des flèches d'Amérique, font de tous ces châteaux des espèces de musées de peintures et d'antiques, à l'arrangement desquels

la vanité et la profusion ont plus souvent présidé qu'un goût sévère, éclairé par un sentiment exquis des beaux arts.

Des parcs d'une immense étendue environnent toujours ces demeures, et en forment le plus incontestable agrément. Dans le dessin d'un parc, on tient moins à faire paraître l'art qu'à le déguiser. Le terrain qu'il couvre semblera complètement planté par la nature; la main de l'homme n'y sera intervenue que pour défricher, élaguer; laissant ici un massif d'arbres séculaires, là un vieux hêtre isolé au milieu d'un pâturage, prêtant l'abri de ses immenses rameaux aux troupeaux de jeunes poulains, de brebis ou de gros bétail, qui paissent autour de lui. Renfermés dans une enceinte de haies vives, de clayonnage ou de planches de sapin grossièrement refendues à la hache, ces animaux vivent en paix, libres de tout gardien et de tous travaux. Le bœuf, lui-même, laborieux ailleux, mais trop lent dans son allure pour l'Anglais qui préfère la célérité à l'économie, suppléé ici par le cheval, sans souci du joug et de l'aiguillon, n'a d'autre destinée que celle de la boucherie; destinée indifférente, imprévue pour lui, et à laquelle il apporte tranquille des années d'oisiveté, chargées d'un succulent embonpoint.

Le château, roi du parc, placé sur un petit tertre en terrasse, abrité des vents de nord-ouest par un coteau élevé, couvert de bois, domine tout devant

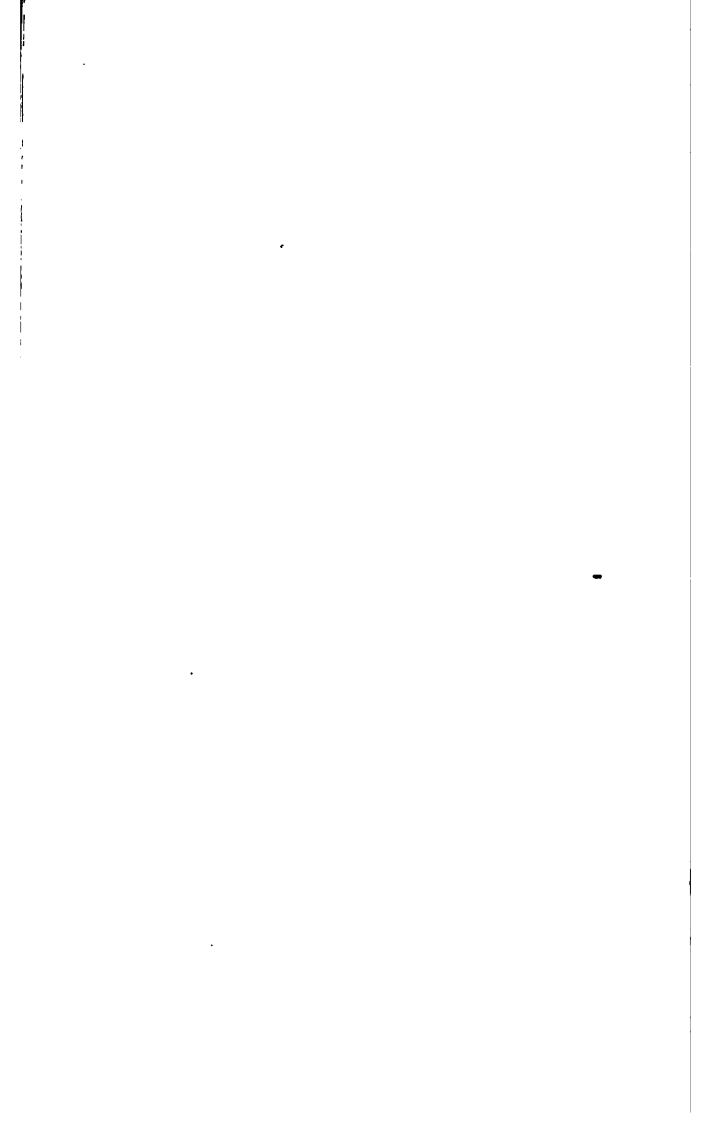
lai. Des avenues, ou plutôt des percées, ménagées par-dessus les allées, les jardins et les champs permettent de découvrir les aspects les plus variés : d'ici le ruisseau et le lac ; de là le village et le clocher gothique de son église ; à droite la forêt ; à gauche la ferme et ses nombreuses ménageries ; en face, la grande route présente à la longue vue la mobilité fugitive des voyageurs et des équipages. Le *cottage* du garde-chasse semble perdu dans quelque coin dont il adoucit l'aspect sauvage. Souvent un étroit sentier ondoie au travers du parc, et, ouvert par un propriétaire bienveillant, abrège aux piétons le chemin du village, en s'animant le dimanche des nombreux fidèles que la cloche appelle au temple.

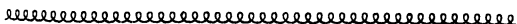
Les eaux, toujours abondantes dans la Grande-Bretagne, ne sont pas le moindre ornement d'un parc : dirigées par cent canaux, autant pour le plaisir des yeux que pour les besoins de l'agriculture, elles serpentent tantôt dans les bois, tantôt au milieu des prairies ; quelquefois, retenues par une chaussée, elles forment un petit lac, réservoir d'un moulin ; quelquefois, après mille détours sous des bosquets d'aubépines, de coudriers et de lilas, elles vont se perdre au loin en bruyantes cascades au milieu des rochers.

L'entrée principale d'un parc, n'est pas, comme en France, éternellement placée en face du château, à l'extrémité d'une avenue alignée au cordeau.

Elle est généralement somptueuse et monumentale : c'est une espèce de portique, d'arcade à trois portes, d'un genre d'architecture conforme à celle du château qu'elle fait pressentir. L'allée qu'elle précède ne se déploie pas en ligne droite ; bientôt, au contraire, elle tourne brusquement et ne laisse apercevoir du dehors que des champs couverts de moissons, ou des bois touffus. Ces parcs anglais ne sont donc pas des promenades parées et guindées, mais des campagnes étendues, agrestes, où l'art a embelli la nature sans la farder avec fadeur, et disposé du terrain, autant pour la culture et un usage utile, que pour les agréments de la vie et toutes les distractions de la campagne. En les visitant donc, l'étranger conçoit aisément que leurs opulents propriétaires soient pressés d'y venir pendant la belle saison se reposer des travaux et des intrigues parlementaires de l'hiver, et neutraliser par l'air pur des champs les affections malades, contractées sous l'influence morbide de l'atmosphère enfumée de la capitale.







## PRISONS, HOSPICES, DISPENSAIRES.

---

**PRISONS.** — Si j'avais entrepris un *Guide de l'étranger* à Londres et en Angleterre, je serais dans l'obligation de donner un détail minutieux des prisons et des hospices de ce royaume ; mais n'ayant visité la Grande-Bretagne que dans des vues morales et industrielles, c'est la partie morale et administrative de ces établissements qui doit se trouver dans ce livre, plutôt qu'une description matérielle.

Ne cherchez pas à Londres des prisons bien ordonnées et bien tenues. La plupart des geoles de cette capitale, resserrées dans les quartiers peuplés d'origine très-ancienne, n'appellent d'autre attention que celle du philanthrope qui désirerait y apporter d'utiles réformes. Quelques-unes sont si mal distribuées, qu'il est impossible, malgré les réglemens contraires, de maintenir à part



les prisonniers des deux sexes ; c'est dans les comtés, dans les villes d'Écosse surtout qu'il faut aller pour trouver des prisons bien réglées. A Edimbourg, par exemple, on peut, sous beaucoup de rapports, citer les prisons comme modèles.

Cependant à Londres la maison pénitentiaire de Milbank mériterait quelque attention, si elle n'était à peu près abandonnée par suite des maladies typhoïdes que sa situation, au milieu d'un quartier humide et marécageux, y fit éclater en 1823. Cet établissement, bâti sous l'inspiration du célèbre Jérémie Bentham, est destiné à la répression et à l'amendement des auteurs de moyens délits, autrefois punis de la déportation. Les condamnés sont détenus dans un bâtiment circulaire, dont chaque chambre, ouverte d'un côté, permet au directeur de l'établissement de tout surveiller à la fois d'un appartement central. La muraille extérieure ne renferme pas moins de seize acres (6 hectares 47 centiares) de terrain. Cette prison possède une chapelle, une infirmerie, une salle de bains et plusieurs autres dispositions commodes. On estime à près de 50,000 liv. sterl. (un million deux cent cinquante mille francs) les frais de construction qu'elle a coûté.

C'est en 1780 que, sous le règne de Georges III, un acte du parlement institua le régime pénitentiaire, qui devait, par la solitude, le travail et l'enseignement religieux, réformer les habitudes

vicieuses des condamnés. Mais ce n'est qu'en 1816 que l'on construisit l'établissement national de Milbank, destiné d'abord à 800 détenus des deux sexes, et capable cependant d'en renfermer à peu près mille. Les criminels condamnés à des peines graves et même à la mort, mais qui, par suite de circonstances atténuantes en leur faveur, ont obtenu des commutations de peines, sont souvent enfermés dans les maisons pénitentiaires.

Voici la règle suivie pour les commutations : les détenus qui ont encouru la peine capitale, si souvent applicable en Angleterre pour de faibles délits, subissent un emprisonnement de dix années ; les condamnés à la déportation pour 14 ans, n'ont que 7 années de détention à subir ; enfin, les déportés pour 7 ans font 5 ans de prison. Voici, d'après M. Albert de Montémont, les principaux usages de la maison pénitentiaire :

« Pendant les cinq jours qui suivent son entrée  
 » dans la maison, le condamné est enfermé seul  
 » dans une cellule, sans occupation ni distraction, sans communication avec qui que ce soit,  
 » excepté avec le gouverneur, l'aumônier et le  
 » guichetier. Encore lui parle-t-on le moins possible, afin que la solitude le dispose au recueillement, et ramène ses pensées sur les causes de  
 » sa condamnation. Puis, il est placé, pour un  
 » temps égal à la moitié de la durée de sa peine,  
 » dans la première classe des détenus. En se con-

» duisant d'une manière exemplaire, il peut ob-  
» tenir de passer dans la seconde classe avant que  
» ce temps soit expiré. Tant qu'il reste dans la  
» première, il travaille et couche seul dans sa  
» cellule. Toutefois, il est visité par le gardien et  
» par le chef-ouvrier; placé au grillage de sa porte,  
» il entend lire les Saintes-Écritures; il est admis  
» au préau et à l'école, et il peut être employé  
» avec d'autres prisonniers au moulin ou à la pompe.  
» Arrivé à la seconde classe, il travaille avec deux  
» ou trois personnes; mais l'entretien ne peut avoir  
» lieu qu'à voix basse, et tous les amusements sont  
» interdits. Tout est calculé pour rappeler au dé-  
» tenu qui a mérité un châtiment, qu'il doit en-  
» durer des privations sans que, pour cela, on  
» étouffe en lui l'espérance de se relever de sa  
» dégradation. Les bons sujets obtiennent des em-  
» plois dans l'établissement, et, si, leur conduite  
» continue d'être satisfaisante, le comité demande  
» leur grâce. Un huitième du travail forme la masse  
» du détenu, qui reçoit, en outre, au moment de  
» sa sortie, une gratification en argent ou en ou-  
» tils, de la valeur de trois liv. sterl. (75 fr. 60 c.)  
» au plus, et, si une année après sa libération, il  
» produit de bons témoignages, l'administration  
» lui accorde un nouveau secours de pareille  
» somme. »

C'est ainsi que, par la sobriété, la propreté,  
par une série de travaux réguliers, par la soli-

tude, l'instruction intellectuelle et religieuse, on guérit les maladies de l'âme, qu'on fait peu à peu contracter aux prisonniers des habitudes d'ordre et de travail, qu'en les privant de toute communication avec leurs semblables, on les force à réfléchir sur eux-mêmes, et qu'on les garantit de toute mauvaise compagnie; enfin, c'est par toutes ces épreuves moralisantes qu'on arrive à la réforme complète d'individus que la société avait d'abord rejetés de son sein, et qui semblaient ne devoir vivre au milieu d'elle que pour en violer toutes les lois. En France, où nous avons la prétention d'être le peuple le plus disposé à accueillir les principes d'une salubre réforme, il serait temps de songer à changer les écoles de vice et d'infamie appelées prisons et bagnes, en maisons de santé morale, où le vice ne serait puni que par esprit de correction, d'amendement, de guérison morale, et non par cet esprit purement répressif conçu d'après cette vieille idée, que la société doit être vengée. La société doit être préservée des atteintes des méchants; mais toute idée de vengeance doit être proscrite de la pénalité, et parce que cette idée est inhumaine, et parce qu'elle rejette au milieu de la société des hommes autrefois pervers, devenus plus pervers encore par le châtiment même qui leur a été infligé. Effrayer le vice par la perspective d'une peine moins sévère qu'inévitable, rendre cette peine un instru-

ment de moralisation et d'amendement pour le criminel, voilà le seul but où doit tendre aujourd'hui un législateur éclairé.

Dans la majeure partie des prisons anglaises, on trouve le *treadmill* ou moulin à pied. C'est une roue à peu près semblable à celle d'une cage d'écureuil, dans laquelle les criminels sont obligés de marcher sans cesse; cette roue est quelquefois infligée comme punition par le magistrat; souvent aussi elle sert à punir les désordres commis à l'intérieur de la prison. Cette occupation, aussi fatigante qu'ennuyeuse par sa monotonie, est fort redoutée des détenus. Autrefois la force développée par les détenus attachés au *treadmill*, était produite en pure perte et sans autre but que celui de punir des délinquants. Depuis quelque temps on cherche à utiliser cette force, et, dans plusieurs localités, des essais sont tentés pour l'employer comme pouvoir moteur de métiers de différentes espèces.

La législation anglaise reconnaît deux sortes de prisons, la *geole* et la *maison de correction*. La *geole* est l'asile des détenus pour dettes, des prévenus de crimes ou de délits avant condamnation, et des condamnés à la déportation avant la mise à exécution de l'arrêt qui ordonne leur transport à Botany-Bay dans la Nouvelle-Galle du sud. Les *maisons de correction* sont des espèces de *pénitenciers* comme celui décrit plus haut, ou du

moins qui tendent au même but. Par acte du parlement, voici le règlement imposé aux prisons anglaises : « Art. 1<sup>er</sup> le concierge de toute prison y aura son domicile personnel. Ce concierge et ses employés ne pourront avoir la moindre part aux bénéfices provenus de la vente de différents objets aux détenus, ni devenir adjudicataires de fournitures et provisions diverses de la maison.

2. Une femme *matrone* sera spécialement attachée aux prisons, où des femmes peuvent être détenues.

3. Autant que la chose sera possible, le concierge ne devra pas laisser écouler plus de 24 heures sans visiter chaque prisonnier. Dans sa visite de la partie occupée par les femmes, il sera toujours accompagné de la matrone attachée à la prison.

4. Le concierge tiendra un registre exact des peines infligées par lui ; ce registre sera soumis à l'inspection des juges des assises des *quarter sessions*.

5. Les hommes et les femmes seront détenus dans des chambres séparées, de manière à ne pouvoir établir de conversation les uns avec les autres : les prisonniers seront divisés par classes, selon la nature des délits commis par eux.

6. Les prisonnières seront toujours servies par des employés du sexe féminin.

7. Tout prisonnier condamné à la peine des

travaux publics sera, sauf les cas de maladie, obligé de travailler pendant un temps qui ne pourra excéder dix heures par jour, les heures des repas à part. Ne seront pas considérés comme jour de travail, les dimanches, le jour de Noël, le Vendredi-Saint, et tous les jours désignés par l'autorité comme jours de jeûne ou d'actions de grâce publics.

8. Chaque prison sera pourvue des moyens de montrer à lire et à écrire aux prisonniers.

9. Aucun prisonnier ne sera mis aux fers, à moins d'une nécessité absolue. Dans tous les cas, il en sera donné connaissance aux juges inspecteurs.

10. Tout prisonnier qui ne recevra aucun secours du comté, qu'il soit renfermé pour dettes ou comme prévenu avant jugement, aura droit aux repas à heures convenables, au coucher, vêtement et autres objets de nécessité, sauf examen et restriction, pour prohiber tout ce qui pourrait être considéré comme *luxu ou extravagance* sous les verroux d'une prison.

11. Après condamnation, un prisonnier n'aura droit qu'à la ration ordinaire de geole.

12. Nul prisonnier ne pourra être mis hors de prison au moment où il sera atteint d'une maladie grave et dangereuse.

13. L'air et l'exercice seront accordés à chaque détenu, de manière à le maintenir en bonne santé.

14. Aucune buvette ne pourra être tenue à l'intérieur d'une prison ; l'introduction du vin, de l'eau-de-vie, de la bière ou toute autre liqueur fermentée, y sera sévèrement interdite, sauf par ordonnance signée du médecin. Cette ordonnance indiquera la quantité de liqueur et le nom du prisonnier auquel elle sera destinée.

15. Toute espèce de jeu est proscrite ; le concierge est autorisé à saisir et à détruire cartes, dés et tous autres instruments de jeu de hasard.

16. Sous quelque prétexte que ce soit on ne pourra exiger d'un détenu le paiement d'une *bien-venue*.

17. En cas de décès d'un prisonnier, avis en sera immédiatement donné à l'un des juges inspecteurs et au *Coroner* du district. » <sup>1</sup>

<sup>1</sup> En octobre 1835, le ministre de l'intérieur lord Russell a adressé aux scheriffs de l'Angleterre une instruction concernant le règlement des prisons. Voici les passages les plus intéressants de cette pièce.

« Messieurs, je viens appeler votre attention sur un acte passé dans la dernière session, intitulé : Acte ayant pour but d'opérer une plus grande uniformité de procédés dans le gouvernement des prisons de l'Angleterre, et de la province de Galles, et de nommer des inspecteurs de prisons dans la Grande-Bretagne.

La seconde section de cet acte arrête que tous les règlements à faire après cet acte, pour le gouvernement d'une prison quelconque en Angleterre et dans la province de Galles, et pour les devoirs à remplir par les officiers de ces



**Outre ce règlement spécial , voici quelques autres usages relatifs aux détenus : lorsqu'un prévenu est mis en liberté par suite d'acquittement , le tri-**

**prisons, devront être soumis à l'un des principaux secrétaires d'état de S. M. Ce secrétaire aura le droit de faire subir à ces règlements les modifications et additions qu'il jugera convenables, et ces modifications et additions auront force de loi par la seule signature de ce secrétaire d'état, sans qu'il y ait besoin de la sanction royale.**

**ART. 1<sup>er</sup>. Il y aura, dans toutes les prisons et maisons de correction du royaume, un système uniforme de discipline.**

**2. Afin d'assurer cette uniformité de discipline, les règlements qui régissent les prisons seront désormais soumis à l'approbation du secrétaire d'état, au lieu des juges des assises comme jusqu'à présent.**

**3. Il sera nommé des inspecteurs pour visiter les prisons de temps en temps et faire leur rapport au secrétaire d'état.**

**4. Pour empêcher la contagion du vice, et pour bien assurer l'établissement d'un système uniforme de discipline, il y aura entière séparation des personnes, excepté aux heures de travail et d'exercice religieux et d'instruction.**

**5. Toute communication entre les prisonniers sera interdite avant et après le jugement.**

**6. Les personnes dont le jugement aura été reculé, ou celles qui, ayant été jugées, auront été acquittées pour cause d'aliénation mentale, ne resteront pas confinées dans une prison ou une maison de correction.**

**7. Il sera interdit aux fonctionnaires, dans les prisons, de recevoir une part quelconque des gains des prisonniers.**

**8. Le gain des prisonniers condamnés sera joint au fonds pour l'entretien de la prison.**

**9. Le régime alimentaire de toute prison sera soumis à l'approbation du secrétaire d'état, comme faisant partie du**

bunal peut lui allouer, outre *un vêtement complet*, une indemnité de 5 à 20 shillings. Nul prévenu ne peut avant jugement être employé à quelque tra-

règlement des prisons. Le prisonnier condamné ne devra recevoir que la portion établie ; si, cependant, pour cause urgente, le médecin ordonnait une augmentation à un prisonnier qui n'est pas à l'infirmerie, il motiverait cet ordre dans son journal.

10. La coutume établie dans quelques prisons, de donner de l'argent aux prisonniers, au lieu de les pourvoir d'aliments et combustibles nécessaires sera déclarée illégale.

11. L'usage du tabac, sous quelque forme que ce soit, sera interdit aux prisonniers.

12. Les condamnés ne pourront recevoir ni lettres ni visites de leurs amis durant les six premiers mois de leur emprisonnement, à moins de circonstances urgentes.

13. Il sera interdit à toute personne attachée au service de la prison, et au prisonnier, de rien vendre, et de même il sera défendu de rien donner à loyer aux prisonniers.

14. Il y aura, pour chaque prison où les détenus excéderont le nombre de cinquante, un maître d'école.

15. Toute prison sera pourvue de cellules solitaires pour la détention des prisonniers réfractaires.

16. En cas de correction corporelle, on statuera à quel point on la portera, et de quel instrument on devra se servir.

17. Aux réunions des juges de paix, à la St-Michel, on spécifiera 12 jours pour la visite et l'inspection des prisons.

Lord Russell, après avoir rappelé ces articles, ajoute qu'il est loin d'y voir un système parfait de discipline, mais qu'il attendra, pour proposer lui-même un plan définitif, les rapports des inspecteurs. Ce n'est qu'alors qu'il usera de la faculté que lui donne la loi, de faire les changements et additions nécessaires.

vail que ce soit contre son gré, et, dans aucun cas, il ne peut, *même de son consentement*, être appliqué au *treadmill*.

Depuis quelques années, l'ancienne prison d'Edimbourg, à laquelle Walter-Scott a fait une célébrité européenne, a été démolie. Elle est maintenant remplacée par une geole et une maison de correction, qui peuvent, comme je l'ai déjà dit, être considérées comme prisons modèles.

La geole est partagée en plusieurs petites chambres très-proprement tenues, dans lesquelles les prisonniers couchent à part sur un petit lit de fer, garni d'un matelas, d'une paire de draps et d'une ou deux couvertures de laine suivant la saison. Chaque chambre est fermée par une double porte, l'une en bois, très-forte et très-épaisse, l'autre en fonte de fer et formant grille. La fenêtre de chaque chambre est haute d'environ trois pieds, et large de 11 à 12 pouces. Elle est garnie d'une grille extérieure et ferme intérieurement par un châssis vitré, en fonte de fer. Ce châssis, au lieu d'ouvrir d'un seul côté et sur gonds ordinaires, pivote sur une double crapaudine en haut et en bas, de manière à former comme un barreau au milieu de la croisée, quand celle-ci est ouverte. De lourdes grilles en fonte de fer s'ouvrant et pivotant de la même façon que les fenêtres partagent les corridors de la prison de distance en distance, de manière à les tenir parfaitement fermés tout en laissant une libre circulation à l'air.

Il y a, en outre, dans cette geole, une chapelle, où les détenus, divisés par classes, assistent tous les dimanches à l'office divin dans des tribunes séparées. Ils prennent de l'exercice pendant le jour dans des cours et préaux vastes et bien aérés. Tous les huit jours, ils sont baignés et lavés, soit dans un bain ordinaire, soit par des douches. (*Shower baths.*)

La maison de correction, qui porte le nom de *Bridewell*, est construite sur le même système que la maison pénitentiaire de Londres. Dix-huit grandes chambres de travail, distribuées en demi-cercles, forment trois étages sur une cour couverte de vitraux, de manière à ce que ces chambres, qui sont entièrement grillées à jour sur cette cour, ne soient pas accessibles au vent. En face de ces chambres se trouve la maison du directeur, qui peut à chaque instant du jour, et sans être vu, inspecter toute la maison d'un seul coup d'œil par de petites fenêtres longues et étroites taillées comme des meurtrières dans la muraille. Au pied de cette maison, et en face des dix-huit chambres, sont élevés un autel et une chaire pour le service divin qui a lieu fêtes et dimanches, en sorte que les prisonniers y assistent des chambres mêmes où ils sont enfermés les autres jours pour le travail.

Les prisonniers sont divisés par classe et par sexe dans ces chambres; l'une d'elles est occupée par de jeunes enfants détenus pour vagabondage

ou autres petits délits. Le ministre de la prison vient tous les jours leur faire la classe et leur donner une instruction plus saine et plus religieuse que celle qu'ils recevaient chez leurs parents. La nuit, chaque prisonnier est renfermé dans une chambre séparée. Comme dans la geole, les détenus de *Bridewell* prennent un bain par semaine. Les baignoires, qui sont hautes et carrées, peuvent recevoir 4 ou 5 prisonniers à la fois.

Il est expressément défendu aux employés de ces deux établissements de recevoir la moindre rétribution des curieux, qui ne sont admis à les visiter que sur une permission écrite d'un des magistrats municipaux de la cité.

L'Ecosse n'étant pas en tout soumise aux mêmes lois que l'Angleterre, le règlement de ses prisons n'est pas le même que ceux que nous avons donnés plus haut. Celui de la geole d'Edimbourg fut rédigé en 1810 par les magistrats et le conseil de la ville, présidé par le lord prévot. En voici les principales dispositions :

« Art. 3. Le concierge de la geole n'admettra qu'à ses risques et périls tout visiteur suspect d'intentions criminelles; il aura toujours le droit de fouiller toute personne qui demandera à voir quelque détenu; sauf le cas où le visiteur serait un *gentleman* reconnu.

4. Après l'heure de fermeture, toutes les clefs de la geole seront remises au concierge et ne pour-

ront, sous aucun prétexte, être laissées entre les mains d'aucun de ses employés. Pendant les heures d'admission, le concierge devra toujours être à portée de surveiller ses subordonnés.

5. Les prisonniers pour dettes ou pour toute autre condamnation civile, devront jouir des meilleures chambres, et ne seront jamais confondus avec les criminels.

6. Le concierge admettra toujours de droit, aux heures convenables, les parents ou amis des prisonniers pour dettes, qui leur apporteraient leur repas : les liqueurs seules sont prohibées.

9. En tout temps, les hommes seront séparés des femmes détenues à la geole.

10. Si, pendant la nuit, des délinquants sont arrêtés et amenés à la geole sur l'ordre verbal d'un magistrat, le concierge devra, dans la matinée même, en donner avis au magistrat en exercice; cet avis contiendra les noms de la personne arrêtée, la nature de son délit, et le nom du magistrat sur l'ordre duquel l'incarcération a eu lieu. Si, quatre heures après cet avis transmis au magistrat, le concierge n'a reçu aucun mandat d'écrou, il remettra sur le champ le prisonnier en liberté.

11. Les murailles de la prison seront entièrement passées au lait de chaux deux fois l'année. Les escaliers seront balayés et grattés deux fois par semaine; ils seront lavés une fois dans le même espace de temps. Les mêmes mesures de propreté seront pri-

ses pour toutes les chambres. Les fenêtres en seront ouvertes tous les matins afin de renouveler l'air. Avant dix heures du matin, toutes les ordures, cendres ou autres immondices, seront enlevées de chaque chambre; à cette même heure, la provision d'eau y sera renouvelée. Le concierge est autorisé à confier ces différents soins à qui bon lui semblera; mais il demeure seul responsable de l'exactitude avec laquelle ils doivent être remplis.

12. Tous les matins et tous les soirs, le concierge, en personne, visitera les chambres de tous les détenus. Il examinera avec soin si tout est en ordre, si aucune tentative n'a été faite pour scier les grilles de fer, percer les murs, les plafonds, couper les solives ou les planchers de la prison; il fera surtout attention à ce qu'aucun instrument propre à faciliter l'évasion des détenus ne soit en leur possession.

13. Si le concierge s'aperçoit de quelque altération dans la santé d'un prévenu, il est tenu d'en donner avis au médecin de la geôle.

14. Le concierge fera en sorte que les prisonniers ne puissent se nuire les uns aux autres, ni se disputer entre eux. A cet effet, il aura le droit de mettre les délinquants aux fers ou au cachot jusqu'au lendemain, époque à laquelle il devra faire son rapport aux magistrats : dans aucun cas le concierge ne peut se dispenser de ce rapport.

16. Le concierge ne laissera fournir aux pri-

sonniers aucune autre liqueur que de la bière, de l'ale ou du porter, et devra, sous sa responsabilité, prévenir l'ivresse et le jeu parmi les détenus.

17. Sous aucun prétexte le concierge ne souffrira que des détenus extorquent l'argent des autres, qu'ils soient incarcérés depuis long-temps ou depuis peu. Il aura même le droit, en pareille circonstance, de mettre les délinquants aux fers ou au cachot, sous la condition, néanmoins, d'en faire son rapport à qui de droit.

18. Comme il arrive fréquemment que les prisonniers amenés à la geole sont dans un état dégoûtant de crasse et de malpropreté, sans avoir le moyen de changer de hardes, le geolier est autorisé à avoir en tout temps une douzaine de chemises de grosse toile pour l'usage des prisonniers infectés de malpropreté. Ces chemises lui seront remises au moment de l'élargissement des détenus qui s'en seront servis. Le concierge est, en outre, autorisé à prendre toutes les dispositions convenables pour que chaque prisonnier soit tenu dans un état convenable de propreté.

21. L'office divin sera célébré tous les dimanches à la geole.

24. Si un détenu croit avoir quelque plainte à élever sur le motif de sa détention ou sur sa durée, il l'adressera au secrétaire de la geole, qui la soumettra, à son tour, sans aucuns frais pour le plaignant, au comité de surveillance de la prison.



Comme on aura pu s'en convaincre à la lecture de ce règlement, à la stricte observation duquel un comité de surveillance tient la main, toutes les précautions sont prises pour entretenir dans les prisons l'ordre et la propreté, garantir chaque prisonnier d'une détention illégale et de tout mauvais traitement, soit de la part des employés de la maison, soit de celle de ses codétenus. Car on sent bien, chez nos voisins, que si force doit rester à la loi, si une condamnation doit être subie par un criminel, sa peine, du moins, ne doit être aggravée ni par la brutalité de ses geoliers, ni par la mauvaise tenue de la prison. Un châtiment, quel qu'il soit, ne peut avoir d'autre but que d'effrayer les hommes pervers, ou de les amender après leur condamnation; s'il va au-delà ou à côté de ce but, il est inhumain, injuste ou inutile, et réclame une réforme qui ne saurait être trop prompte. Toute prison est, pour les maladies morales des criminels un hospice où les vices de l'âme doivent être traités, et se guérir comme les maladies et les vices du corps se soignent dans les hôpitaux ordinaires.

HOSPICES. — Cette dernière réflexion m'amène naturellement à parler des hospices d'Angleterre. Il en existe un très-grand nombre, soit à Londres, soit dans les autres villes du royaume, sans parler des hôtels d'invalides, si magnifiques et si bien tenus de Chelsea, pour les soldats; de Greenwich,

pour les vieux marins : je dirai peu de chose des hôpitaux anglais, dus presque tous à la munificence de quelques riches particuliers, ou aux souscriptions de corporations nombreuses. Londres possède un très-grand nombre de ces derniers, destinés soit aux malades et aux infirmes de différents corps d'état, soit à leurs enfants orphelins. La plupart sont de beaux monuments richement dotés et parfaitement tenus. Outre ces établissements qui appartiennent à des corporations particulières, telles que celles des tailleurs, des quincailliers, des merciers, etc., et qui ne sont ouverts qu'aux membres de chaque corporation, il existe dans toutes les villes d'Angleterre des hospices de paroisses, destinés aux habitants de la paroisse pour la vieillesse et les maladies incurables, mais dans lesquels les étrangers indigents, blessés ou atteints d'un mal subit, sont admis immédiatement et gardés jusqu'à complète guérison. Mais, quelque bien tenus que soient ces hospices, ils peuvent encore prendre pour modèle, je le dis avec un amour-propre national, notre magnifique hospice général de Nantes, que M. Esquirol a proclamé le premier établissement de l'Europe en ce genre; admirable établissement qui gardera éternellement le nom du digne citoyen qui l'a conçu, de l'habile architecte qui l'a exécuté, et du savant et modeste médecin qui chaque jour y acquiert de nouveaux droits à l'estime publique. Si on lit aujourd'hui en

lettres d'or, sur les portes de Saint-Jacques , les noms célèbres de Pinel et d'Esquirol , le jour viendra où la postérité , exempte des petites passions contemporaines , y joindra des noms qui ne seront pas moins honorables.

L'esprit public et la législation concourent en Angleterre à former des associations de toute espèce , soit pour l'instruction , soit pour le soulagement des pauvres. Q'une institution de ce genre soit créée dans une ville , aussitôt les souscriptions arrivent en abondance , tout citoyen se fait honneur d'être porté sur la liste des personnes bienfaisantes qui concourent à une œuvre de charité ou d'éducation. Les legs abondent , et , peu à peu , une institution d'abord faible et précaire s'établit sur une base ferme , large et perpétuelle. J'aimerais à mettre une de ces listes de souscription sous les yeux de mes concitoyens ; combien d'entre eux rougiraient de leur égoïste apathie , de leur étroite avarice , en voyant nos voisins agir avec tant de largesse et de générosité dans des circonstances où chez nous on trouverait à peine un souscripteur. Il serait bientôt temps , cependant , que le riche comprît en France que le pardon de l'opulence ne s'accorde qu'à la charité , à la bienveillance et à la commisération pour le pauvre. Pour jouir en paix de sa fortune , il faut plus que jamais savoir se faire respecter de l'indigent , et s'attirer ce respect en acquérant sa reconnaissance et son affection.

**DISPENSAIRES.**—Parmi le grand nombre d'institutions philanthropiques que possède l'Angleterre, il il faut comprendre les *dispensaires*.

Un *dispensaire* est une espèce de pharmacie , où les pauvres d'une ville , recommandés par un des membres-souscripteurs , reçoivent gratuitement les remèdes et les secours médicaux qui lui sont nécessaires. A plusieurs de ces établissements est attaché un médecin spécial qui consulte les malades et leur distribue les remèdes ; ce même service , dans d'autres *dispensaires* , est confié à tour de rôle à plusieurs médecins qui ont un préparateur pharmacien sous leurs ordres. Un des dispensaires les plus importants et les mieux tenus de la Grande-Bretagne , est sans contredit celui de Birmingham , ville dont la population ouvrière est très nombreuse et peu aisée.

Voici les principales dispositions du règlement qui régit ce dispensaire ; je les publie parce que , si nous voulons rivaliser en commerce et en industrie avec la Grande-Bretagne , il faut que nous sachions aussi rivaliser avec elle en institutions philanthropiques ; car, ne nous le dissimulons pas, si l'industrie est une source de richesse , telle qu'elle est constituée aujourd'hui , elle est aussi , par l'effet d'une concurrence rongeuse , une source de grande misère pour la majeure partie de la classe ouvrière , si on ne sait à temps secourir cette classe et lui inspirer de bonne heure , par une édu-

cation convenable , des idées de religion , de moralité et de prévoyance.

*Extrait du règlement général du Dispensaire de Birmingham.*

**ART. 1<sup>er</sup>.** Chaque personne qui souscrit pour une guinée ( 26 fr. 45 c. ) par an , a le droit de recommander au dispensaire quatre personnes malades et une femme en couches.

**3.** Le souscripteur, pour une guinée par an, est *gouverneur* ; chaque *gouverneur* a droit de présence à la réunion du comité , qui se tient le premier mercredi de chaque mois au dispensaire , mais il n'y a pas voix délibérative..

**4.** Un don de 20 guinées , une fois fait , confère le titre de *gouverneur* à vie , et tous les autres droits acquis aux souscripteurs annuels d'une guinée.

**5.** La personne chargée de verser au dispensaire une souscription anonyme a le droit, par substitution au véritable souscripteur, de recommander des malades.

**7.** Les souscripteurs qui demeurent à la campagne, peuvent recommander les malades de leur voisinage qui sont à même de se présenter en personne au dispensaire.

**9.** Toute souscription est exigible d'avance.

**10.** Aucun billet de recommandation n'est remis au souscripteur dont le paiement est arriéré d'une année,

35. Les femmes enceintes sont priées d'envoyer leur billet de recommandation une quinzaine de jours avant leurs couches.

36. Les malades qui ne gardent pas la chambre se présentent eux-mêmes au dispensaire à l'heure indiquée.

37. Tout malade qui a négligé pendant huit jours de se conformer à l'article précédent, sans avoir prévenu de son impossibilité de s'y soumettre, n'a plus droit à aucun secours.

40. Pour éviter la dépense excessive que causerait à l'établissement une maladie incurable, ou de trop longue durée, aucun malade n'a droit aux secours du dispensaire pendant plus de six semaines, à moins d'une seconde recommandation.»

La fondation du dispensaire de Birmingham remonte à l'année 1794. Cette même année, des secours furent donnés à 280 malades, dont 40 femmes en couche. Peu à peu le nombre des souscripteurs s'étant accru, des secours purent être administrés à un plus grand nombre de malades. En 1834, 2,672 malades et 791 femmes en couche furent secourus, et 1,735 enfants vaccinés.

Les recettes du dispensaire, pendant cette même année, se sont élevées à 1,931 liv. sterl. 10 sh. 5 p. (49,298 fr.), et les dépenses à 1,759 liv. sterl. 15 sh. 3 p. (43,994 fr. 05 c.)

Le nombre des souscripteurs annuels en comprend aujourd'hui 646, dont quelques-uns don-

nent 2, 3, 4 et même 5 guinées par an. Depuis l'époque de sa fondation, le dispensaire a reçu un grand nombre de dons et de legs qui produisent actuellement un intérêt annuel de 114 liv. sterl. 3 sh. 4 p. (2,869 fr. 15 c.)

Parmi les noms des personnes bienveillantes qui ont laissé par testament des legs au dispensaire de Birmingham, se trouvent ceux des célèbres Watt et Boulton. Un M. David Owen figure sur la même liste pour une somme de 450 liv. sterl. (11,250 fr.), et une demoiselle Sheldon, pour celle de 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.)

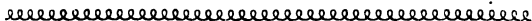
Les mille et une tracasseries qu'il faut subir en France, les vaines terreurs du pouvoir, les formalités sans nombre exigées par le conseil-d'état pour obtenir de lui l'autorisation supérieure qui permette à une société bienfaisante et utile de posséder des biens en propre, (Nantes en offre l'exemple dans sa Société Industrielle, destinée à former des ouvriers probes et habiles et à les secourir dans leurs maladies), et, par-dessus tout, l'égoïsme avare de beaucoup de gens riches, rendent chez nous l'établissement d'institutions de ce genre fort difficile, pour ne pas dire impossible. Le législateur, dans sa frayeur méticuleuse, a toujours confondu les coalitions avec ce qui n'était que de véritables associations; et frappant de réprobation tout ce qui s'affublait à bon droit ou à tort de ce dernier titre, il a tout comprimé par

une loi unique et aveugle. Il serait temps , désormais que le calme paraît être rendu à la France , que le gouvernement , tout en frappant d'une répression sévère les coalitions contre la tranquillité intérieure du pays , encourageât , par tous les moyens en son pouvoir , les associations philanthropiques qui chercheraient à surgir. Ce serait en même temps une dette sacrée payée au peuple , et un pas vers cet avenir de paix et de conciliation auquel tous les honnêtes gens aspirent avec ardeur.









## RELIGION.

---

**ESPRIT RELIGIEUX.** — Quel que soit le but qui conduise un étranger dans la Grande-Bretagne, cet étranger sera inévitablement frappé de l'assiduité avec laquelle les Anglais se livrent le dimanche à leurs pratiques religieuses, et forcément, ou par ennui, il s'y associera, ne fût-ce que par curiosité. Le dimanche est en effet un jour à part dans les îles britanniques : ce jour-là toute transaction est suspendue ; une trêve générale est donnée aux affaires du monde pour se consacrer exclusivement, au moins en apparence, aux devoirs de la prière et du culte. Les employés de toutes les administrations, même ceux de la poste, ont plein congé ; aucun lieu de divertissement public n'est accessible, point de théâtres, point de lettres, point de journaux. Dans ce dénuement complet de tout objet de travail ou d'agréable distraction, l'étranger, livré à lui-même, suit le torrent par obligation, et, pour remplir la longue journée, va

s'endormir aux accents monotones d'un prédicateur anglican ou presbytérien. Il y a quelque chose de plus, il est même difficile de voyager un dimanche en Angleterre : les quatre cinquièmes des voitures publiques restent ce jour-là sous la remise, et les voyageurs anglais, retenus autant par nécessité que par sentiment religieux à l'auberge, s'en vont à l'église la plus voisine mêler leurs chants pieux aux hymnes de leurs co-religionnaires. Ainsi donc je suivais mes camarades de chambrée à l'église, puis nous rentrions avec recueillement à l'hôtel où la conversation s'ouvrait sur des matières religieuses. Souvent j'étais interpellé sur le peu de respect que nous professons assez généralement en France pour les fêtes de l'église. Nos spectacles plus remplis le dimanche que tout autre jour de la semaine, nos guinguettes retentissant du bruit des instruments et des voix avinées de nombreux artisans, nos bruyantes parties de campagne, tous ces éclats de fête et de plaisir en un jour qu'ils consacrent entièrement à la prière et au recueillement, étaient pour eux un sujet perpétuel d'étonnement et de scandale. Pour ma part, si je ne pouvais excuser tous les désordres que le dimanche voit commettre chez nous, je trouvais cependant quelques paroles de blâme contre le rigorisme anglais, plus souvent inspiré par l'habitude que par une véritable dévotion, et qui ne laisse à l'oisiveté d'autres ressources que celles de

plaisirs d'autant plus coupables qu'ils sont obligés d'être plus cachés. Néanmoins, ces habitudes religieuses contractées dès l'enfance et imposées autant par l'usage que par la foi, impriment à toutes les classes, en Angleterre, pour les choses de religion et de pudicité, un caractère de décence et de respect qu'un étranger observe avec plaisir.

Bulwer attribue principalement l'esprit religieux des Anglais à l'ennui d'une vie monotone. « Une » des raisons, dit cet auteur, souvent plus ingénieux que profond, qui fait que parmi toutes les » nations nous nous attachons plus fortement aux » consolations de la religion, c'est que nous avons » cultivé avec une réserve plus parcimonieuse les » fascinations du monde. »

Mais je lis dans une vieille chronique d'Angleterre que « la légèreté était au XIV<sup>e</sup> siècle un des » grands défauts des jeunes filles qui se conduisaient fort peu décemment à l'église où se commettaient les irrévérences les plus révoltantes. » Le temple semblait transformé en un lieu de » commérage et de distraction. Les hommes y venaient accompagnés de leurs chiens de chasse » et le faucon sur le poing, pour y parler de leurs » affaires, s'assigner des rendez-vous, ou faire » étalage de leurs beaux habits. » A la même époque, on aurait trouvé plus de décence et une foi plus réservée en France : Comment se fait-il donc que le contraire ait lieu de nos jours ?

La raison n'en provient-elle pas du caractère différent de la réforme dans les deux pays? Sévère et fanatique en Angleterre, où le puritanisme dominait, elle a toujours revêtu en France un caractère plus moqueur que sérieux, une forme plus philosophique que religieuse, à commencer par le moine sécularisé Érasme, et à finir par l'épigramme incarnée dans Voltaire et toute la secte des *esprits forts* de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui, par leurs sarcasmes et leur rire sceptique, ont peu à peu détruit toute espèce de foi.

Les mille sectes qui ont divisé et qui divisent encore l'Angleterre, y ont, par la nature même de l'esprit de prosélytisme, entretenu la ferveur en se contrôlant les unes les autres, tandis qu'en France, au contraire, nos prédicateurs de réforme, loin d'exciter au rigorisme prêchaient en même temps le matérialisme et l'incrédulité. Joignez à cela l'esprit même de notre clergé français, et vous aurez tout le mot de l'énigme. En Angleterre, il vous est permis d'être de quelque religion que ce soit; mais il faut que vous ayez une religion, sans laquelle on vous rejetterait de la société. En France, au contraire, les prêtres catholiques nous préfèrent sans religion plutôt que d'une religion différente de la leur. Sans religion, ils espèrent que nous rentrerons dans le giron de l'église. Si, au contraire, nous adoptions avec ferveur une croyance religieuse opposée, ils désespéreraient davantage,

et avec raison je crois , de nous ramener à eux. Il s'est donc trouvé une époque en France où le bon ton permettait , autorisait même à parler légèrement des choses sacrées. Il était presque honteux, alors , de soutenir les intérêts de la religion battue en brèche. Dans la Grande-Bretagne, au contraire, plus on est allé , et plus on a montré de haine et d'intolérance pour la philosophie sceptique des Bayle et des Locke. Si ce dernier même revenait de nos jours dans son pays , je doute qu'il lui fût possible d'y publier ses œuvres complètes , sans s'exposer au sort de lord Byron, le poète incrédule et exilé.

Avec cette haine de toute philosophie raisonnable , on ne voit pas cependant que les Anglais soient fortement attachés à la religion dans laquelle ils ont été nourris.

Discuteur de sa nature, le protestantisme n'exige pas , comme le catholicisme , l'unité dans la foi ; aussi , ne saurait-on se faire une idée du nombre infini de sectes et de confessions différentes qui se partagent l'Angleterre , et surtout de la facilité avec laquelle une croyance nouvelle se prêche et s'établit.

Qu'un nouveau mode d'interpréter la Bible et l'Évangile passe par le cerveau d'un inspiré , aussitôt il écrit , il parle , il prêche , à défaut de la presse ou d'une église , la première borne lui suffit ; bientôt des auditeurs l'entourent , l'écoutent ; son

argumentation les étonne, la foi vive et nouvelle les séduit. Au bout de quelques jours, il compte quelques adeptes; les nouveaux prosélytes en font d'autres à leur tour; peu à peu le troupeau se grossit, on bâtit une église; à côté de l'église (c'est toujours l'usage), une école s'élève, des enfants y accourent, y reçoivent l'instruction religieuse, selon la nouvelle lithurgie, et voilà en peu de jours une secte inventée, prêchée et impatronisée au milieu de toutes les autres, qui la souffrent tranquillement et lui donnent droit de bourgeoisie, en lui accordant tolérance et repos.

Cette tolérance universelle de toutes ces sectes ne s'est, du reste, introduite qu'à la suite des temps et après de longues luttes, de violentes réactions. L'Écosse surtout n'a point perdu la mémoire du fougueux réformateur John Knox, le briseur d'images, non plus que le souvenir de ses fanatiques adhérents, qui tentèrent d'incendier le château d'Holy-Rood, pour anéantir d'un seul coup un édifice imprégné pour eux de trop de souvenirs jésuitiques ou mondains! Peu à peu, ces mœurs violentes se sont adoucies, le droit de libre discussion que chacun s'arrogeait, a forcé progressivement à respecter ce droit dans les autres; ainsi s'est établie cette tolérance religieuse, universelle, qui frappe un étranger. Un pas immense, toutefois, reste encore à faire, cette tolérance qui s'est infiltrée graduellement dans les mœurs, n'a point en-

tièrement pénétré dans les lois. La liberté des cultes, autorisée par l'usage, n'est point encore écrite dans la constitution. On n'a pas oublié de quelle énergie il a fallu que les catholiques appuyassent naguères la plus juste des réclamations pour obtenir d'être émancipés; le bill d'émancipation des Juifs a été rejeté en 1835, et dans toutes ces discussions de réforme, soit politique, soit religieuse, on voit toujours le clergé anglican se déchaîner en déclamations les plus rétrogrades et les plus furibondes. C'est surtout dans la défense de ces dîmes immenses qui engraisent le clergé anglican des sueurs du peuple, que prêtres et nobles se montrent obstinés. Ecoutez-les : toucher aux dîmes, c'est toucher à l'autel ; réduire les dîmes, c'est attaquer la religion ; changer la destination des dîmes, c'est livrer l'Angleterre au papisme. Sur sept millions d'habitants, l'Irlande compte six millions de catholiques ; eh bien ! il faut que ces six millions de catholiques, la plupart pauvres et denués de tout, s'exténuent pour enrichir les ministres protestants et fournir à ceux-mêmes qui ne résident pas au milieu d'eux, les sommes qui doivent entretenir leur faste au sein des délices de Londres. C'est quand on a pénétré dans les profondeurs de ces iniquités qu'on n'est plus étonné de l'influence immense que possède dans son île natale l'agitateur O'Connell, dont l'éloquence sauvage et la mâle énergie se retrempent chaque jour à la vue des



malheurs et de l'injuste oppression qui pèsent sur ses frères.

A part cet esprit d'envahissement qui, à toutes les époques, dans tous les temps, a distingué les ministres de toutes les religions, il faut se bien convaincre que des motifs plus puissants encore influent en Angleterre sur les membres de la noblesse et du clergé, pour en faire les ennemis de la réforme. Le premier et le plus fort de tous ces motifs, c'est le droit d'aînesse conservé intact, malgré les progrès de la civilisation, dans la constitution anglaise; débris ancien, mais vivace de ces institutions féodales, dont le code britannique est encore tout encombré.

En vertu de ce droit d'aînesse, inviolable et forcé, qui pèse comme un plomb sur tout citoyen des trois royaumes, et dans lequel l'aristocratie puise sa force principale en concentrant les fortunes, un seul enfant dans une famille emporte l'héritage de ses pères et laisse ses frères dans le dénuement, ou plutôt les *laisserait*, si les places de l'armée et du clergé n'étaient exclusivement abandonnées aux cadets de famille. En effet, un père n'a d'autre ressource, s'il veut assurer un sort indépendant à ceux de ses enfants que la loi déshérite, que de leur acheter un grade dans l'armée, de leur obtenir par ses protections un rang dans la marine royale, ou enfin, de leur faire prendre part au gâteau du clergé en les envoyant de bonne

heure suivre les cours de théologie aux Universités d'Oxford ou de Cambridge. Mais avec la paix et surtout avec l'esprit anti-militaire des Anglais, les grades dans l'armée et même dans la marine deviennent de plus en plus chers et rares, il ne restera bientôt que les bénéfices ecclésiastiques : on voit donc bien l'impossibilité de réduire les dîmes ! car c'est ainsi que de tout temps on a couvert d'un manteau sacré des intérêts mondains. On ne peut se faire d'idée combien l'avarice, la cupidité et l'ambition, percent à travers la pauvreté déguenillée des arguments employés à défendre les dîmes et à repousser toute réforme. Les réformes, d'ailleurs, ne se tiennent-elles pas toutes par la main ? Les dîmes abolies ou réduites, les grades dans l'armée devenus plus rares et cotés à un prix plus élevé, que deviendra cette nuée dévorante et affamée des cadets ? Tranquille ou supportant du moins en patience sa déshérence, tant qu'elle a pu voir son pain quotidien assuré, ne se révoltera-t-elle pas contre l'iniquité du droit d'aînesse, si ce droit exorbitant n'a plus pour contre-poids les bénéfices de l'église et les pensions de l'état ? C'est alors que les cadets, forts de leur bon droit, de la justice de leur cause, exigeront peu à peu que les grades ne soient plus vendus au plus offrant, mais donnés aux plus anciens et aux plus dignes ; qu'ils demanderont le partage avec leurs aînés ; et, quand ils voudront toutes ces choses fortement,

ils les obtiendront, parce que, n'ayant pas compté sur une fortune toute venue, ils sont les plus habiles; parce que, comme il n'y a qu'un aîné contre plusieurs cadets, ils sont les plus nombreux. Ainsi l'aristocratie, qui sent ses intérêts compromis, qui voit dans la question des dîmes une question de vie ou de mort pour elle, n'accordera que par force et après une lutte longue et violente, la réduction de ces dîmes, qui entraîne avec elle l'abolition et du droit d'aînesse et de la vénalité des grades dans l'armée. Mais enfin, quelque obstacle que l'avarice, l'ambition, l'orgueil et l'entêtement de la noblesse opposent à ces réformes, elles auront lieu, parce que le peuple, qui paie les dîmes de ses sueurs, ne veut plus les payer : il est las du fardeau, et ne consentira plus à le supporter pour un clergé qui lui est inconnu, pour un clergé aristocrate et fier, qui ne descend plus jusqu'à lui, qui ne visite plus sa cabane, qui ne soulage plus ses misères, qui n'adoucit plus ses douleurs, qui enfin, en déposant les deniers à distribuer aux pauvres entre les mains de l'*Overseer*, a fait abandon de la portion la plus belle de ses antiques prérogatives et a matérialisé la charité. Le peuple anglais ne connaît plus ses prêtres, et, s'il respecte sa religion, il en ignore les ministres : pourquoi donc s'intéresserait-il à eux ?

Mais, assez de considérations générales : examinons maintenant le matériel de la religion en

Angleterre ; laissons à part le fond , et étudions la forme. Nous avons vu déjà que l'Anglais , vif , ardent , actif , patient , se prêtant à tout , se pliant à toutes les exigences de son état ou des fonctions dans la vie extérieure ou publique , rentré sous le toit de la famille , veut y trouver et ses aises et le repos : eh bien ! ce goût du comfortable au logis le suit à l'église , sa seconde demeure. Là , comme chez lui , il lui faudra un lieu clos , un siège commode et chaud , des fenêtres et des portes imperméables à la froide atmosphère d'un climat brumeux ; là , comme chez lui , il lui faudra l'étiquette de la forme et la distinction des rangs sociaux. Ne vous attendez donc pas , vous étranger voyageur , à rencontrer dans la chapelle protestante d'un Anglais l'égalité réelle , le pêle-mêle des chaises que vous trouvez en France dans toutes nos églises catholiques. Là , point de chaises comme chez nous , mais des bancs encaissés , à dossiers carrés , à marche-pied et prie-Dieu garnis de coussins ; point de nef spacieuse et libre : un vaste salon divisé en cases séparées par la boiserie des bancs ; trois passages étroits et souvent garnis de tapis en sparterie pour donner à ces bancs un libre accès ; des rideaux de taffetas portés sur de luisantes tringles en cuivre pour garantir du vent les bancs rapprochés de la porte ; enfin , des bouches de chaleur ouvertes dans le pavé du temple , donnant pendant l'hiver accès à un air chaudement

tempéré, qui permette aux âmes dévotes de s'abandonner sans aucune des gênes de ce bas monde aux douceurs de l'extase et de la contemplation.

TEMPLES. — A examiner de près le peuple anglais, il est impossible de ne pas reconnaître en lui le peuple le plus complètement religieux de notre époque. Pendant que l'on sécularise les moines en Espagne, que l'on y brûle leurs couvents ou au moins qu'on les en chasse, les temples se multiplient sur tous les points de la Grande-Bretagne. Là, pas de ville sans de nombreuses églises, pas de rue sans chapelle. Londres renferme une corporation dont le but unique est d'accroître les anciens édifices religieux et d'en bâtir de nouveaux ; et, certes, à voir ce qui se passe, on se persuade aisément que cette société ne reste pas oisive.

Le genre d'architecture le plus généralement adopté pour les églises modernes en Angleterre, paraît être le gothique des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, mais dépourvu en grande partie de ces fines découpures, qui encadraient si délicatement d'une broderie en dentelle les fenêtres, les portiques et les clochetons. Les formes actuelles sont plus unies et plus carrées. A l'intérieur, les temples sont simples ; ils n'offrent qu'un seul bâtiment carré, où tout est ménagé pour tenir le plus de monde possible dans un plus petit espace. Ainsi, le pavé inférieur sera garni de bancs, tandis que des tribunes larges et spacieuses ou supportées par de

légères colonnes de fonte, régneront autour de trois côtés de l'église, et contiendront d'autres bancs en gradins. Au fond de l'église est un abside plus étroit et peu profond, où est dressé un autel dépourvu d'ornements. C'est là que siègent les membres du clergé. Pour pénétrer dans une chapelle, les fidèles franchissent la porte extérieure qui donne d'abord accès à un vaste vestibule ou parvis. De ce parvis on pénètre à l'intérieur par une ou deux portes étroites, qui ferment hermétiquement, tandis qu'à droite et à gauche deux escaliers conduisent aux tribunes. Directement au-dessus du vestibule, sont installés l'orgue et les bancs des choristes, contigus aux tribunes.

En avant de l'abside, à droite et à gauche, sont dressées deux chaires désignées chacune sous un nom différent : celle de droite s'appelle *the pulpit*, c'est la chaire à prêcher ; celle de gauche, nommée *the desk*, est pendant tout l'office occupée par un ecclésiastique chargé d'interrompre, à des instants donnés, le chant des hymnes par la lecture de quelques versets de la Bible, qui repose devant lui, sur un somptueux coussin de velours cramoisi. Au pied du *desk*, la voix sourde et lente du clerc de la paroisse murmure les répons.

Si les réformateurs puritains d'Écosse ont, dans leur zèle fanatique, détruit et brisé partout les images, ils n'ont pas, heureusement pour les beaux arts, trouvé d'imitateurs dans les protestants An-

glais; ceux-ci ont, au contraire, saintement respecté les vitraux coloriés de leurs églises. Les étudiants d'Oxford montrent encore avec orgueil les belles images des saints dont sont ornées les croisées des chapelles de plusieurs de leurs collèges, et un grand nombre d'églises modernes s'empressent de se conformer à cet antique usage. Je puis signaler, entr'autres, la croisée principale d'une église de Shrewsbury, dans le Salopshire, sur les vitraux de laquelle est peinte une assomption, qui offre à la contemplation des dévots une sainte et belle figure de Vierge. Sous les rapports architecturaux, je trouve donc que le clergé anglais s'entend beaucoup mieux aux décorations et aux restaurations d'églises que nos prêtres français, généralement si dénués de ce bon goût et de ce sentiment artistiques qui présidaient il y a plusieurs siècles à la construction et à l'ornement des temples catholiques. Combien de fois n'ai-je pas vu avec douleur de beaux et antiques édifices religieux, dont à force de dépenses, de peines et de soins, on était parvenu à faire d'affreuses églises couvertes d'un jaune et dégoûtant badigeon. Et c'est en se laissant ainsi déborder de toutes parts, par les sciences, l'industrie et les arts, que le clergé catholique a perdu cette influence directrice qui fit sa gloire et sa force aux premiers siècles du christianisme. Si une nouvelle gloire l'attend, si une nouvelle puissance lui est destinée, il ne pourra certainement reconquérir

cette gloire et cette puissance qu'aux prix d'une éducation toute nouvelle, variée, profonde, et dans les beaux-arts, et dans la science, et dans l'industrie.

CÉRÉMONIES DU CULTE. — J'ai déjà cité quelques lignes de Bulwer dans ce chapitre. J'emprunterai encore à cet auteur les réflexions suivantes, qui peignent parfaitement l'effet produit sur moi par les prédicateurs anglicans, auxquels la *décente* et le *décorum* ne permettent jamais de s'abandonner aux inspirations irrégulières d'une éloquence improvisée.

« Un respect des convenances, et des convenances seules, dit le critique anglais, une conviction que tout est mal dans ce qui s'en éloigne, que tout est hypocrisie dans ce qui les dépasse, refroidit le zèle de nos ministres : l'éloquence est de mauvais ton ; le monde aristocratique ne peut pas souffrir que les prêtres et les femmes fassent trop de bruit. Le prédicateur le plus en vogue, qui, dans la chaire, se laisserait emporter par son zèle pour le salut des âmes, improviserait une figure de rhétorique trop brillante, ou s'abandonnerait à une gesticulation trop fougueuse, passerait inévitablement pour manquer à la dignité de son caractère. — Bossuet se fût déconsidéré parmi nous, et Saint-Paul eût passé pour un charlatan ridicule.

» Entrez dans ce temple encombré de fidèles, — c'est une église à la mode : vous voyez avec



» quelle propreté elle est tenue, avec quels soins  
» minutieux elle est peinte ; vous admirez l'éclat  
» des clous dorés qui fixent un fin drap écarlate  
» au dossier des bancs du beau monde ; quel air  
» respectable resplendit sur le visage du clerc ! le  
» jeune vicaire prévient par ses manières élégantes.  
» — Le recteur s'avance vers la chaire, il va prê-  
» cher : ce recteur est un homme de mérite ; il  
» ne peut manquer d'être bientôt fait évêque, se  
» répète-t-on avec confiance, car il a publié un  
» drame grec, et servi de précepteur à lord Glitter.  
» — Eh bien ! observez-le. — Quelle monotonie  
» dans sa voix ! — Quelle froideur dans son geste !  
» — Quel calme composé dans tous ses traits !....  
» — Mais, écoutons ce qu'il dit : — *Redoutez le*  
» *courroux du Seigneur suspendu sur vos têtes ! —*  
» *Souvenez-vous de votre âme immortelle. Rappelez-*  
» *vous, oh ! rappelez-vous bien la responsabilité qui*  
» *pèse sur vous ! Vous aurez à rendre un compte*  
» *sévère et terrible de vos actions ! Ce compte, il peut*  
» *vous être à l'instant même demandé ! Êtes-vous*  
» *prêts ?* — Voilà les paroles passionnées qui dé-  
» coulent de ses lèvres ; cependant il les débite de  
» ce ton nonchalant et faible, avec lequel un homme  
» ennuyé demanderait à son valet de chambre :  
» *John, est-il bientôt l'heure de dîner ? »*

Je ne connais donc rien de plus triste, de plus lugubre, de plus torpéfiant que ces sermons manuscrits, que ces paroles comateuses, qui tombent,

ou mieux qui descendent en notes soporifiques du *desk* et du *pulpit* anglican. Une chose, cependant, remplie de charme m'attirait dans les temples britanniques et me faisait braver l'odieuse monotonie du rituel et des sermons, c'étaient les chants des hymnes. Les Anglais protestants ont parfaitement compris l'influence du chant sur le cœur, aussi ont-ils toujours donné à cette partie essentielle du culte une attention particulière. Leurs maîtres de chapelle, reçus à Oxford ou à Cambridge, subissent des épreuves universitaires, et reçoivent en échange un titre de docteur en musique. Au moment de l'office divin, l'orgue, tenu par quelqu'artiste de mérite, accompagne toujours la voix ; et les hymnes, en langue vulgaire, chantés par des chœurs d'hommes, de femmes et d'enfants, exercent sur l'auditoire une influence d'une douceur indéfinissable. Ravi par cette harmonie inaccoutumée qui ne formait, pour moi étranger, que des sons presque inintelligibles mais suaves, j'oubliais mon isolement sur une terre lointaine ; mon esprit, entraîné dans une douce rêverie revenait au milieu de la France, au sein de ma famille, de mes amis ; je priais pour eux, je me croyais avec eux, et cette espèce d'affaissement moral causé par le délaissement que ressent tout voyageur solitaire, quel que soit d'ailleurs l'intérêt que lui offrent les contrées qu'il parcourt, se trouvait un moment dissipée.

Le catholicisme anglais , nécessairement influencé par son voisinage avec des sectes dissidentes , s'est modifié par ce contact. Si , pendant la grand'messe , l'officiant psalmodie encore sur les notes grégoriennes la *Préface* , le *Pater* ; le chœur et les fidèles , accompagnés de l'orgue , chantent sur une musique plus savante et plus moderne les autres parties du service divin, telles que le *Kyrie*, le *Credo*, le *Sanctus*, etc. Il existe même à Londres, *Warwich-Street* , une délicieuse petite chapelle catholique , aussi soignée , aussi fashionable qu'aucun temple des évêques , dans laquelle l'office divin se célèbre tous les dimanches en présence d'une réunion choisie , avec une pompe et une solennité particulière. L'orgue, touché par un musicien distingué, prête son concours à un chœur composé des premiers sujets , tant hommes que femmes, du Théâtre Italien ; ce sont les Lablache, les Rubini, les Grisi, les Malibran, qui font retentir de ravissants accords cette chapelle favorite. Nos prêtres de France qui proscrivent une pareille composition de chœurs, ignorent donc quelle puissance religieuse et moralisante existe dans ces sublimes concerts ? vingt fois, surtout à nos messes des morts, j'ai maudit la voix monotone, les chants vulgaires et surannés de nos choristes ignorants lesquels me faisaient prendre en antipathie et le culte et ses ministres qui , pour le salut des morts, suppliciaient les vivants. Vingt fois, au contraire,

je suis sorti meilleur, plus religieux, plus humain de l'Opéra, oui de l'Opéra après les célestes accents du *Mosé* de Rossini, ou du *Robert* de Meyer-Beer.

Si les moines et les prêtres du XI<sup>e</sup> siècle inventaient l'harmonie et l'échelle musicale moderne, ils faisaient une belle révolution dans l'art et marchaient à la tête du mouvement artistique ; mais vouloir conserver les mêmes notes, les mêmes chants, les mêmes modulations après que sept cents ans d'études et de travaux ont perfectionné la science musicale, c'est se montrer maladroitement rétrograde, et repousser au XIX<sup>e</sup> siècle les moyens même de moralisation et de prosélytisme si heureusement féconds au XI<sup>e</sup>. C'est un fait généralement admis, rien ne vieillit plus vite que la musique ; quel charme veut-on donc nous faire trouver à des modulations usées depuis des siècles. Je ne comprends la religion qu'au milieu des chœurs des Anges ; tout le reste, sauf une éloquence jeune, vive, enthousiaste, n'est rien dans un temple et refroidit l'auditeur. Oh ! qu'il a bien compris cette pensée, celui qui écrivait naguère : « Oui, « la musique, c'est la prière, c'est la foi, c'est » l'amitié, c'est l'association par excellence. Là, où » vous serez seulement trois réunis en mon nom, » disait le Christ aux Apôtres en les quittant, vous » pouvez compter que j'y serai avec vous. Les » Apôtres condamnés à voyager, à travailler, et à » souffrir, furent bientôt dispersés. Mais, lors-

» qu'entre la prison et le martyre , entre les fers  
» de Caïphe et les pierres de la synagogue , ils ve-  
» naient à se rencontrer , ils s'agenouillaient en-  
» semble sur le bord du chemin , dans quelque  
» bois d'oliviers , ou vers le faubourg de quelque  
» ville , dans une *chambre haute* , et ils s'entrete-  
» naient en commun du maître et de l'ami Jésus ,  
» du frère et du Dieu au culte duquel ils avaient  
» voué leur vie ; puis , quand chacun à son tour  
» avait parlé , le besoin d'invoquer tous à la fois  
» les mânes du bien-aimé leur inspirait sans doute  
» la pensée de chanter , et sans doute aussi le Saint-  
» Esprit qui descendit sur eux en langues de feu ,  
» et qui leur révélait les choses inconnues , leur  
» avait fait don de la langue sacrée qui n'appar-  
» tient qu'aux organisations élues. Oh ! soyez-en  
» sûrs , s'il exista des êtres assez grands devant  
» Dieu pour mériter d'acquérir subitement des  
» facultés nouvelles , si leur intelligence s'ouvrit ,  
» si leur langue se délia , des chants divins durent  
» découler de leurs lèvres , et le premier concert  
» d'harmonie dut frapper les oreilles ravies des  
» hommes. »

Aujourd'hui, tout le monde apprend la musique ; un mouvement de réaction religieuse , après un siècle d'athéisme , semble , par un besoin irrésistible de l'âme , rappeler la foule dans nos temples déserts ; pourquoi nos prêtres catholiques ne tiraient-ils pas parti de cette éducation nouvelle et

de ce mouvement religieux ? Rien ne serait plus facile que d'obtenir de nos jeunes demoiselles d'unir chaque dimanche leurs voix en chœur dans nos églises, une tribune contiguë à l'orgue les isolerait de la foule et les rapprocherait de l'instrument accompagnateur ; de jeunes enfants de chœur, formés par la méthode Choron, joindraient leurs accords à ceux des femmes, et nous aurions ainsi des cantiques délicieux, ravissants. Rien dans la liturgie romaine ne s'oppose à ce progrès : que le catholicisme l'emprunte donc à la réforme.

CONSTITUTION RELIGIEUSE. — *Eglise anglicane.* — Le clergé, en y comprenant toutes les personnes engagées dans les ordres et revêtues de quelques fonctions ecclésiastiques, jouissent de certains privilèges, ou sont soumis à certaines restrictions qui leur sont particulières : ainsi, ils ne peuvent être contraints ni au service militaire, ni aux fonctions de juré, ni être appelés devant la *court-leet* (espèce de tribunal secondaire), pour y prêter le serment de fidélité au souverain et aux lois du royaume, connu sous le nom de *frank pledge* : on ne peut encore arrêter un ecclésiastique pour une cause civile, durant l'office religieux ni même pendant qu'il se rend de chez lui à l'église, ou quand il en revient. Par contre les prêtres de l'église anglicane ne peuvent être élus à aucune charge civile, telle que celles de Shériff, de Bailly ou de Constable, etc.. Il ne leur est pas permis non plus de siéger à la

chambre des communes. Sans le consentement de son évêque, un membre du clergé anglican est privé du droit de prendre à bail une ferme de plus de 80 acres (32 hectares 32 cent.) sous peine de payer une amende de deux livres sterling (50 fr. 40 c.) par chaque acre excédant le nombre légal. Il est également défendu aux ecclésiastiques de faire aucun commerce ou de vendre ou d'acheter quoi que ce soit dans une intention de lucre, sous peine de perdre la valeur entière de l'objet acheté ou vendu; toute convention commerciale contractée par eux est nulle de droit; cependant, il leur est permis de vendre le produit de leurs fermes, ou d'acheter ce qui peut être nécessaire à leur exploitation, pourvu toutefois qu'ils s'abstiennent de paraître en personne sur les foires et sur les marchés.

Malgré cette défense et malgré la nullité de leurs conventions commerciales, ces titres sont valables vis à vis des tiers, et un prêtre peut être condamné comme failli.

Les prêtres anglicans supportent, comme les autres citoyens, les taxes imposées par le parlement, à moins de clauses contraires. Ils concourent, en raison des dîmes qu'ils reçoivent, au paiement de la taxe des pauvres.

Voici les titres et degrés de la hiérarchie anglicane : archevêque, évêque, doyen, chanoine et prébendier, archidiacre, recteur, vicaire, curé et clerc, si ce dernier est dans les ordres.

L'archevêque est le supérieur ecclésiastique d'une province. Il surveille les évêques et tout le clergé de cette province, et peut lancer contre eux des mandements d'interdiction pour motifs reconnus.

L'archevêque de Cantorbery est évêque métropolitain et primat de tout le royaume. C'est à lui qu'appartient le privilège exclusif de couronner les rois et les reines d'Angleterre. Il distribue les dispenses ecclésiastiques pour tous les cas que ce soit. Il peut déléguer le droit de conférer tous les degrés universitaires, sauf ceux d'où dérivent certains privilèges, qu'il n'appartient qu'aux universités de Cambridge et d'Oxford de conférer.

Les fonctions et l'autorité des évêques, s'étendent à la surveillance des mœurs des prêtres et des citoyens de leur diocèse ; ils peuvent les frapper d'une censure ecclésiastique ; et, à cet effet, ils ont une cour tenue par leur chancelier. Ils ordonnent les prêtres et les pourvoient de bénéfices, distribuent les dispenses de mariage, consacrent les églises, donnent la confirmation, et prononcent les interdictions et les excommunications. Les évêques et archevêques reçoivent leur institution canonique directement de la couronne, bien qu'ils soient censés élus par le doyen et le chapitre, qui composent le conseil des évêques. Les chanoines et les prébendiers dont le chapitre est composé, sont nommés tantôt par le roi, tan-



tôt par les évêques ; quelquefois ils sont élus par le chapitre lui-même.

L'archidiacre exerce en sous-ordre de son évêque une juridiction ecclésiastique sur tout ou partie d'un diocèse.

Les emplois ecclésiastiques les plus nombreux , sont ceux du *parson* et du *vicaire*. Leurs fonctions répondent à celles du curé en France. La différence entre le *parson* et le vicaire , est celle-ci : le *parson* exerce directement, en son propre et privé nom , et perçoit tous les revenus de sa cure ; le vicaire n'est que le délégué d'un bénéficiaire titulaire dont il remplit les fonctions , moyennant une part déterminée dans les revenus de la paroisse. Pour exercer les fonctions de parson ou de vicaire, il faut avoir été ordonné prêtre , c'est-à-dire avoir obtenu le titre de *clerc dans les ordres*. Ce titre ne peut s'obtenir avant 24 ans révolus. Il suffit d'avoir atteint sa vingt-troisième année pour être ordonné diacre. Le diaconat n'imprime pas , du reste, comme celui de prêtre , un caractère ineffaçable ; le diacre qui n'a pas encore reçu les ordres sacrés comme prêtre , peut toujours renoncer à l'état ecclésiastique , redevenir laïque et embrasser toute autre profession. Au prêtre seul est confiée l'administration des sacrements. Un diacre ne peut prêcher qu'après avoir été entendu et autorisé par son évêque.

Avant d'être admis à un bénéfice quelconque ,

un membre du clergé anglican doit toujours faire sa déclaration de *conformité* à la liturgie anglicane, et, dans les deux mois qui suivent son institution, il doit lire publiquement en chaire les 39 articles de religion, rédigés comme symbole en 1562, par le synode de Londres, ainsi que son adhésion à ces articles.

Un évêque est en droit de refuser à un clerc l'institution ecclésiastique, pour cause d'hérésie, d'immoralité ou d'ignorance.

Il n'est permis à aucun ecclésiastique d'avoir deux domiciles séparés, sauf dispense; et, même dans ce cas, les deux domiciles ne doivent pas être à plus de trente milles (environ 12 lieues) l'un de l'autre. Enfin, pareille dispense ne peut être accordée qu'à un ecclésiastique reçu Maître ès-arts dans l'une des universités de Cambridge ou d'Oxford. La *non-résidence* ne peut également être autorisée que dans de certaines limites et à de certaines conditions.

Le degré le plus inférieur de la hiérarchie anglicane est celui de *curé*. Le *curé* est en général chargé des mêmes fonctions que le *vicaire*; mais la plupart du temps il ne les exerce que comme intérimaire. L'ecclésiastique préposé à une paroisse, doit, sous peine d'amende, tenir un registre des baptêmes, des naissances et des décès, ce qui n'empêche pas que ces registres ne soient en général fort mal tenus : aussi les Anglais un peu

initiés à notre administration française, nous en vient-ils avec raison, nos registres de l'état civil, si précieux pour le maintien de l'état et de la fortune de tous les citoyens, et la constatation de l'identité de leur personne.

**CATHOLIQUES ROMAINS.** — Autrefois une législation exclusive et barbare pesait sur les catholiques anglais; arrêtés à chaque pas par le serment du *Test act*, ils ne pouvaient remplir presque aucune fonction publique. Grâce aux dispositions plus avancées, inspirées par le progrès des lumières, et introduites depuis quelques années dans la constitution anglaise, les catholiques ne sont plus inhabiles qu'à un très-petit nombre d'emplois, et encore la plupart de ces emplois rentrent-ils dans l'ordre ecclésiastique, et seraient-ils refusés par les catholiques eux-mêmes, si, par impossible, ils se trouvaient promus à des fonctions opposées à leurs croyances religieuses.

Avant d'entrer en fonctions, un officier public était, dans la plupart des cas, en vertu du *Test act*, astreint à communier selon le rite anglican. Il devait ensuite prêter un serment par lequel il déclarait ne pas croire à la transubstantiation de l'hostie dans le sacrement de l'Eucharistie. On conçoit que de pareilles formalités excluaient nécessairement les catholiques de tout emploi public. Depuis le bill d'émancipation des catholiques, le serment exigé par le *Test act* a été remplacé

par le serment suivant, que tout sujet anglais catholique doit prêter et signer avant d'entrer en fonctions :

« Moi, N....., promets et jure en sincérité,  
» que je serai fidèle et loyal à sa majesté le roi  
» Guillaume IV ; je le défendrai de toutes mes  
» forces contre quelque conspiration ou attentat  
» que ce soit, dirigé contre sa personne, les droits  
» de sa couronne ou sa dignité ; je m'efforcerai  
» également de révéler et de faire connaître à sa  
» majesté, à ses héritiers et successeurs, toutes les  
» trahisons, tous les complots qui pourraient être  
» tramés contre elle ou contre eux ; je promets  
» fidèlement encore de maintenir, de soutenir et  
» de défendre de tout mon pouvoir la succession  
» légitime au trône, laquelle succession a été limitée *par un acte qui détermine les droits de la*  
» *couronne, les droits et franchises des sujets*, à la  
» princesse Sophie, électrice de Hanovre et à sa  
» descendance protestante ; promettant encore  
» d'abjurer tout gage de fidélité et d'obéissance  
» à toute autre personne qui élèverait ou prétendrait élever des droits à la couronne de ce  
» royaume. Je déclare encore que je ne considère  
» point comme un article de foi pour moi, cette  
» opinion que j'abjure et rejette, que les princes  
» excommuniés ou anathématisés par le pape ou  
» par tout autre autorité émanant du siège de  
» Rome, peuvent être déposés et immolés par leurs

» sujets ou par qui que ce soit ; je déclare encore  
» que je ne crois pas que le pape de Rome, ou  
» qu'aucun prince, ou prélat, ou personnage,  
» ou état, ou potentat étranger, puisse ou doive  
» avoir aucune juridiction, pouvoir, suprématie,  
» prééminence temporels et civils, directement  
» ou indirectement sur ce royaume. Je jure que  
» je défendrai de tout mon pouvoir la constitution  
» de la propriété, telle qu'elle est établie dans le  
» royaume par les lois : je désavoue ici et abjure  
» solennellement toute intention de renverser l'é-  
» glise actuelle, établie par les lois du royaume ;  
» je jure encore solennellement que je n'userai  
» jamais d'aucun des privilèges auxquels j'ai ou je  
» puis avoir droit par la suite, pour troubler ou  
» affaiblir la religion protestante et le gouverne-  
» ment protestant dans les trois royaumes unis ; en  
» présence de Dieu, je professe, affirme et déclare  
» que je fais la présente déclaration et tout ce  
» qu'elle contient, dans toute l'étendue et le sens  
» naturel des mots compris dans ce serment, sans  
» aucuns échappatoires, équivoques ou restrictions  
» mentales quelconques. Ainsi, Dieu me soit en  
» aide. »

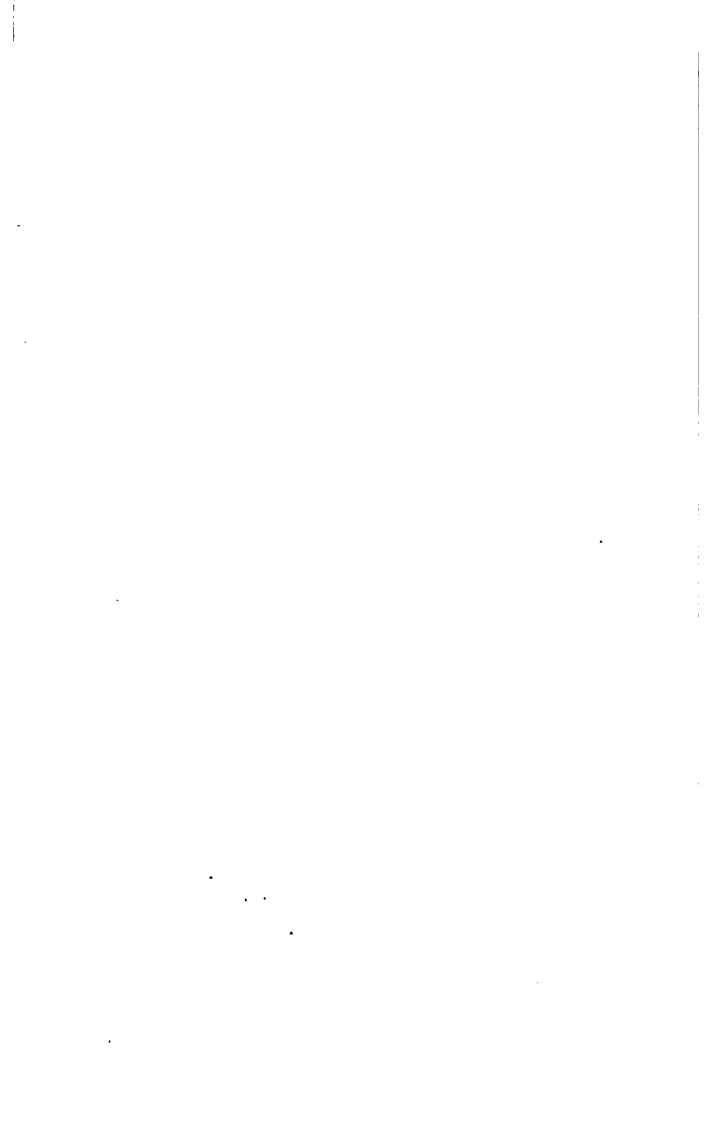
De même que les prêtres anglicans, aucun prêtre catholique ne peut être élu membre du parlement.

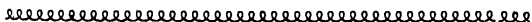
Depuis le bill d'émancipation, il est encore quelques fonctions, outre celles de l'ordre religieux,

qui ne peuvent être exercées par des catholiques ; ce sont , principalement celles de régent du royaume , de lord chancelier , de garde du grand sceau , de lord lieutenant , député ou gouverneur d'Irlande , et de haut commissaire du Roi près l'assemblée générale de l'église d'Ecosse.

Il est expressément défendu aux prêtres catholiques de conserver, hors des édifices consacrés au culte , le costume particulier à leurs fonctions. Hors de ces clauses , les catholiques anglais jouissent maintenant de tous les avantages et privilèges des sujets protestants de la Grande-Bretagne. Reste encore l'émancipation des Juifs à écrire dans la loi pour compléter l'œuvre de civilisation du XIX<sup>e</sup> siècle ; mais tout fait espérer qu'en dépit de la haute aristocratie et de l'esprit rétrograde du clergé anglican , cette œuvre de haute justice ne tardera pas à s'accomplir.







## INSTRUCTION PUBLIQUE.

---

**SALLES D'ASILE, ÉCOLES PRIMAIRES, COLLÈGES, UNIVERSITÉS, LEURS OFFICIERS, TITRES ET DEGRÉS UNIVERSITAIRES, INSTITUTIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.**

DEPUIS le temps d'Alfred-le-Grand, le plus populaire des rois d'Angleterre et sans doute le plus digne de l'amour de ses sujets, nous voyons à son exemple la plupart des souverains d'Angleterre, et à l'exemple des souverains, grand nombre de seigneurs et de riches particuliers faire à l'envi des fondations perpétuelles pour l'instruction de la jeunesse des deux sexes. C'est grâce à cette salutaire impulsion donnée dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle par un monarque éclairé, que l'instruction publique s'est de tout temps montrée florissante dans la Grande-Bretagne. Un édit du roi Henri VIII défendant *aux laboureurs, artisans, manouvriers et domestiques* de lire la Bible en leur particulier, prouve que dès le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, les classes infé-



rieures même possédaient généralement déjà les éléments de la lecture ; car il est difficile de supposer qu'on eût fait défense de lire à des gens qui n'auraient pas été dans le cas de le faire.

Aux jours où nous sommes , l'Angleterre possède , sans compter ses universités et ses écoles pour l'instruction supérieure , 50,000 écoles de toutes natures : asiles pour l'enfance ; écoles primaires du dimanche , écoles de la semaine , etc. Sur ce nombre , 20,000 sont des institutions particulières et indépendantes ; 30,000 existent en vertu de fondations bienfaisantes à perpétuité ou de souscriptions annuelles et volontaires. D'après un relevé statistique de 1828 , 2,000,000 d'enfants recevaient dans ces établissements l'instruction élémentaire. Le nombre de ceux qui participent à la même instruction en Ecosse est de 106,000 , ce qui établit entre les enfants instruits aux écoles et le reste de la population, la proportion suivante :

En Angleterre proprement dite ,	1 enfant sur 17 habitants.
Pays de Galles ,	1 <i>dito</i> sur 20 <i>dito</i> .
Ecosse ,	1 <i>dito</i> sur 9 <i>dito</i> .

Dans plusieurs autres pays de l'Europe , la statistique de l'instruction publique donne les résultats comparatifs que voici :

Prusse ,	1 enfant sur 8 habitants.
Hollande ,	1 <i>dito</i> sur 10 <i>dito</i> .
France ,	1 <i>dito</i> sur 28 <i>dito</i> .

La comparaison, comme on le voit, n'est pas en notre faveur.

**SALLES D'ASILE.** — Lessalles d'asile pour l'enfance, qui se sont multipliées depuis quelques années en France, me dispensent de m'étendre sur la description de ces établissements. La première fut fondée en 1816 à New-Lanarck, par le célèbre Robert Owen. Celles qui existent maintenant en Angleterre se soutiennent par des dons volontaires, et, dans quelques localités, outre ces subventions charitables, par une rétribution de 2 pences (20 centimes) exigée par semaine de chaque enfant; si plusieurs enfants sont frères et sœurs, alors, quelque soit leur nombre, ils ne paient que 3 pences (30 centimes) par famille.

Selon que les parents sont réputés aisés ou indigents, leurs enfants sont admis aux écoles moyennant une légère rétribution ou gratuitement. Les écoles du dimanche (*sunday schools*), consacrées à l'instruction des enfants les plus pauvres employés pendant la semaine dans les ateliers des manufactures sont presque toutes gratuites. Dans Londres seul 40 ou 50,000 de ces petits êtres apprennent à lire et à écrire dans ces établissements hebdomadaires.

**ÉCOLES PRIMAIRES.** — Anciennement, il était rare qu'une école ne fût pas attachée à chaque couvent catholique. La réforme ayant entraîné la chute de tous ces établissements on religieux, serait porté à

croire que la ruine du catholicisme dût être en même temps la ruine de l'instruction publique en Angleterre. Il n'en fut point ainsi : le zèle des premiers réformateurs et leur crainte du *papisme* y pourvurent. Il fut ordonné par les parlements qu'une école surveillée et dirigée par le ministre serait annexée à la plupart des temples protestants. Les réformateurs écossais surtout firent de cette disposition un article de loi sévère. Et, aujourd'hui encore, on peut dire que, dans les deux royaumes unis, un tiers au moins de leur jeune population est élevé et instruit par le clergé réformé. Chaque religion nouvelle se croit obligée d'ailleurs de fonder une école à côté de son église. C'est pour elle le plus sûr moyen de prosélytisme, et il n'est point négligé.

Depuis un très petit nombre d'années, par exemple, une église de la *Nouvelle-Jérusalem*, cette branche du Swédemborgisme a été fondée à Manchester. Eh bien ! cette secte toute récente compte déjà dans cette seule ville 800 enfants élevés dans trois écoles, dont deux pour les garçons et une pour les jeunes filles.

Il existe donc trois espèces d'écoles primaires : écoles particulières, ouvertes à leurs risques et périls par des instituteurs indépendants ou par diverses sectes religieuses ; écoles de charité en vertu de fondations anciennes ou modernes ; écoles de paroisses, entretenues aux frais de la commune

nauté<sup>1</sup>. On suit dans ces divers établissements le système d'enseignement mutuel ou simultané : quelquefois les deux ensemble. Les livres d'épellation sont composés avec soin. Il existe pour l'instruction du degré immédiatement supérieur des résumés d'histoire ou de géographie plus ou moins bien faits. Mais, de tous ces ouvrages élémentaires, celui qui m'a paru le plus convenable, celui que je voudrais voir traduit ou plutôt imité pour la France, c'est *The Litterary and scientific class book*, ou le *livre de classe, littéraire et scientifique*, divisé pour l'année en trois cent soixante cinq lectures ou leçons, sur une foule de sujets divers qu'il convient à tout

<sup>1</sup> Outre l'entretien de ces écoles, les paroisses, qui répondent à nos municipalités françaises, et qui ne s'entendent pas seulement d'une église et de ses annexes, mais d'une ville entière quelquefois, pourvoient encore à celui de la police, du pavage, de l'éclairage, des monuments publics, des pauvres, etc... Ces frais divers ne sont point couverts comme en France par des droits d'octroi. Les administrateurs de chaque paroisse s'assemblent et imposent, selon les besoins, les personnes domiciliées de la paroisse en proportion de leurs propriétés ou de leur loyer. Ces taxes cumulées s'élèvent annuellement à la valeur d'environ la moitié du prix du loyer. Quelques villes possèdent des immeubles, ou jouissent de privilèges particuliers qui diminuent cette taxe. A Liverpool, par exemple, un droit (*town duty*) est prélevé sur chaque colis des marchandises débarquées dans le port,

J'aurais désiré donner, dans un chapitre à part, quelques notes sur les institutions municipales de l'Angleterre; mais ces institutions varient tellement selon les localités, que je

le monde de connaître et qu'on ne saurait inculquer de trop bonne heure aux enfants. Ces leçons, destinées à l'instruction du premier degré, seraient tout à fait bien placées entre les mains des maîtres et des plus jeunes élèves. Aux premiers, elles serviraient de programmes; aux seconds, de point de repère. Chacune d'elles est terminée par une ou plusieurs questions qui ont trait au chapitre, et qui peuvent être adressées aux enfants, soit immédiatement, soit plus tard, soit à des examens publics. Les titres de quelques-unes de ces lectures aideront à en faire comprendre la valeur :

« Invention de l'écriture; — art de l'imprimerie; — des avantages de la science; — des avantages

n'ai pu me procurer de renseignements précis sur cette branche de l'administration publique : il faudrait les aller recueillir de ville en ville, et ils se compliquent tellement, qu'ils nécessiteraient des volumes entiers pour les bien développer. Une foule d'abus s'étant glissés, par suite des temps, dans les attributions municipales que ne réglaient aucune législation spéciale, sir John Russell, aujourd'hui ministre de l'intérieur, a cru devoir présenter dans la dernière session du parlement un bill sur la réforme municipale. Ce bill, qui, dans plusieurs de ses dispositions, se rapprochait de la législation française, après avoir été voté à l'unanimité par la chambre des communes, a subi de telles mutilations dans celle des lords, que, tout porte à le croire, dans une prochaine session ce bill reviendra sur le tapis et recevra de nouvelles et utiles modifications. On ne peut donc regarder encore comme définitive cette partie importante de la constitution anglaise.

d'étudier l'histoire ; — de la poésie ; — du levier ; — du plan incliné ; — de l'aimant ; — du télégraphe ; — de l'électricité ; — du myroscope ; — des découvertes mycroscopiques ; — de la pluralité des mondes ; — de la religion chrétienne ; — de la constitution anglaise ; — de la chambre des lords ; — de la chambre des communes ; — des éclipses ; — de Dieu ; — des Dieux du paganisme ; — du corps humain ; — des métaux , etc... »

Lorsqu'un sujet n'a pu être épuisé dans une seule leçon , il forme la matière d'une ou plusieurs des leçons suivantes , et des gravures sur bois très nettement dessinées ont servi à introduire des figures dans ce volume , toutes les fois qu'elles ont été jugées nécessaires à l'intelligence du texte. Je le répète , un pareil ouvrage serait un rudiment précieux pour nos écoles primaires , et M. Guizot , ministre de l'instruction publique , qui sent si bien le prix des bons ouvrages élémentaires , devrait encourager la publication en France d'un livre analogue au *Litterary and scientific class book* des écoles anglaises.

Dans ces écoles primaires les jours de congé ne sont pas comme en France , le jeudi et le dimanche , mais le samedi et le dimanche. Ces deux jours consécutifs laissés à l'oisiveté nuisent , je crois , beaucoup à l'assiduité et par suite aux progrès des élèves. On a si bien senti le mauvais effet de cette disposition , qu'elle a été changée dans quelques éta-

blissements. Pour ceux-ci il y a congé le dimanche, demi-congé le mercredi soir, et demi-congé le samedi. Nulle part on ne saurait se résoudre à faire travailler personne dans l'après-midi du samedi. Cette moitié du dernier jour de la semaine doit être consacrée à se préparer, dans le recueillement, à bien célébrer le saint jour du dimanche. Les vacances ont lieu en juin et juillet.

En somme, l'instruction primaire est satisfaisante en Angleterre et tend chaque jour à de nouvelles améliorations. L'instruction supérieure laisse-t-elle aussi peu à désirer ? On va le voir.

ÉCOLES SECONDAIRES. — Comme ailleurs, il existe ici une foule d'établissements particuliers destinés à l'enseignement classique des langues anciennes et modernes. Je les passe sous silence, parce que l'organisation en est à peu près la même qu'en France, et j'arrive à ces écoles publiques dans lesquelles un grand nombre d'enfants de toutes les classes sont élevés gratuitement en vertu de fondations bienfaisantes, remontant pour la plupart à plusieurs siècles en arrière, et dont les statuts, quelque surannés qu'ils paraissent de nos jours, ont à peine subi néanmoins les plus légères altérations depuis leur origine. C'est toujours le grec et le latin, quelquefois un peu de français et les éléments des sciences exactes qui en font la base. En tête se place le collège d'Eton (*Eton college*) fondé pour l'éducation de soixante-dix jeunes enfants de

bonne famille , par le roi Henri VI, en 1440, dans le voisinage du château royal de Windsor. Aujourd'hui le nombre des élèves gratuits et payants admis à ce collège s'élève à 500. Plusieurs coutumes dignes des temps de barbarie y sont encore en vigueur. C'est d'abord le *faggisme* , en vertu duquel un élève tient un de ses plus jeunes camarades dans un état de dépendance voisin de l'esclavage. Ainsi le *fag* , dont miss Edgeworth fait dériver le nom du mot latin *fatigare* (*fatiguer*, *harasser*), est l'humble serviteur d'un petit tyran , qui , sous prétexte d'aider son *fag* dans ses études, et de le défendre contre d'autres camarades , l'accable de misère et d'ennui , le force à lui porter ses livres , à lui relever au jeu sa balle ou sa toupie , à lui brosser ses habits , etc. On a vu des *fags* obligés de se coucher quelques minutes chaque soir dans les draps glacés de leur despote pour les échauffer et tenir lieu de bassinoire <sup>1</sup>.

Les élèves de ce même collège d'Eton se rendent, tous les trois ans , dans la semaine de la Pentecôte, sur une petite éminence nommée *Salt Hill* (colline salée), dominant la route de Londres à Oxford. Le but de cette réunion est de dévaliser les passants au profit du meilleur sujet de la maison. Au jour dit, tout le collège se trouve au lieu de rendez-

<sup>1</sup> Voir l'*Éducation familière* de M<sup>me</sup> Sw. Belloc, excellente imitation de miss Edgeworth.



vous , ayant à sa tête le héros de l'expédition , qui prend alors le titre de *capitaine* , et récite à haute voix un passage de quelqu'auteur ancien ; cela fait , ses camarades , tous travestis d'une manière fantasque , se répandent sur la route et dans les environs , mettant à contribution la bourse de toutes les personnes qu'ils rencontrent , et n'épargnant même pas celle du roi et de sa suite , si S. M. vient à passer ; si bien que la somme ainsi extorquée aux passants , s'élève quelquefois à plusieurs centaines de livres sterling , et fournit au *capitaine* le moyen de poursuivre ses études , et de prendre ses degrés à l'une des universités du royaume.

Le collège d'Eton n'étant point assez considérable pour y loger les écoliers non boursiers , ceux-ci vivent dans des maisons bourgeoises du voisinage , connues sous le nom de *Boarding-Houses* , dont les hôtes respectables tiennent lieu de famille aux jeunes élèves confiés à leurs soins. Au reste , cet usage n'est point particulier au seul collège d'Eton , il se reproduit dans toute la Grande-Bretagne , auprès des établissements du même genre , et mérite d'être signalé.

La plupart des autres collèges du royaume , existant en vertu de fondations bienfaisantes , sont destinés à l'éducation d'enfants indigents ; et , bien qu'il fût mieux sans doute de donner à ces jeunes élèves une éducation plus pratique , c'est toujours le grec et le latin qu'ils apprennent ; car , malgré

un grand esprit de liberté, nulle part on ne professe un plus profond respect aux vieilles coutumes qu'en Angleterre. C'est peut-être le seul pays du monde où se trouvent réunis au même degré l'amour de la réforme et l'esprit de conservation. Cette particularité du caractère anglais frappe à chaque pas l'observateur étranger par des contrastes bizarres, où la forme et le fond semblent se contredire de tous points. C'est ainsi que la Chambre des Communes, qui domine réellement aujourd'hui celle des lords, ne se présente auprès de cette dernière qu'avec les marques de la déférence la plus complète; que le cérémonial de la cour est celui des gouvernements les plus absolus, tandis que le roi a les mains liées et ne peut rien faire sans le contre-seing de ses ministres, ou contre la volonté du Parlement. C'est ainsi, s'il m'est permis de descendre à une plus humble comparaison, que le magistrat sur son siège et l'avocat au barreau chargent encore leur tête à la Titus de mesquines et ridicules perruques en crin gris, dont les ailes grotesques ne cachent pas entièrement les boucles de cheveux naturels qu'elles recouvrent. Je ne m'arrêterai donc point à décrire ces établissements fondés pour l'éducation d'enfants pauvres : il me suffit d'en faire mention. J'arrive aux universités, non pas cependant sans faire la remarque, d'après le docteur Babbage, que le nombre des personnes qui s'adonnent à

l'étude des hautes sciences , décroît chaque jour en Angleterre. Chacun dirige ses idées vers un but purement mercantile , et ne songe qu'à un profit appréciable en espèces sonnantes. A en croire le célèbre professeur, les jeunes gens qui étudient les mathématiques , cette clef de toutes les connaissances exactes , ont diminué depuis un siècle dans la proportion de *mille à dix*. J'ajouterai qu'on m'a affirmé , qu'il y a peu d'années , il se trouvait dans le Royaume-Uni deux personnes seulement en état de comprendre le *Système du Monde* de Laplace , et ces personnes étaient..... deux femmes !

UNIVERSITÉS. — Les Iles Britanniques possèdent sept universités reconnues par des chartes remontant à des époques plus ou moins reculées : ces corporations seules ont le privilège exclusif , avec l'archevêque de Cantorbery , de conférer des degrés ; elles ont leur siège à Oxford et à Cambridge , pour l'Angleterre ; à Edimbourg , Glasgow , St.-Andrew's et Aberdeen , pour l'Ecosse ; à Dublin , pour l'Irlande. On se fait difficilement idée de l'esprit routinier et rétrograde qui domine dans les universités de Cambridge et d'Oxford , dans cette dernière surtout , *dans cet illustre et respectable corps, qui a, disait naguère la Revue d'Edimbourg, acquis de bonne heure et toujours conservé avec sollicitude la gloire d'être d'un siècle en arrière sur toutes les autres classes de la société britannique*. Un

candidat doit professer l'orthodoxie la plus complète pour être admis à ces deux universités. Les Anglais qui professent le catholicisme ou toute autre secte étrangère à la foi anglicane pure, et qui désirent obtenir des degrés scientifiques, vont suivre les cours des universités d'Ecosse ou d'Irlande, dans lesquelles la religion dominante se montre moins absolue.

Les universités de Cambridge et d'Oxford offrent des mœurs à part, moitié mondaines, moitié monastiques. La vie intérieure des collèges et le rituel observé pour la réception des candidats au baccalauréat, à la maîtrise, ou au doctorat, réclament un Molière anglais, et rappellent, par leurs formes surannées, les cérémonies burlesques autrefois usitées dans les universités de France, mais qui n'ont pu résister aux parodies si plaisantes de notre poète comique.

La solennité bouffonne qui termine la pièce du *Malade Imaginaire*, lorsque ce bon Monsieur Argant se fait recevoir médecin, et le cérémonial qui préside à l'admission d'un nouveau docteur à l'université d'Oxford, sont deux spectacles identiques et non moins grotesques l'un que l'autre. Je me réserve de faire connaître, dans le chapitre suivant, une partie de ces usages universitaires, si complètement oubliés chez nous aujourd'hui.

UNIVERSITÉ D'OXFORD. — L'université d'Oxford, dont l'origine remonte à l'année 1133, et selon

quelques-uns jusqu'au règne d'Alfred-le-Grand en 890, prend le titre de : *Le chancelier, les maîtres et les écoliers de l'Université d'Oxford*<sup>1</sup>, titre confirmé par acte du Parlement sous le règne de la reine Elisabeth. Cette corporation jouit d'un grand nombre de privilèges : ses docteurs et ses maîtres ès-arts, réunis en collège électoral, envoient deux membres à la chambre des communes, et l'on est bien sûr que les députés qui reçoivent le mandat de l'antique compagnie, sont des torys renforcés, professant des opinions au moins aussi antiques que cette compagnie elle-même. Lors de l'émancipation des catholiques, sir Robert Peel, député de l'Université d'Oxford et membre du cabinet, ayant cru devoir soutenir cette mesure de justice que l'opinion publique arrachait à Wellington, alors premier ministre, l'honorable baronnet fut moralement contraint par ses mandataires de donner sa démission, et ne fut pas réélu.

L'Université s'est toujours dirigée d'après des statuts rédigés par elle-même et dont quelques-uns remontent au-delà du règne d'Elisabeth, et n'ont, pour ainsi dire, éprouvé aucune altération jusqu'à nos jours. Je crois que la principale addition que

<sup>1</sup> *The chancellor, masters and scholars of the University of Oxford.* Le mot *écolier* ne désigne pas ici le jeune homme suivant les cours de l'Université, mais tout individu gradué qui a pris ses degrés à l'Université.

ces statuts aient reçue depuis long-temps, c'est un article réglementaire défendant aux jeunes étudiants d'Oxford de se promener en *phaëton* dans les rues de cette ville ; tout le reste a une teinte de vétusté-décrépite qui présage une prochaine destruction et appelle une complète réforme. Les grands dignitaires de l'Université d'Oxford, sont le Chancelier, le Vice-Chancelier, le Sénéchal (*high Steward*), les quatre Vice-Chanceliers adjoints, les deux Procureurs (*Proctors*) et leurs quatre délégués.

Toutes les affaires du corps se traitent dans deux assemblées distinctes, appelées *la Chambre de Congrégation* et *la Chambre de Convocation* (*House of Congregation, House of Convocation*). Le Chancelier, ou le Vice-Chancelier, ou en leur absence, les deux procureurs ou leurs délégués, ont la présidence de ces chambres. Sans la présence de l'un de ces officiers, toute délibération est entachée de nullité.

*La Chambre de Congrégation* est composée des *Régents*. La *Régence* est ou *obligatoire* ou *volontaire*. La Régence obligatoire est une espèce de stage d'une année, exigé de tout nouveau docteur ou maître-ès-arts. Sont compris sous la dénomination de *Régents volontaires*, tous les docteurs et maîtres-ès-arts qui, ayant accompli le temps de leur régence obligatoire, ont continué de résider dans la ville universitaire. Est aussi *Régent volontaire*,

chaque Principal, Doyen et Censeur de collège, chaque professeur ou suppléant de l'Université. Neuf membres présents sont nécessaires pour délibérer.

*La Chambre de Congrégation* confère les degrés universitaires, accorde ou refuse les faveurs et les dispenses réclamées d'elle.

*La Chambre de Convocation*, ou comme on l'appelle quelquefois *la Grande Congrégation*, est composée des *Régents* et des *non-Régents*, membres de l'Université. Les personnes qui ont droit de voter dans cette assemblée, sont : 1° Le chancelier, le vice-chancelier, les vice-chanceliers adjoints, les procureurs et leurs délégués;

2° Les docteurs en théologie, en médecine, en droit civil, les maîtres-ès-arts, pendant leur *Régence obligatoire*;

3° Les principaux de collège et leurs délégués, les membres d'une fondation de l'un des collèges de l'Université après leur *Régence*;

4° Les docteurs en théologie, en médecine et en droit, domiciliés dans toute l'étendue de la juridiction universitaire, les professeurs qui ont été régents;

5° Enfin, les convicteurs (*Convictores*). On désigne sous ce nom tous les anciens régents qui, sans avoir appartenu à aucune fondation, ont toujours conservé leurs noms sur les registres d'un collège.

*La Chambre de Convocation* s'occupe indistinctement, et généralement de toutes les affaires qui concernent l'Université. C'est dans le sein de cette assemblée que se font les élections de toute nature. La nomination d'un député au parlement est seule faite à haute voix, toutes les autres ont lieu au scrutin secret.

Du CHANCELIER. — La dignité de chancelier d'Oxford est tantôt annuelle, tantôt triennale; John Russel, évêque de Londres en 1484, est le seul qui ait jamais été élu chancelier à vie. Avant cette époque, le chancelier était généralement choisi parmi les membres-résidants de l'Université; mais depuis, cette dignité est devenue tout à fait honorifique, sans que les droits qui y sont attachés aient cependant été modifiés. La plupart du temps on la confère à quelque évêque; cependant les laïques n'en sont point exclus, témoin lord Wellington, nommé chancelier pour 1835.

Cette élévation à une dignité toute scientifique, d'un général qui ne s'est jamais inquiété de degrés universitaires, paraîtra sans doute bien bizarre; mais ce fait, qui nous rappelle l'offre assez singulière du fauteuil académique au maréchal de Saxe parlant à peine français, n'est point un fait isolé en Angleterre; des titres de docteur en une faculté quelconque, sont souvent accordés à des anglais absolument étrangers aux hautes études classiques, par des Universités désireuses de faire



un honneur particulier à des hommes qui se sont illustrés par de grands talents ou des services éminents rendus à leur pays. Sans cette explication, on comprendrait difficilement, par exemple, comment l'Université de Glasgow a pu décerner le titre de *Docteur en droit* au célèbre mécanicien James Watt, qui ne s'était jamais occupé de législation.

**Du sénéchal.** — Le sénéchal (*high Steward*) est désigné par le chancelier, et sa nomination approuvée en *Chambre de Convocation*. Cette dignité est conférée à vie, le membre qui en est revêtu assiste le chancelier, le vice-chancelier, les procureurs (*Proctors*) dans l'exercice de leurs fonctions; il défend les droits, les coutumes, les libertés de l'Université, et préside, par délégation du chancelier ou du vice-chancelier, le tribunal chargé de juger les étudiants ou toute personne privilégiée de la corporation.

**Du vice-chancelier.** — Le vice-chancelier est désigné chaque année par le chancelier, parmi les *Principaux* des collèges. Sa nomination comme celle du *high Steward* doit être approuvée par la chambre de convocation. Cet officier choisit entre les autres *Principaux*, ses confrères, quatre vice-chanceliers adjoints pour le suppléer en cas d'empêchement ou de maladie. Depuis long-temps on est dans l'usage de confirmer dans sa charge le même vice-chancelier pendant quatre années consécutives.

**DES PROCUREURS.** — Les procureurs (*proctors*), sont deux maîtres-ès-arts, d'au moins quatre années d'exercice, élus par les docteurs et maîtres-ès-arts des collèges. Il a déjà été dit que les procureurs remplaçaient, dans certaines fonctions, le chancelier et le vice-chancelier. Immédiatement après leur élection ils se désignent eux-mêmes deux délégués chacun pour les suppléer au besoin.

Tels sont les dignitaires chargés de l'administration directe de l'université; après eux viennent les professeurs, au nombre de vingt-sept, pour l'enseignement de la théologie, — du droit civil et du droit public, — de la médecine, — de la clinique, — de la médecine pratique, — de l'anatomie, — de la physique, — de la chimie, — de la minéralogie, — de la géologie, — de la botanique, — de la géométrie, — de l'astronomie, — de la philosophie morale, — de l'économie politique, — de l'histoire ancienne, — de l'histoire et des langues modernes, — des langues hébraïque, grecque, arabe, sanscrite et anglo-saxonne, — de la poésie, — et de la musique.

Après les professeurs, se présente immédiatement l'*orateur public*. Ce dernier fonctionnaire doit être au moins bachelier en droit, ou maître-ès-arts. Ses fonctions sont de rédiger les lettres et adresses d'apparat, de présenter les personnes qui ont reçu le titre de maître-ès-arts honoraire, et de prononcer alternativement avec le professeur de poésie le dis-

cours annuel désigné sous le nom de *discours créwoïen* (*crewsian oration*), sans doute du nom de celui qui le premier institua cette cérémonie. La charge d'orateur public fut créée en 1564, lors d'une visite que la reine Elisabeth vint faire à son université favorite.

L'université d'Oxford n'a point de vacances proprement dites, les cours ont lieu par termes; il y a quatre termes dans l'année : le premier, dit de la *Saint-Michel*, commence le 10 octobre et finit le 17 décembre; le second, dit de la *Saint-Hilaire*, commence le 14 janvier, et finit la veille du dimanche des Rameaux; le troisième, dit de *Pâques*, commence le mercredi après le dimanche de la *Quasimodo*, et finit la veille de la Pentecôte; le quatrième, dit de la *Trinité*, commence le mercredi qui suit le dimanche de la Pentecôte, pour finir le premier mardi de juillet. Dans l'intervalle de ces termes, les étudiants sont libres de leur temps, c'est-à-dire qu'ils ne sont astreints à aucun travail régulier : ce qui n'implique pas qu'ils s'occupent davantage à l'époque des cours.

Les jeunes gens qui étudient à l'université d'Oxford, au nombre de quatre à cinq mille, sont logés dans vingt-quatre collèges, bâtiments élevés avec beaucoup de luxe, et qui ont valu à cette ville le surnom de ville de Palais. Quelques-uns de ces collèges possèdent des bibliothèques précieuses, de vastes et magnifiques jardins et des chapelles or-

nées de très-beaux vitraux coloriés. *Christ Church* est le plus important de tous. Cent un étudiants, *sur la fondation* seulement, sans parler des *gentlemen commoners*, y vivent année commune.

Plusieurs des expressions dont je viens de me servir, demandent explication : j'ai déjà dit qu'un grand nombre d'établissements destinés à l'instruction publique avaient été fondés par divers souverains ou autres personnages opulents : ces *fondations* ne consistaient pas seulement dans l'érection d'un édifice, mais encore en dotations pour l'entretien et des professeurs et d'un certain nombre d'étudiants. Quelques-unes de ces bourses s'élèvent jusqu'à 75 et 80 livres sterlings (de 1800 à 2000 fr.) par an et par élève. Ces émoluments sont toujours comptés en espèces aux titulaires désignés sous le nom d'*étudiants sur la fondation*. Les jeunes gens qui suivent les cours à leurs frais, prennent, à Oxford, le titre de *gentlemen commoners* (gentilshommes des communes), à Cambridge celui de *fellows commoners* (camarades des communes). Dans les universités d'Écosse, le collège est consacré seulement aux cours publics et au logement des professeurs et des officiers de la corporation. Celui d'Edimbourg est un monument de toute beauté, possédant de plus que les autres un riche cabinet d'histoire naturelle.

UNIVERSITÉ DE CAMBRIDGE.—L'Université de Cambridge, fondée, dit-on, 270 ans avant J.-C., par

un Espagnol du nom de Cantaber, puis détruite, puis restaurée, en 630, par le roi Sebert, longtemps négligée sous les rois de race saxonne, pour se relever avec honneur après la conquête, est composée d'un chancelier, un sénéchal (*high Steward*), un vice-chancelier, un commissaire, un orateur public, un bibliothécaire, trois écuyners-bédeaux, vingt-quatre professeurs, trois prédicateurs, trois conservateurs du jardin botanique et du musée Fitzwilliam. Elle possède dix-sept collèges et environ cinq mille étudiants.

Les cours de cette Université n'ont lieu que pendant trois termes, qui commencent et finissent aux mêmes époques que les termes correspondants d'Oxford : ce sont ceux de la Saint-Michel, de la Saint-Hilaire et de Pâques.

La *Chambre de Convocation* prend à Cambridge le nom de *Sénat*. Le Sénat envoie deux députés au Parlement.

Dans la nomenclature que j'ai donnée plus haut des cours professés à Oxford, on n'aura très probablement pas remarqué sans étonnement que l'enseignement des sciences mathématiques n'y figurait pas. C'est qu'en effet, à Oxford comme à Cambridge, le système d'éducation suivi n'a reçu que de bien légers perfectionnements depuis le moyen-âge. Une réforme devient donc de plus en plus nécessaire; mais cette réforme quand aura-t-elle lieu ? — Du jour où le King's College à Londres, et l'Université

de cette métropole tout récemment fondée par un grand nombre de souscripteurs éclairés, auront reçu, par acte du Parlement ou par charte royale, le droit qui leur est encore refusé de conférer les degrés universitaires. Alors, l'Université de Londres, établie sur une large échelle, régie par des statuts libéraux, dotée de savants professeurs, placée au centre de la capitale, entraînera inévitablement dans la sphère de son mouvement ses gothiques sœurs de Cambridge et d'Oxford.

UNIVERSITÉ DE DUBLIN. — L'Université de Dublin est administrée par un prévôt, sept anciens et dix-huit jeunes *Fellows*; son unique collège possède des dotations pour soixante-dix étudiants. La bibliothèque de cette Université, composée de 80,000 volumes, est contenue dans une salle unique de 200 pieds de longueur.

UNIVERSITÉS D'ÉCOSSE. — L'Écosse possède quatre Universités renommées : celles de Glasgow, Edimbourg, Saint-Andrew's et Aberdeen. Environ 3,000 jeunes gens suivent chaque année les cours de celle d'Edimbourg seule, où, depuis plus d'un demi-siècle, les études sont fortes et élevées, sous les meilleurs professeurs de la Grande-Bretagne.

Dans les Universités calédoniennes, les cours commencent en octobre et finissent en avril, de telle sorte que, pendant six mois de l'année, les étudiants sont livrés à eux-mêmes. Cette disposition nuirait sans doute aux études, si les examens, par

leur sévérité , ne compensaient cet inconvénient , en forçant les jeunes gens au travail.

**PAIX.**—Des prix d'une valeur assez considérable ont été fondés dans la plupart des Universités britanniques , pour être décernés tous les ans aux auteurs des meilleures compositions en langue latine ou anglaise , en vers ou en prose , sur des sujets désignés d'avance par les officiers de ces compagnies.

**DEGRÉS UNIVERSITAIRES.** — Les titres de bachelier et de maître-ès-arts , ceux de bachelier et de docteur en théologie , en médecine ou en droit civil , s'obtiennent après avoir suivi des cours spéciaux pendant un nombre déterminé de *termes* ( équivalant des *inscriptions* près de nos académies de France ), subi des examens et lu plusieurs dissertations publiques sur des sujets relatifs à la faculté dans laquelle on milite. Ce n'est guère qu'après huit à dix années d'études que l'on arrive aux derniers degrés des titres universitaires ; mais , pour être reçu prêtre ou avocat , celui de bachelier est suffisant. Cependant, pour qu'un bachelier en droit plaide devant les tribunaux d'Angleterre, et prenne le titre de *Lawyer* (avocat), il doit subir l'examen de certains jurisconsultes désignés sous le nom de *Benchers*, qui, du reste, n'exigent guère des candidats que d'avoir grassement vécu à Londres , pendant trois années de stage , dans des hôtels ou *inns* particuliers aux jeunes légistes , lieux de réu-

nion habituelle des Anglais qui se consacrent à la carrière du barreau. En Ecosse , pour plaider, consulter et obtenir le titre d'avocat (*writer*, selon l'usage de ce royaume ), il n'est pas indispensable d'avoir étudié dans une université : il suffit d'avoir, pendant un certain temps, suivi les débats des tribunaux , et subi ensuite l'examen d'anciens *writers*, délégués pour cette formalité, et chargés de délivrer les diplômes.

Il n'y a pas à Oxford d'école de médecine, proprement dite ; mais, dans cette université comme dans toutes les autres , les candidats au baccalauréat ou au doctorat doivent avoir pris d'abord leurs degrés dans les arts : après cela, le temps des études qu'ils ont suivies aux écoles de médecine et dans les hospices principaux , soit de Londres , soit des autres grandes villes du royaume-uni, leur est compté comme termes passés dans une université.

Les études médicales sont plus sérieuses à Cambridge qu'à Oxford. Pendant les trois premières années de leur séjour dans cette université, les élèves en médecine confondus avec les étudiants des autres facultés, sont obligés de suivre les cours professés dans les différents collèges sur la philosophie, la physique, les mathématiques, les langues anciennes et l'histoire, et de subir chaque année un ou deux examens sur toutes ces matières. Dix-huit mois après leur première inscription, ils



sont soumis à un examen public sur les preuves du christianisme , le nouveau testament en grec , et les auteurs classiques.

Cet examen public passé , ils suivent le cours complet d'un des professeurs de médecine , et ne peuvent, sans motif valable, s'absenter d'une seule leçon. Ce cours terminé , deux cours d'anatomie leur sont encore nécessaires , soit à Cambridge , soit aux écoles de médecine et hospices reconnus de Londres ou des comtés. Après cinq ans d'études et de travaux de cette nature, ils peuvent prétendre au grade de bachelier en médecine et demander un examinateur. On leur donne alors à traduire plusieurs aphorismes d'Hippocrate en grec , et un passage de Celse , ou de quelqu'autre auteur latin. Ensuite diverses questions, auxquelles ils répondent par écrit et en anglais , leur sont posées sur l'anatomie , la physiologie, la pharmacie, la thérapeutique et autres branches de l'art de guérir. Ces divers examens durent deux jours , et s'ils ont été passés d'une manière satisfaisante , les candidats arrivent à une discussion publique en latin sur deux questions médicales ; l'une de leur choix , et l'autre désignée par l'examinateur. La première est lue par eux sous forme de thèse, puis débattue par le professeur ou l'un des candidats. Ceux qui sortent avec honneur de toutes ces épreuves , sont admis au baccalauréat dans la plus prochaine *congrégation* des officiers de l'université. Cependant

ils ne peuvent encore exercer la médecine ; c'est un droit qui ne s'accorde qu'après deux années de nouvelles études. Ces deux années écoulées on réclame la licence *ad practicandum*. Licence qui exige un nouvel examen analogue au premier, mais auquel on ajoute la traduction de quelque passage d'Arétée. Ces épreuves terminées, vous pouvez exercer la profession de médecin ; et, après trois années de pratique, vous avez droit au titre de docteur, lequel au bout de dix ans de travaux et d'études, vous est enfin accordé sur simple thèse et sans examen préalable. D'après les règlements, deux thèses sont exigibles ; mais il est rare que l'on n'obtienne pas dispense de l'une d'elles.

Le droit d'exercer la pharmacie s'obtient du conseil de la société des apothicaires de Londres. Pour être admis à passer son examen, tout candidat doit avoir exercé pendant cinq ans dans une pharmacie en qualité d'élève ; être âgé de vingt-un ans accomplis ; avoir suivi deux cours complets de chimie, deux cours de matière médicale et de thérapeutique, deux cours de physiologie et d'anatomie, deux cours de médecine pratique, un cours de botanique, deux cours d'accouchement, deux cours sur les maladies des femmes et des enfants, un cours de médecine légale.

Ces travaux préliminaires accomplis et constatés par certificats, l'élève passe un examen dans lequel

on lui fait traduire divers passages de Celse et du *Conspectus Medicinæ theoreticæ* de Gregory, contenant la pharmacopée de Londres et les formules d'ordonnance des médecins ; puis on l'interroge sur la chimie , la matière médicale , la thérapeutique , la botanique , l'anatomie , la physiologie , la médecine pratique.

On remarquera dans les études exigées d'un candidat en pharmacie , une foule de matières qui d'abord paraissent étrangères à cette partie ; c'est qu'en Angleterre les pharmaciens exercent presque tous la médecine ; ils consultent , prescrivent les remèdes , les vendent et les administrent tout à la fois : la plupart d'entre eux même se munissent d'un diplôme de chirurgien , afin de pouvoir écrire sur leur enseigne UN TEL , *chirurgien-chimiste*. On croirait peut-être après cela qu'une pharmacie est mieux tenue en Angleterre qu'en France ? Il n'en est rien pourtant : ces apothicaires si *savants* en médecine et en chirurgie , possèdent en général fort peu des connaissances théoriques et pratiques , indispensables à un bon pharmacien préparateur ; et vous prendriez leur officine où le savon pour la barbe , l'eau de Cologne et autres cosmétiques sont étalés au premier rang , plutôt pour la boutique d'un parfumeur que pour une pharmacie.

Celui qui désire le diplôme de chirurgien , n'a pas besoin pour cela de s'être enseveli comme pour

la médecine dans la poussière d'un collège universitaire. Pour passer son examen et recevoir son diplôme, il suffit de prouver :

1° Qu'il est âgé de vingt-deux ans ;

2° Que pendant six années il s'est livré , à la suite d'un médecin ou d'un chirurgien , à l'étude pratique de son art.

3° Qu'il a suivi deux cours d'anatomie et de physiologie, et que pendant ces deux cours il a assisté à des démonstrations anatomiques et de dissection ;

4° Qu'il a écouté pendant deux ans des leçons de chirurgie ;

5° Qu'il a été auditeur fidèle de lectures sur la pharmacie, la chimie , l'art des accouchements , pendant six mois ; de matière médicale et de botanique pendant trois ;

6° Enfin , qu'il s'est livré aux études pratiques pendant un an, dans un des hospices reconnus de Londres, de Dublin, d'Edimbourg, de Glasgow ou d'Aberdeen ; ou pendant six mois seulement dans les hôpitaux susdits, mais un an en sus dans quelque autre hospice des comtés. On se doute bien que la connaissance classique du grec et du latin est encore exigée. C'est ici le *sine qua non* de tout diplôme scientifique.

VÉTÉRINAIRES.— Le titre de médecin-vétérinaire s'obtient , après plusieurs années de travaux , du collège d'hyppiatrique de Londres , ville où les sujets ne manquent pas aux études.

**ÉTUDE DE LA MUSIQUE.** — Quoi qu'on ait pu dire de leurs dispositions anti-harmoniques et de leur peu de goût pour l'art des Mozard et des Bofeldien, les Anglais ont traité la musique avec un respect plus cérémonieux que partout ailleurs, en lui conférant les honneurs du doctorat. Comme dans les autres facultés, ce grade ne s'accorde qu'après de longues années d'études et des épreuves rigoureuses.

Donc, pour être reçu docteur en musique, il faudra subir le laminoir universitaire, qui vous dresse et vous polit.

*Statutum est, qui musicæ dat operam, antequam gradum Baccalaurei in illa facultate consequatur, septem annos in studio vel praxi musicæ ponat, et id ipsum sub chirographis hominum fide dignorum testatum afferat.*

*Statutum est, quod Baccalaureus musicæ, priusquam ad Doctoratum promoveatur, quinque annos, post susceptum gradum, in studio vel praxi musicæ ponat; et id ipsum sub chirographis hominum bona fide dignorum testatum afferat.*

Ce qui veut dire en français, plus concis que ce latin barbare, que, pour obtenir le diplôme de Bachelier, il faut prouver par certificats bons et authentiques qu'on a étudié et pratiqué la musique pendant *sept ans*, et qu'une fois Bachelier on a, pour prétendre au doctorat, prolongé ces études et cette pratique de cinq autres années. Mais ce

n'est pas tout, par deux autres dispositions latines d'une aussi élégante tournure que celles que je viens de citer , et dont je ferai grâce au lecteur, il faut avoir composé un cantique à cinq parties pour le Baccalauréat , à six ou huit pour le grade de Docteur, et, de plus, avoir fait exécuter avec voix et instruments les susdits cantiques dans une solennité publique annoncée par affiches , trois jours à l'avance placardées sur les *deux battants* de la grande porte des collèges.

Toutes ces épreuves subies , vous devenez un Docteur en musique , si tel est votre bon plaisir , et un Handel..... si vous pouvez !

INSTITUTIONS SCIENTIFIQUES. — L'Angleterre est loin d'avoir un Institut aussi remarquable que l'Institut de France ; elle possède peu d'Académies patronisées par l'état. Mais , en revanche , elle compte dans son sein un grand nombre de Sociétés libres et tout à fait indépendantes de l'action gouvernementale. Ce sont des réunions de savants , d'amateurs et de personnes studieuses, qui s'associent pour fonder , à frais communs , des bibliothèques, des cabinets de physique, des musées d'antiquités, et enfin des cours scientifiques et littéraires sur différentes matières, suivant la nature et le but de l'institution. Le public n'est pas admis à ces cours ou *lectures*, selon l'expression anglaise, que sur billets délivrés par les sociétaires. La description d'une seule de ces institutions suffira, je présume,

pour faire comprendre la direction qu'elles suivent. Je me bornerai, pour les autres, à une nomenclature accompagnée de très-courts développements.

En tête de toutes, se place la *Société Royale de Londres*, assez semblable à l'*Institut de France*. Ce corps savant, reconnu par charte royale émanée de Charles II, fut installé à *Sommerset House*, par Georges III. Elle publie, tous les ans, les *Annales de ses travaux* sous le titre de *Transactions Philosophiques*.

L'*Académie Royale* vient ensuite : son origine remonte à l'année 1759. Les membres de cette Société, consacrée aux arts du dessin, de la peinture, de la gravure et de l'architecture, sont divisés en trois classes : les *Académiciens*, les *Associés* et les *Associés graveurs*. Les *Académiciens*, au nombre de quarante, se renouvellent parmi les *Associés*, au nombre de vingt ; il n'y a que six *Associés graveurs*. Les nouveaux membres sont reçus par voie d'élection, mais chaque nomination est soumise à l'approbation du roi. Cette Académie distribue aux jeunes artistes des médailles d'or et d'argent, comme prix d'encouragement. Ceux qui obtiennent la médaille d'or, reçoivent pendant trois ans, sur la cassette royale, une pension annuelle de 100 l. (2500 fr.) pour aller étudier sur le continent, et de plus, une somme de 60 l. (1500 fr.) pour leurs frais de voyage.

L'*Académie Royale* entretient quatre professeurs qui , pendant l'hiver , font chacun un cours de six leçons sur l'anatomie, la peinture, la sculpture et l'architecture. Au mois de mai , a lieu dans ses salons l'exposition publique, sur laquelle je me suis étendu dans un chapitre précédent à l'occasion des beaux-arts.

L'*Académie de Musique*, fondée en 1822, répond à notre conservatoire. Les élèves n'y sont point entretenus aux seuls frais de l'établissement, ils paient un droit d'entrée de 15 guinées (290 fr. ) et une rétribution annuelle de 10 l. (260 fr.) On admet, sur examen , des enfants des deux sexes, depuis 10 ans jusqu'à 15.

La *Société Royale de Littérature* a pour but : 1° de diriger la littérature dans une voie morale qui puisse la faire servir de plus en plus au bonheur de l'humanité; 2° de publier des fragments inédits de littérature ancienne; 3° enfin, de veiller à la pureté du langage.

L'*Institution Royale* fut organisée en 1800, pour la propagation des connaissances utiles, au moyen de lectures et d'expériences publiques. Cette Société s'honore de posséder dans son sein les savants les plus distingués de la Grande-Bretagne.

L'*Institution de Londres* a été établie en 1806, dans un but analogue à celui de l'*Institution Royale*. Elle possède une très-belle bibliothèque, et des



salles particulières pour la lecture des journaux et écrits périodiques, tant de l'Angleterre que des pays étrangers.

*L'Institution de l'Ouest, littéraire et scientifique, — l'Institution littéraire de Londres, — l'Institution littéraire de Surrey*, sont des établissements secondaires, dont les bases sont indentiques à celles des institutions précédentes.

Le titre seul des sociétés suivantes énonce le but qu'elles se proposent :

*Institution des Lois (Law institution). — Institution Linnéenne. — Société Royale Asiatique. — Société d'Horticulture. — Société des Arts. — Société d'Entomologie. — Société Médico-Botanique. — Société de Géologie. — Société de Phrénologie. — Société de Mathématiques. — Société de Médecine. — Société de Médecine et de Chirurgie. — Société des Ingénieurs civils. — Société de Géologie, etc.*

Comme moyens d'études, Londres possède encore deux jardins zoologiques, dans lesquels sont entretenus, aux frais de nombreux souscripteurs, des ménageries étendues, riches en sujets précieux et rares. On ne saurait trop louer l'esprit d'ordre et de judicieux arrangement qui a présidé aux dispositions de ces deux établissements, fondés en imitation de la ménagerie du Jardin des Plantes de Paris. Personne n'est admis à visiter ces jardins sans un billet de la part d'un souscripteur, billet qui ne dispense pas du paiement d'un

shelling à la porte ; car , j'en ai déjà fait la remarque , il y a bien peu de plaisirs gratuits en Angleterre.

Ce chapitre sur l'instruction publique et les établissements qui s'y rapportent ne serait pas complet , si j'omettais de parler d'*Adelaïde's Gallery*, exposition permanente d'une foule d'objets d'art et d'industrie. On y voit des tableaux de différents maîtres , des modèles de machines à vapeur et autres , de waggons , des bateaux à vapeur , tous en fonction , le fusil Perkins lançant plusieurs centaines de halles par minutes , le mycroscope à gaz grossissant trois millions de fois un objet , etc..... Je n'aurais du reste pas parlé de cet établissement , plus que je ne compte faire des musées et des bibliothèques publiques , s'il ne se distinguait de tous les autres par les leçons publiques qu'on y fait deux fois par jour sur des matières curieuses de physique , de mécanique ou de chimie. Ainsi , j'ai assisté avec plaisir à deux de ces leçons sur la vapeur et l'électro-magnétisme , accompagnées des démonstrations expérimentales les plus propres à faire bien saisir les paroles du professeur.

Certainement , ces démonstrations dont le public , composé le plus souvent de femmes et d'enfants , varie tous les jours , ne peuvent avoir ni beaucoup de suite , ni un résultat bien positif , mais du moins intéressent-elles vivement pendant quelques heures , vulgarisent-elles la science , en font-elles naître

le goût dans toutes les classes, donnent-elles à un petit nombre de personnes étrangères aux études scientifiques des idées justes sur des matières importantes, qui sans cela leur seraient toujours demeurées inconnues, et aident-elles enfin à faire comprendre les merveilles de mécanique et d'industrie qui éclatent ici à chaque pas.

Le prix d'entrée à *Adelaide's Gallery* est d'un shelling.

Par l'élévation de la cotisation annuelle exigée des souscripteurs, la plupart des institutions ou sociétés scientifiques dont j'ai parlé, ne sont accessibles qu'aux classes les plus riches. Il me reste à entretenir le lecteur d'un établissement du même genre, moins aristocratique dans sa forme, mais beaucoup plus utile dans ses résultats et surtout plus à la portée des classes laborieuses qui viennent y puiser l'instruction théorique propre à les guider dans les travaux pratiques de l'atelier. Il s'agit de l'*Institution Industrielle de Londres* (*London Mechanics' Institution*). Je m'y arrêterai quelques instants d'autant plus volontiers, qu'ayant promis plus haut de décrire en détail une de ces sociétés, je m'acquitterai ainsi de ma promesse, et qu'ensuite je présenterai à mon pays le modèle d'une institution dont l'adoption pourrait, je crois, lui être utile dans la nouvelle ère de progrès pacifique qu'il semble vouloir parcourir.

Le but principal de l'*Institution Industrielle* est

de répandre parmi les membres qui la composent l'instruction la plus avantageuse à l'état qu'ils exercent et de mettre à leur portée les parties les plus pratiques de la science. A cet effet, l'établissement offre à ses souscripteurs : 1° Une nombreuse bibliothèque dont plus de 6000 volumes peuvent être emportés à domicile. — 2° Un cabinet de physique, d'industrie, de mécanique et d'histoire naturelle. — 3° Des cours de physique, de mécanique usuelle, de littérature, d'art, d'astronomie, de chimie et d'architecture, comprenant des notions sur la nature des matériaux à bâtir et des bois de charpente, sur la construction des chaussées, routes, canaux, etc. — 4° Des classes élémentaires pour l'enseignement de la grammaire anglaise et de l'écriture, du dessin linéaire, du dessin de la figure, du paysage et de l'ornement, de la sculpture, de la sténographie, de la phrénologie, des langues latine et française, de l'arithmétique, de l'algèbre, de la géométrie, de la trigonométrie et de leurs diverses applications à la perspective, à l'architecture, à l'arpentage, au cubage, à la mécanique et autres connaissances pratiques. — 5° Enfin un laboratoire de chimie et une salle d'expériences.

Il existe parmi les souscripteurs du *London Mechanics' Institution*, des individus de tout âge et de toute condition, des savants et des ouvriers, des vieillards et de jeunes apprentis. La rétribution

annuelle est de 24 shellings (30 fr.) et se paie par quart tous les trimestres.

Un souscripteur en payant 3 shellings (3 fr. 75 cent.) par quartier, peut faire suivre les classes élémentaires, ou les cours supérieurs, *ad libitum*, à son fils ou à son apprenti; mais il ne peut les faire profiter de ces deux branches d'instruction à la fois sans payer intégralement la rétribution annuelle de 24 shellings.

Les étrangers qui désirent assister à une séance de l'institution peuvent, en s'adressant au secrétaire, obtenir des billets dont le prix est fixé à 1 shelling par séance.

De neuf heures du matin à dix heures du soir une salle est disposée pour la lecture des livres et journaux.

Les cours supérieurs sont fixés au mercredi et vendredi à 8 heures et demi du soir. Les classes élémentaires ont lieu les autres jours de la semaine et le soir également, pour la commodité des jeunes ouvriers et apprentis qui peuvent ainsi y assister sans être dérangés des travaux de la journée.

Le conseil d'administration se compose d'un président, quatre vice-présidents, un trésorier et trente commissaires, élus périodiquement au scrutin par tous les membres de l'institution. Je ne parle ni des professeurs, ni du secrétaire, les premiers recevant un traitement annuel et le secrétaire étant un simple commis à gage, ils ne

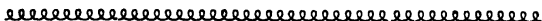
pourraient , qu'à titre de souscripteurs et non en vertu de leurs fonctions faire partie de l'administration.

Cette société a été fondée en 1823 par le docteur Birbeck de Glasgow, qui en avait établi une du même genre dans sa ville natale en 1800. M. Birbeck ayant quitté Glasgow en 1804, M. Ure, auteur d'un récent ouvrage fort remarquable sur la philosophie des manufactures, lui succéda à la présidence. L'institution prospéra tellement sous cet administrateur éclairé, qu'en 1824 elle comptait parmi les ouvriers de Glasgow près de mille souscripteurs. En 1821 une société des arts fut fondée à Edimbourg dans un but analogue. <sup>1</sup> Enfin, frappée des avantages immenses qui découlaient de semblables institutions pour l'instruction prati-

<sup>1</sup> L'ardeur des Ecosais pour l'étude est tellement marquée, qu'il existe dans les districts méridionaux de ce royaume une institution unique, qui vaut la peine d'être signalée et offerte à l'imitation de la France : ce sont des bibliothèques ambulantes fondées par M. Samuel Brown, lesquelles s'administrent de la manière suivante : chaque bibliothèque, qui coûte avec sa caisse à compartiments 12 l. st. (300 fr.) environ, se compose de 50 à 60 volumes. Lorsque ceux-ci ont été épuisés dans un village, ils sont emballés et échangés avec les livres du village voisin. Un nombre déterminé de bibliothèques a son chef-lieu, où tous les volumes reviennent tous les deux ans pour y être inspectés, réparés, recousus et remis à neuf, pour rentrer ensuite dans la circulation.

que de toutes les classes et pour sa prospérité matérielle, la Grande-Bretagne les a vues depuis quelques années se multiplier à l'infini dans son sein ; il en existait déjà plus de soixante en 1820 dans ses districts manufacturiers. Celles de Newcastle, Kendal, Carlisle, Dumfries, Hardington, Hawick, Manchester se font remarquer par la sagesse de leurs statuts et l'importance de l'enseignement qu'on y donne.

La prospérité anglaise étant entièrement fondée sur une position exceptionnelle et fausse que menacent de plus en plus l'activité et l'industrie étrangère, l'Angleterre sent bien qu'elle ne peut soutenir cette prospérité que par une excitation industrielle toujours plus active, toujours plus intelligente. Toutes ses idées se tournent donc vers ce but, toutes ses institutions y tendent. C'est à nous de comprendre les voies que suivent nos voisins, à nous y engager à leur suite. Observons-les donc avec soin, imitons avec empressement ce qu'ils inventent de bon et d'utile, profitons des erreurs qu'ils commettent pour les éviter dans nos essais, et rappelons-nous surtout que le sceptre n'appartiendra désormais qu'aux plus instruits, aux plus laborieux, aux plus habiles. La lutte et la domination des armes ont cessé, le règne de l'intelligence et du travail commence.



## UNE VISITE A OXFORD.

---

**CHERCHEZ-VOUS des contrastes ? Alors quittez Londres , la métropole commerciale du monde , si pleine d'activité , de vie et de mouvement , la ville d'intrigues , d'industrie et d'affaires ; la cité aux rues encombrées de voitures qui se croisent et s'entrechoquent , de chevaux qui hennissent et s'impatientent sous le frein , d'hommes affairés qui courent et se coudoient ; quittez Londres , ruche infatigable aux bourdonnantes abeilles ; puis , arrivez le même jour à Oxford , pour vous croire , comme par magie , transporté d'un bout à l'autre du monde. Ici , plus de bruit , plus de mouvement ; à la foule empressée de *Fleet Street* et du *Strand* succèdent les pas mesurés des étudiants , la démarche grave et posée des officiers universitaires. Le changement est complet. Le bruit des marteaux de l'industrie ici ne se fait plus entendre ; les collèges remplacent les usines ; les hauts clochers de**



leurs chapelles seuls s'élèvent dans les airs et ne craignent pas d'être dépassés par les noires cheminées des chaudières à vapeur ou des fourneaux.

Muni de lettres de recommandation pour plusieurs étudiants, j'avais, après un séjour de quelques semaines, abandonné Londres pour Oxford. On se fera difficilement idée de la sensation que j'éprouvai en entrant dans cette ville monotone, aux édifices antiques et somptueux, mais aux rues tristes et solitaires. A leur aspect, mon cœur se serrait; volontiers j'aurais quitté cette espèce de *Nécropolis* de la science malgré tout l'attrait de la nouveauté, malgré mon désir d'étudier les mœurs étranges de cette gent noire et bizarre que je voyais errer silencieuse, affublée d'une espèce de demi-manteau ou robe d'étamine flottante par-dessus l'habit <sup>1</sup>, coiffée d'une sorte de casquette sans visière, au long gland de soie, au large sommet plat et quadrangulaire; car, tel est le costume obligé que portent ici étudiants et professeurs. La curiosité triomphant enfin de cette impression pénible, j'arrêtai une chambre à l'hôtel, je me hâtai d'ouvrir ma malle pour y prendre mes lettres d'introduction, puis je courus par la ville, pour de-

<sup>1</sup> Cette robe est plus ou moins ample et longue, plus ou moins chargée de gances et de brandebourgs, selon le titre de l'officier qui en est revêtu. Celle des simples étudiants est courte et tout unie.

mander *Magdalen College*. — « *Magdalen College* est à l'entrée d'Oxford, à la descente du pont sur la Tamise, que vous avez traversé en arrivant de la capitale. Vous le trouverez aisément. » En effet, je le découvris sans peine, et m'enfonçai sous ses longs cloîtres alors déserts. Depuis un quart d'heure environ, j'errais dans de vastes cours, sous des arceaux silencieux, sans apercevoir âme qui vive pour m'indiquer le jeune bachelier à qui j'étais adressé; un aide de cuisine s'offrit enfin à moi, et m'apprit que tout le collège était à l'office du samedi au soir. Tous les collèges n'ont peut-être pas leur office à la même heure? Voyons ailleurs. — Me voici maintenant au collège de l'église du Christ (*Christ church college*), dans la loge du concierge. — « M<sup>r</sup> E. K....? » — « Deuxième cour, à gauche, n° 27. » — M<sup>r</sup> E. K...., c'est le second étudiant auquel je suis recommandé, il est élève en théologie, et se destine au service des autels. Le n° 27 m'indique son logement; je frappe et j'entre. C'est une chambre grande et propre; à gauche, une vaste méridienne, recouverte de sa housse en perse luisante, forme lit de repos; deux étudiants y sont nonchalamment étendus et pressent ses oreillers; à droite, au-dessus d'un bureau à la Tronchin, deux fleurets sont fixés en sautoir avec les masques de fil de fer; en face, se croisent des baguettes à la garde d'osier pour l'escrime à l'espadon. Sur une console, sur plusieurs petites tables dont la

chambre est encombrée , sur des rayons de bibliothèque se voient des oiseaux empaillés , des cases d'insectes et de papillons , des échantillons de minéraux , et quelques livres de science le moins possible feuilletés. Aux murs sont appendues planches gravées et caricatures. Dans la cheminée brille un feu vif de charbon de terre , sur lequel la bouilloire obligée frémit , la bouilloire à thé (*tea kettle*) , ustensile indispensable du monarque et du citoyen , laquelle réjouit ici de son gai murmure le *Drawing-room* du prince et l'échoppe du savetier , qu'on retrouve chez le simple étudiant et chez le chancelier de l'université ; le premier objet qu'on achète en ménage , le dernier dont on consente à se séparer : elle chauffait en cette instant chez M<sup>r</sup> E. K...., pour huit jeunes élèves de l'université. Après avoir parcouru ma lettre d'introduction , leur hôte empressé m'invite à prendre part avec eux à l'élégante collation qui couvre la table : des pâtisseries , des confitures , du fromage de Chester , du Parmesan , quelques flacons de cristal remplis de Xérès et de Porto composent le service ; deux verres , pour éviter les mélanges , figurent devant chaque assiette. Des convives , sérieux et posés en dépit de leur âge , la plupart enfoncés jusqu'aux oreilles dans les coussins de larges fauteuils , discutaient gravement quelque sujet frivole , tout en sablant les vins chauds de la Péninsule , et savourant , dans un calme parfait , le cigare parfumé de la

Havane. Telle est la force des mœurs universitaires; elles ne donnent point ici, plus qu'ailleurs, la raison à la jeunesse, seulement elles impriment à tous la réserve du *decorum*.

A cet aspect imprévu, si différent de celui qu'offrirait chez nous une pareille réunion d'étudiants français, je me crus d'abord introduit chez des Catons de dix-huit ans; mais cette première impression dut bientôt s'effacer pour faire place à un sentiment plus vrai.

A peine eus-je été initié à la conversation, que je m'aperçus qu'ici tout est factice et imposé par l'usage. Ces jeunes gens si graves parlent chasse et chevaux; retenus dans un état moitié indépendant, moitié claustral, ils s'occupent de formalités ridicules et négligent les études sérieuses de la science et de l'humanité, pour s'isoler dans des habitudes d'oisiveté nonchalante ou de divertissements plus actifs, mais dépourvus de cette joie franche qu'on retrouve partout ailleurs. A Oxford, le temps se passe à courir à cheval ou à pêcher, à voguer en canot sur la Tamise, à suivre les offices de la chapelle, à tirer de l'arc dans le jardin du collège, ou à boire des vins choisis et du punch au lait en petit comité d'amis; le reste du temps, s'il s'en trouve, est consacré à l'étude, mais c'est le dernier souci de l'étudiant. L'uniforme dont il est revêtu lui impose bien une sorte de réserve extérieure, mais ne le force pas au travail, et si le

Chancelier ou ses Procureurs marchent toujours précédés de leurs bédeaux porte-masse, plus jaloux de leurs prérogatives universitaires que des progrès des élèves, pourvu que les apparences soient sauvées, ils s'inquiètent peu de ce qui arrive. Je sais bien que ce que j'avance est sujet à exception ; quelques-uns des jeunes étudiants s'occupent avec zèle et doivent faire un jour honneur à leur pays ; à Dieu ne plaise que je leur refuse la justice qui leur est due ! Mais ce que j'ai dit est vrai pour le plus grand nombre, et c'est ce que l'observateur doit avant tout considérer.

Heureux de me trouver de prime-abord au milieu de ces jeunes gens, je les accablai de questions sur leurs travaux, leurs délassements, sur les statuts de l'Université et sur mille autres sujets. En général, ils me répondirent avec empressement, mais sans paraître comprendre la portée de mes paroles. Ils étaient étonnés que je ne susse pas tout ce qui se faisait à Oxford, et bien plus étonnés encore que le reste de l'univers ne se réglât pas sur les usages Britanniques. Deux fois je leur demandai où me procurer les réglemens universitaires, deux fois ils me répondirent d'un air d'étonnement indéfinissable : « Mais, Monsieur, ces réglemens sont écrits en latin !! » — « Je ne suis pas un grand érudit, répondis-je en souriant, mais encore j'espère l'être assez pour comprendre un peu votre latin du règne d'Elisabeth...

On enseigne la langue de Virgile ailleurs qu'à Oxford. »

La conversation durait depuis plusieurs heures, j'interrogeais toujours, et mes jeunes gens répondaient. Je devais être importun, je voulus changer de rôle. « Messieurs, leur dis-je, depuis long-temps je vous accable de questions et sans doute je vous fatigue, je n'abuserai pas plus long-temps de mon privilège d'étranger. Interrogez à votre tour, et dites ce que vous désirez savoir sur la France et nos étudiants français : c'est moi qui suis maintenant à votre disposition. »

Entre huit qu'ils étaient, mes jeunes interlocuteurs trouvèrent à m'adresser les deux uniques questions suivantes : « *En France, court-on le renard ? — Les Français sont-ils toujours grands mangeurs de grenouilles ?* » (*Are the French always great frog-eaters?*) Certes, mon étonnement fut extrême à deux questions de cette nature, mais pourtant moins grand que le leur, lorsqu'ils surent que nous ne courions pas le renard, à quelques rares exceptions près. Vivre sans courre le renard, est pour eux un problème insoluble. Quant à ce vieux préjugé britannique, que les Français sont friands de grenouilles, je dus m'attacher à le combattre. Je vois encore mes jeunes gens m'écouter ébahis, pendant que je leur développe mon érudition culinaire. « La plupart des Français, Messieurs, leur dis-je, non-seulement n'ont jamais

mangé de grenouilles , mais notre cuisine est dans toutes ses parties beaucoup plus variée et plus délicate que la vôtre. J'en citerai peu d'exemples : vous ne mangez , en général , les œufs que de trois sortes différentes , à la mouillette , en omelette et en pudding. Nos cuisiniers français varient chaque jour leur manière d'accommoder cet aliment si simple en apparence : comme vous , nous avons l'œuf à la mouillette , l'omelette et le pudding (œufs au lait) , mais l'omelette n'est pas toujours l'omelette naturelle ; nous avons l'omelette aux fines herbes , l'omelette au sucre ou aux confitures , l'omelette au lard ou aux rognons , l'omelette soufflée et l'omelette au potiron ; nous avons les œufs à la neige , à la trippe , à la chemise blanche , les œufs brouillés et pochés , les œufs frits , les œufs au gratin , les œufs au fromage , à la crème , etc... ; vous mangez vos beefsteaks dans leur jus ; ils sont fort bons ; c'est un emprunt que nous devons vous faire : mais y apportant des raffinements nouveaux , nous avons renchéri sur vous. Nous avons donc votre beefsteak au naturel ; mais de plus , nous avons le beefsteak aux truffes ou aux pommes de terre ; le beefsteak aux fines herbes , au cresson , aux champignons , au beurre d'anchois , etc..... Je ne finirais pas , Messieurs , si je voulais vous énumérer la variété infinie des mets français ; ceci vous suffira , je pense , pour vous convaincre que nous avons le goût plus distingué que vos vieux

préjugés ne vous le font croire... » Mon éloquence avait porté son fruit, je voyais que nous regagnions dans leur esprit tout ce que notre peu de goût pour la chasse au renard nous y avait fait perdre.

La collation terminée, nous quittâmes la table, et l'on me fit parcourir le collège, bel et vaste établissement, édifice somptueux dont la chapelle est le temple métropolitain de l'Université. Il me fallut monter au clocher et admirer une cloche fort ordinaire, mais dont les pensionnaires de *Christ-Church* sont tout fiers, car elle sonne le couvre-feu pour toute la ville, et frappe chaque soir autant de coups qu'il y a dans le collège d'étudiants sur la *fondation*.

J'ai dit dans le chapitre précédent ce que c'était qu'une *fondation*, je n'y reviendrai pas. J'ajouterai seulement que ces espèces de bourses ne s'accordent qu'à certaines conditions ; par exemple, il faut être né dans tel comté, plutôt que dans tel autre, avoir été élu dans tel établissement d'instruction secondaire, ou avoir mérité la faveur des officiers de l'Université, soit par sa haute naissance, soit par ses protections. Dans *Christ-Church* les pensionnaires sur la fondation jouissent du privilège d'avoir une sonnette : pour se faire servir il leur suffit de tirer le cordon. Les *gentlemen commoners*, privés de ce droit, doivent se déranger pour appeler eux-mêmes les garçons de service.



Avant d'avoir visité Oxford, j'imaginai que les collèges des universités d'Angleterre avaient comme les collèges de France, leurs portes closes sur les élèves. Il n'en est point ainsi. Les étudiants d'Oxford étant tous âgés d'au moins 15 à 16 ans, sont à peu près aussi libres dans leurs allures que s'ils logeaient dans des maisons particulières. A Cambridge même et dans les universités d'Irlande ou d'Ecosse ils peuvent vivre dans des pensions bourgeoises. Oxford seul fait exception à cet usage et ne reconnaît d'autres étudiants que ceux établis dans ses collèges. La règle voudrait que tous les élèves fussent rentrés, et les portes fermées à 9 heures. Cet article réglementaire est depuis long-temps complètement tombé en désuétude : à 10 et 11 heures du soir on peut encore voir nombre d'étudiants errer dans les rues ou se réunir chez leur marchand de tabac privilégié, et les portes du collège ne se referment sur eux qu'à minuit. D'ordinaire ils se font servir à manger dans leur chambre par le *Steward* (maître d'hôtel) de leur collège respectif : l'usage n'exige leur présence au réfectoire que quatre fois par semaine. Il suffit qu'ils assistent le double de fois aux exercices multipliés de la chapelle. Dans le temple, comme dans la salle à manger, une place d'honneur est réservée aux fils de lords ou aux pensionnaires de la fondation : ils ont toujours le pas sur les *gentlemen commoners*. Le privilège accompagne partout ici la naissance, et un jeune

comte, un jeune marquis est grâce, à son titre nobiliaire, dispensé d'une ou de deux années d'étude exigées en sus de ses camarades roturiers, eussent-ils sur lui l'avantage de dix fois plus de mérite et de talent. Mais, comme l'observe judicieusement un critique anglais, un législateur héréditaire a-t-il besoin d'instruction ? En toutes circonstances, en un mot, la déférence de l'inférieur envers son supérieur, du plus jeune vis-à-vis de son ancien est exigée. C'est-à-dire, que l'un doit toujours céder le pas à l'autre, le saluer le premier et à *distance raisonnable* <sup>1</sup>.

Les jeux de hasard, la promenade en tilbury, le port d'armes telles qu'épées, pistolets ou poignards, la *flanerie* par les rues de la ville, la fréquentation des tavernes et des mauvais lieux, les courses nocturnes, les libelles injurieux, les disputes de mots, les voies de fait ou tout autre acte répréhensible, sont sévèrement défendus ; la seule

<sup>1</sup> Statutum est, quod juniores senioribus, id est, nondum Graduatii Baccalaureis, Baccalaurei Artium Magistris, Magistri itidem Doctoribus, debitam et congruam reverentiam, tum in privato tum in publico, exhibeant : scilicet, ubi convenerint, locum potius cedendo ; ubi obvii venerint, de via decedendo, et ad justum intervallum caput aperiendo : atque etiam reverenter salutando et compellando. Insuper, quilibet Baccalaureus in Jure (qui non etiam inceperit in Artibus) cuilibet Magistro in Artibus ejusdem anni cedere debet intra Universitatem, locumque dare.

négligence à porter le costume ordonné est punie d'un *pensum* <sup>1</sup>.

Pour chacun de ces délits et pour toute violation de statuts, les jeunes étudiants et aussi les marchands imprimeurs, libraires, etc. privilégiés de l'université, sont justiciables du tribunal universitaire dont les moyens de répression sont la prison et l'amende, la privation du privilège, ou l'expulsion de l'université; et, dans la plupart des cas, la perte de quelques inscriptions (*termes*) pour les étudiants. Les officiers de la corporation et les professeurs eux-mêmes, s'ils négligent leurs devoirs, peuvent être traduits devant le même tribunal, et sont passibles d'une amende pour chaque manquement aux obligations de leur emploi.

Pour faire connaître au complet les coutumes universitaires, il me reste à décrire les cérémonies surannées en usage encore aujourd'hui pour la réception solennelle d'un gradué. Elles sont les mêmes pour tous les degrés, les formules seules de présentation, d'injonction ou de serment varient selon le grade du récipiendaire. Je supposerai donc dans ce qui va suivre, qu'il s'agit d'un docteur en médecine.

RÉCEPTION D'UN DOCTEUR EN MÉDECINE. — Le récipiendaire, qui ne porte encore que le titre de ba-

<sup>1</sup> Si quis in hac parte deliquerit penso aliquo litterario puniatur.

chelier, après avoir obtenu du vice-chancelier la convocation de la *Chambre de Congrégation* qui doit lui remettre le bonnet de docteur, fait la veille, avant le coucher du soleil, une visite d'étiquette au vice-chancelier, ainsi qu'au plus ancien et au plus jeune des procureurs (*proctors*). Pendant ces trois visites, il porte le costume de bachelier. Un autre docteur son *présentateur*, également en costume, marche devant lui, et tous deux sont précédés des bedeaux de l'université.

Arrivés chez le vice-chancelier, le présentateur s'exprime en ces termes :

« Nous supplions votre Seigneurie, autant qu'il lui plairait de présider demain la *Chambre de Congrégation*, d'autoriser la présentation de notre Bachelier au grade de Docteur. »

« Supplicamus dominationi vestræ quatenus præesse dignetur crastinæ Congregationi, ut Baccalaureus meus ad gradum suum præsentetur. »

Cela dit le candidat verse entre les mains du vice-chancelier une somme de deux livres sterling (50 fr. 40 c.) pour garantie de son exactitude à remplir de suite les devoirs nouveaux qui vont lui être imposés, et à se soumettre immédiatement à la *régence obligatoire* <sup>1</sup>, faute de quoi le cautionnement demeure acquis à l'université. Si, au con-

<sup>1</sup> Voir au chapitre précédent en quoi consiste cette *Régence*.

traire, le nouveau docteur a rempli ses devoirs avec zèle, à l'expiration de l'année de sa *Régence obligatoire*, son cautionnement lui est intégralement remboursé, à moins qu'il ne se soit exposé à quelque amende, dont le montant en est alors déduit.

La visite du vice-chancelier terminée, on se rend avec la même cérémonie chez les deux procureurs, auxquels le présentateur adresse l'allocution suivante :

« Nous supplions vos Révérences de vouloir bien assister demain à la *Chambre de Congrégation*, pour que notre Bachelier soit présenté pour le grade de Docteur. »

« Supplicamus reverentiis vestris, ut crastinæ Congregationi interesse dignemini, ut Baccalaureus meus ad gradum suum præsentetur. »

Le lendemain, jour de la présentation, au premier son de la grosse cloche de *Christ-Church*, le présentateur, le principal et les élèves du collège du candidat, en compagnie de tous les étudiants, bacheliers ou docteurs en médecine, présents à Oxford, tous vêtus du costume obligé, précédés du massier de l'université et du bedeau de la faculté, vont prendre le futur docteur, et le conduisent processionnellement au vestiaire de la *Chambre de Congrégation*.

Là, on lui lit, ou on lui fait lire à haute voix, et on lui présente à signer les 39 articles de la foi anglicane tels qu'ils ont été arrêtés par le synode

de Londres en 1562, et les 3 articles du trente-sixième canon du livre des constitutions et canons ecclésiastiques rédigé par le synode de 1603.

La signature donnée, le vice-chancelier, les procureurs et régents assis sur leurs sièges, le présentateur, le récipiendaire et tous ceux qui l'ont accompagné, toujours précédés des bedeaux, sont admis dans la *Chambre de Congrégation*. Puis, conduit par son présentateur qui le tient par la main, le candidat s'avance d'un pas solennel vers le vice-chancelier, vers les procureurs et successivement vis-à-vis chacun des membres de la chambre leur faisant à tous une révérence profonde pendant que son parrain prononce les paroles suivantes :

« Très illustre Vice-Chancelier, et vous dignes Procureurs, je vous présente ce Bachelier en médecine, pour que vous daigniez l'admettre à exercer dans cette faculté. J'affirme que devant moi il a lu (ou *entendu lire*) les articles de notre Foi et de notre Religion, et spécialement aussi les trois articles du 36<sup>e</sup> canon, auxquels il a apposé sa signature en présence des Procureurs; j'en donne ma foi à l'Université. »

« Insignissime Vice-Cellarie, vosque egregii Procuratores, præsentō vobis hunc meum Baccalaureum in medicina, ut admittatur ad incipiendum in eadem facultate; testorque illum in præsentia mea legisse (vel *lectos audivisse*) articulos fidei et religionis, quibus modo suscripsit coram Procuratoribus, ac speciatim tres articulos in canone 36<sup>o</sup> comprehensos; fide mea data huic Universitati. »

Cette formalité remplie , le récipiendaire s'agenouille aux pieds du plus jeune procureur, qui lui fait prêter le serment suivant :

« Monsieur le Docteur , vous engagez votre foi que vous observerez les statuts, privilèges, coutumes et libertés de cette Université. »

*Rép.* — « Je l'engage. »

« Vous jurez aussi de ne point troubler par vous-même la paix de l'Université, ni de fournir à un autre ou à d'autres personnes quelconques les moyens de la troubler ; de n'aider ni de votre appui, ni de vos avis, le perturbateur ou les perturbateurs, l'un ou les autres dans la perturbation de la paix ; de n'empêcher ni par vous-même, ni par un autre, ni par d'autres qu'on fasse justice d'un perturbateur ou des perturbateurs de la paix. »

*R.* — « Je le jure. »

« De plus, vous jurez particulièrement de ne jamais interrompre la paix, la concorde et l'amour qui règnent entre les diverses communautés et entre les personnes

« Domine doctor, tu dabis fidem ad observandum statuta, privilegia, consuetudines, et libertates istius Universitatis. »

*Respond.* — « Do. »

« Jurabis etiam, quod pacem istius Universitatis per te non perturbabis, nec per alium vel per alios qualitercunque perturbari procurabis ; nec perturbatorem vel perturbatores, aliquem vel aliquos, in perturbatione pacis, ope vel concilio juvabis ; nec impedies per te vel per alium vel alios, quominus de pacis perturbatore vel perturbatoribus fiat justitia. »

*R.* — « Juro. »

« Item specialiter tu jurabis, quod inter nullas communitates vel personas istius Universitatis, impedies pacem, concordiam et amorem. Et si aliqua dissensio inter

de l'Université. Et, si quelque dissension s'élevait entre quelques communautés ou quelques personnes, vous jurez de ne point l'exciter davantage; vous ne devez pas non plus assister à des conciliabules prohibés, ni y acquiescer ouvertement ou tacitement; vous devez plutôt faire tous vos efforts pour y mettre obstacle. »

*R.* — « Je le jure. »

« Vous promettez aussi, et prenez, en présence du Dieu très bon, très puissant, l'engagement sacré que, toutes les fois que vous entrerez dans la Bibliothèque publique de l'Académie, vous vous préparerez à l'étude par le silence et le recueillement, et que vous userez soit des livres, soit des autres objets y déposés, de manière à les faire durer le plus longtemps possible. »

« Vous promettez encore de ne soustraire, ni changer, ni raturer, ni déformer, ni déchirer, ni annoter, ni interligner, ni gâter de propos délibéré, ni effacer, ni ma-

aliquas communitates vel personas exorta fuerit, illam nullo modo fovebis, vel accendes : nec conventiculis interesse debes, nec eistacite vel expresse consentire, sed ea potius, modis quibus poteris, impedire. »

*R.* — « Juro. »

« Tu etiam promittes, sancteque coram Deo optimo maximo recipies, quod, quoties in publicam Academiæ Bibliothecam venire te contigerit, animum ad studia per modestiam et silentium accomodabis; libros, cæterumque cultum sic tractabis, ut superesse quam diutissime possint. »

« Item, quod neque tu in persona tua aliquem vel aliquos libros surripies, permutabis, rades, deformabis, lacerabis, scindes, annotabis, interscribes, sponte corrum-



euler, ni tronquer d'aucune manière quelconque, ni rogner, ni froisser, ni altérer, ni réduire le livre ou les livres qui vous seront confiés : non-seulement vous ne vous rendrez, de votre personne, coupable d'aucun de ces délits, mais vous promettez encore d'empêcher celui ou ceux qui s'y laisseraient aller ; et dénoncerez, dans les trois jours, au Vice-Chancelier ou à son délégué les méfaits de ce genre qui viendraient à votre connaissance : Ainsi Dieu vous soit en aide après que vous aurez touché les Saints Évangiles de Jésus-Christ. »

La lecture de ces formules achevée, le procureur y ajoute un nouveau degré de solennité par les paroles suivantes :

« Vous promettez de tenir fidèlement tous ces engagements ; ainsi Dieu vous soit en aide, au nom de Jésus-Christ que nous annoncent ces Saints Évangiles. »

pes, obliterabis, contaminabis, aut alio quocunque modo detruncabis, abuteris, deteres, aut imminues ; nec alii cuiquam auctor eris horum quidvis perpetrandi ; sed, quantum in te est, delinquentem, vel delinquentes impedies, ipsorumque maleficia Vice-Cancellario, ejusve deputato, intra triduum postquam tibi innotuerint, denunciabis : Ita te Deus adjuvet tactis Sacrosanctis Christi Evangeliiis. »

« Hæc omnia prædicta te fideliter observaturum promittes, sicut Deus te adjuvet, per Jesum Christum hoc Sacrosancto Evangelio annuntiatum. »

Il présente ensuite la bible à baiser au candidat, puis ajoute encore :

« Vous avez cinq jours pour vous pourvoir du costume de votre dignité; et vous le porterez, ou tout autre semblable, tant que vous résiderez dans la ville universitaire, non-seulement pour y exercer vos fonctions, mais encore pour y honorer de votre présence les processions et les autres réunions de l'Université, notre mère, toutes les fois que vous y aurez été convoqué et invité; et cela sous les peines voulues par les statuts de la corporation. »

« Item tu teneris quod sis habiturus intra quindenam habitum de proprio, gradui competentem; et ipsum vel similem servabis, quamdiu in Universitate contigerit te morari; ad effectum, ut non solum in eo actus scholasticos possis exercere; verum etiam Universitatem Matrem nostram, in processionibus, et aliis Universitatis negotiis (cum vocatus et præmonitus fueris) cum eodem valeas honorare; idque sub pœnis in statutis Universitatis limitatis. »

Tout n'est pas dit; restent encore le serment d'allégeance et celui de fidélité à l'Université. Pour cela, le récipiendaire s'avance vers le plus ancien des procureurs et prononce, non plus en latin, mais en bon anglais la formule suivante : « Moi, » *un tel*, je promets et jure solennellement fidélité » et obéissance sincère à Sa Majesté le roi Guillaume IV; ainsi Dieu me soit en aide. » Puis il baise de nouveau l'évangile.

Il retourne ensuite s'agenouiller aux pieds du vice-chancelier, qui lui dit :

« Monsieur le Docteur, vous vous engagez à observer fidèlement les statuts,

« Domine Doctor tu dabis fidem ad observandum statuta privilegia, consuetudi-

privileges, coutumes et libertés de cette Université? »

R. — « Je m'y engage. »

nes, et libertates hujus Universitatis. »

R. — « Do. »

Répond-il, les mains étendues sur le saint livre, que le vice-chancelier, pour le proclamer docteur, lui pose ensuite sur la tête, en disant :

« Pour la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ, l'avantage de notre sainte Mère l'Église et le profit de la science, moi, Vice-Chancelier, vous donne de mon autorité et au nom de l'Université entière, l'autorisation d'exercer dans la Faculté de Médecine, d'enseigner, de disputer, et de pratiquer tout ce qui appartient au degré de Docteur en ladite Faculté, après que vous aurez rempli toutes les formalités de cette assemblée solennelle; au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

« Ad honorem Domini nostri Jesu-Christi, et ad profectum sacrosanctæ matris Ecclesiæ et studii, ego auctoritate mea et totius Universitatis do tibi licentiam in Facultate Medicinæ, legendi, disputandi, et cætera omnia faciendi, quæ ad statum Doctoris in eadem Facultate pertinent, cum ea compleveris quæ ad talem pertinent solemnitatem; in nomine Domini, Patris, Filii, et Spiritus Sancti. »

Pendant ces six derniers mots, le chancelier a soin de se découvrir; et enfin tout est dit. Le nouveau docteur se relève, fait la révérence au vice-chancelier, aux procureurs, aux régents de la chambre, et se retire précédé de son présentateur, accompagné de tous ceux qui sont allés le prendre

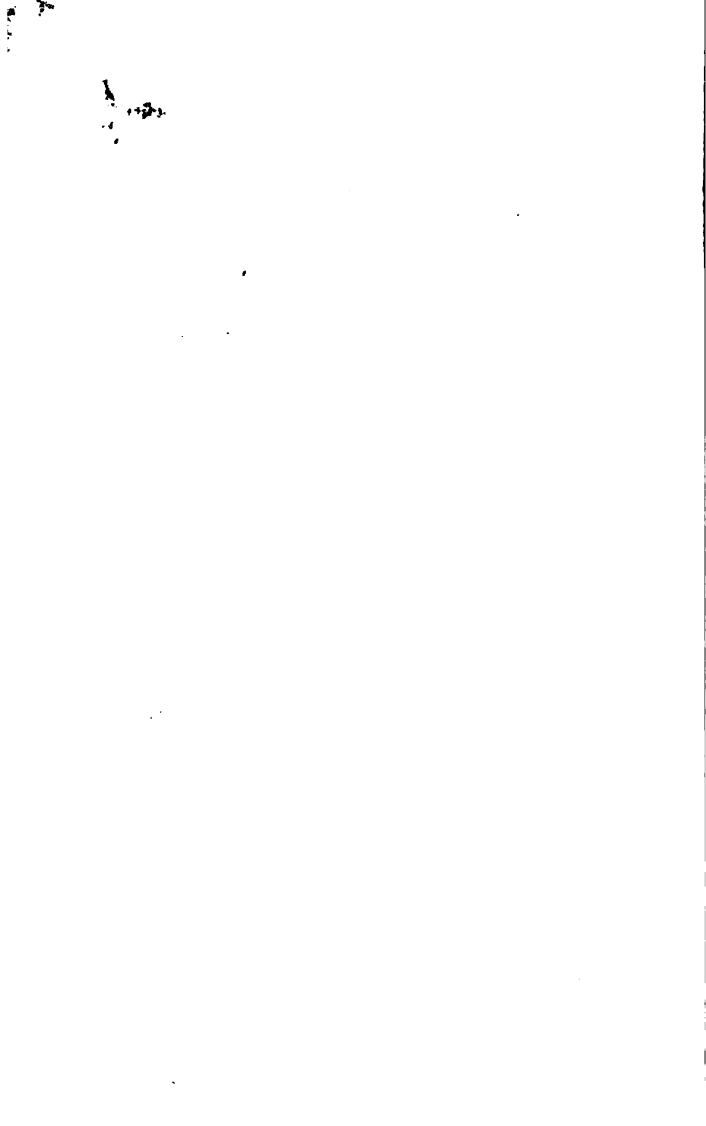
avant la cérémonie et qui le reconduisent après à son domicile, dans le même ordre, le massier ouvrant toujours la marche.

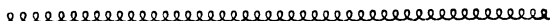
Pour que ce tableau soit complet, il faudrait que j'eusse pu le faire précéder de la scène d'une thèse ou d'une argumentation soutenue en latin barbare par le candidat ; cela ne m'a pas été possible : quoi qu'il en soit, qu'on relise Molière, qu'on relise le discours du président de la faculté.

« Savantissimi doctores  
Medicinæ professores,  
Qui hic assemlati estis, etc.... »

Qu'on relise encore l'examen et les réponses du Bachelier en robe de chambre, et qu'on dise ensuite si la réception du docteur Argant diffère beaucoup de celle que je viens de décrire : à l'élégance du latin près (celui de Molière est le mieux tourné sans contredit), je ne sais trop laquelle des deux cérémonies est la moins grotesque.







## TABLE DES CHAPITRES.

LA DOUANE.....	1
MANIÈRE DE VOYAGER. — <i>Diligences, auberges, cafés, restaurants, logements militaires, voitures et charrettes, fiacres, omnibus, cabriolets, barques sur la Tamise, voitures à vapeur sur routes ordinaires...</i>	11
VOIES DE COMMUNICATION. — <i>Chemins de fer, routes, canaux, rues.....</i>	41
NAVIGATION INTÉRIEURE PAR CANAUX.....	67
LONDRES.....	75
BEAUX-ARTS. — <i>Théâtres, littérature, journaux, peinture, sculpture, gravure.....</i>	113
HABITATIONS ANGLAISES. — <i>Maisons de ville, cottages, châteaux, parcs.....</i>	153
PRISONS, HOSPICES, DISPENSAIRES.....	193
RELIGION. — <i>Esprit religieux, temples, cérémonies du culte, constitution religieuse.....</i>	219
INSTRUCTION PUBLIQUE. — <i>Salles d'asile, écoles primaires, collèges, universités, leurs officiers, titres et degrés universitaires. Institutions scientifiques et littéraires.....</i>	249
UNE VISITE A OXFORD. — <i>Réception d'un docteur-médecin.....</i>	289

.....

## TABLE ALPHABÉTIQUE.

---

- Académies. (Voyez Institutions scientifiques.)  
Administration des paroisses (ou communale), 253.  
Affaires commerciales, 112.  
Ameublement, 160, 188.  
Anglais (les), 75.  
Architecture, 147. — (Voyez châteaux, maisons, cottages, écuries.)  
Assurances (compagnies d'), 82.  
Auberges, 19 à 26. (Voyez hôtels, hôtelleries.)  
Banques, 108.  
Bateaux à vapeur, 15, 18.  
Barques sur la Tamise, 29.  
Beaux-arts, 113.  
Bienfaisance (établissements de), 212. — Dispensaires, 213.  
— Règlement du dispensaire de Birmingham, 214. —  
Comparaison entre la facilité d'établir les sociétés de bienfaisance en Angleterre, et la difficulté qu'offre leur fondation en France, 216.  
Brasseries, 106.  
Cabriolets (de place), 28; — prix des courses, 29.  
Cafés, 25.  
Canaux, 48, 67. — Équipages des bateaux halés par des chevaux, 67, 70. — Navigation des canaux d'Écosse, 68.  
— Coupe la plus convenable à donner aux bateaux de transport et leur dimension, 69.  
Charrettes, 27; — charrettes de roulage, 32; — tombereaux, 32; — moyens d'empêcher les accidents aux montées, 33.  
Châteaux, 185. — Style anglais moderne; style pointu, 186.  
— Ameublement intérieur, 188. — Parcs, 189.

- Chemins de fer, 11, 15, 35, 42; — de Liverpool à Manchester et de Leeds à Selby, 43; — listes des compagnies de chemins de fer, autorisées, 43; — chemin de fer pneumatique, 63; — ou chemin de fer par une construction, 158.
- Chevaux, 16. — Attelés aux diligences, 16, 17, 18, 36; — aux bateaux des canaux, 67, 71. — Nombre de chevaux vendus annuellement sur le marché de Smithfield, 99. — Écuries, 174. — Établissement de M. Newmann, 149.
- Chirurgie (exercice de la), 276.
- Colléges, 256.
- Confiseurs, 26.
- Consommation de Londres, 96.
- Cottages, 153.
- Cuisine anglaise, 166. — Ustensiles divers, 167.
- Départ du Havre, 3.
- Diligences, 11 à 18. — Prix des places, 13. — Des bagages, 13, 19. — Les diligences en 1672. — Attelage, conducteurs, cochers, relais, 18, 19. — Les bureaux, les facteurs, 19. — Construction des diligences, 30.
- Distribution d'eau à domicile, 81.
- Docks ou bassins, 101.
- Douane (la), 1. — Visite douanière à Southampton, 3; à Saint-Malo, 4. — Comparaison entre les visites douanières en France et en Angleterre, 3 à 10.
- Eau (distribution d'), 81.
- Éclairage au gaz, 89.
- Écoles primaires, 251. — Ecoles secondaires, 256.
- Écuries, 174, 179.
- Étiquette anglaise, visites, 164.
- Exposition permanente d'objets d'art et d'industrie, 283.
- Fermes, 47.
- Fiacres, 19, 27; — leur nombre, 29. — prix des courses, 29.
- Force comparative entre un cheval et une machine à vapeur, 71.
- Gig (voiture) des fermes, 30.
- Gravure, 146.
- Habitations anglaises, 153.
- Hospices, 210.
- Hôtels, hôtellerie, 19 à 25. — Arrivées à l'hôtel, 20. — Logement, 21. — Repas, 21. — Leur service et leur prix, 22, 23. — Gratification aux domestiques, 24. — Domes-



- tiques de l'hôtel et leurs attributions, 24. — Laisser-aller des voyageurs anglais, 25. — Législation envers les aubergistes, 25.
- Imprimeries, 104. — Ateliers de M. Glowes, 105.
- Incendies (moyens à employer contre les), 82.
- Instruction publique, 249. (Voyez salles d'asile, écoles primaires, collèges, université.) — Statistique comparée de l'instruction publique, 250. — Ouvrages élémentaires, 252. — Instruction industrielle, 284. — Institutions scientifiques, 279.
- Journaux, 127. — Leur publication, 127. — Journaux des comtés, 127. — Paiement des rédacteurs, 127. — Liste des journaux publiés à Londres, 128. — Opinion des principales feuilles de Londres, 128. — Préliminaire de la publication d'un journal, 129. — Cautionnement et timbre, 129. — Prix des journaux, 130. — Moyens de placement et de distribution des journaux, 131. — Réception des journaux étrangers, 132. — Frais exorbitants imposés à la presse périodique en Angleterre, 133. — Législation de la presse, 134. — Liberté des journaux, 139.
- Lavoir, ou Washing-house, de Glasgow, 83.
- Législation de la presse, 134.
- Littérature, 124. — Écrivains actuels, 124. — Prix des manuscrits, 125. — Revues, *magazines*, 125, 128. — Ouvrages élémentaires, 252.
- Lithographie, 147.
- Logements militaires, 26.
- Londres, 75. — Aperçu de cette vaste cité, 75. — Physiologie des habitants, 76. — Modes, 77. — Populace, 78. — Equipages, 79. — Entretien des rues, 80. — Fourniture de l'eau, 81. — Moyens en cas d'incendie, 82. — Lavage du linge, 83. — Usage du charbon de terre, 84. — Magasin de détails, étalages, 88. — Éclairage au gaz, 89. — Filles perdues, 89. — Police, 90. — Places, ou squares, 94. — Ses *Parks*, 95. — Approvisionnements, consommation, 96, 97. — Marché de Smithfield, 98. — Ses docks ou bassins, 101. — Ses Warehouses, 102. — Ses imprimeries, 104. — Ses brasseries, 106. — Banques, 108. — Expédition des affaires commerciales, 112. — Ses théâtres, 114.
- Machines à vapeur, 71.
- Maçons anglais, 157. — Leur mode de travail, 157.
- Maisons de ville, 153. — Leur disposition, leur décoration,

154. — Remises et écuries, 174. — Maisons de campagne, châteaux, parcs, 182. — Cottages, 181. — Villa, 185. — Châteaux, 186.
- MANIÈRE DE VOYAGER, 11.
- Marchés, champs de foire, 98. — Marchés de Covent-Garden et Hungerford, 99; — de Birmingham, 100. — Prix des places sur les marchés, 101.
- Médecine (étude de la), 273. — Examens pour professer la médecine, 274. — Réception d'un docteur-médecin à Oxford, 300. — Comparaison entre les formules de cette réception et celle du *Malade imaginaire*, 309.
- Messageries de France correspondant avec l'Angleterre, 19.
- Militaires (logements), 26.
- Modes anglaises, 77, 117.
- Musées, 142.
- Musique religieuse, 236. — Musique (étude de la), 278.
- Navigation intérieure par canaux, 67.
- Omnibus, 19, 27; — prix des courses, 29.
- Oxford (une visite à), 289. — Mœurs des étudiants, 290. — Réception d'un docteur-médecin, 300.
- Originalité des Anglais, 75.
- Paquebots à vapeur, 18.
- Parks, 95.
- Pavage, 57, 60; — détails à cet égard, 60 à 63.
- Peinture, sculpture, 142. — Musées, 142. — Exposition de Sommerset-House, 142. — Peintres anglais, 144. — Sculpture, 149.
- Pensions bourgeoises à Londres, 25.
- Phaëton des fermes, 30.
- Pharmacie (exercice de la), 276.
- Places publiques (ou squares), 57, 94.
- Pneumatic railway (chemin de fer pneumatique), 63.
- Police à Londres, 89. — Comparée à celle de Paris, 91.
- Portefaix, 19.
- Porter*, étymologie de ce mot, 108.
- Poste, 132.
- Prisons, 193. — Maison pénitentiaire de Milbanck, 194. — Régime des détenus, 194. — La geole, 198. — Les maisons de correction, 198. — Règlement des prisons anglaises, 199. — Maison de correction à Edimbourg, 205. — Règlement de la geole d'Edimbourg, 206.
- Railways. (Voyez chemins de fer.)

- Banquet**, 219. — **Habitudes religieuses**, 219, 221. — **Le dimanche en Angleterre**, 220. — **Des sectes et de leurs églises**, 223. — **De la tolérance religieuse dans les habitudes et de l'intolérance dans la loi**, 224. — **Du clergé**, 226. — **La réforme**, 226. — **Chapelles, temples**, 229. — **Leur description**, 230. — **Cérémonies du culte**, 233. — *Constitution religieuse*, 239. — **Église anglicane**, 233. — **Catholiques romains**, 244.
- Repas (heures des) à Londres**, 24.
- Restaurants**, 25.
- Rivières : leur amélioration et leur canalisation**, 49; — **la Clyde**, 50.
- Routes**, 11. — **Macadémisées**, 11; **en fer**. (Voyez chemins de fer.) — **Dommages causés aux routes par les voitures et attelages**, 37. — **Historique des routes**, 45. — **État actuel**, 47.
- Rues**, 55. — **Leur immense largeur, leurs trottoirs, leurs chaussées**, 56, 69. — **Leur pavage**, 57, 60.
- Salles d'asile**, 251.
- Sculpture**, 141, 149.
- Sociétés scientifiques**. (Voyez instruction publique.)
- Southampton**, 3.
- Théâtre**, 113.
- Transports (moyens de)**, 11, 15, 18, 19, 28, 30, 32, 34, 35, 42, 43, 44, 63, 67, 68, 69, 70, 158.
- Universités**, 260. — **Université d'Oxford**, 261. — **Ses privilégiés**, 262. — **Ses statuts**, 263. — **Ses dignitaires**, 266. — **Ses étudiants**, 268. — **Université de Cambridge**, 269. — **Université de Dublin**, 271. — **Universités d'Écosse**, 271. — **Prix**, 272. — **Degrés universitaires**, 272.
- Vétérinaires**, 277.
- Villages**, 47.
- Villes**, 48.
- Voies de communication**, 41.
- Voirie**. (Voyez rues, places, villes, pavage.)
- Voitures**, 26; — **de ferme**, 35; — **de luxe**, 79; **d'arrosage**, 79. — **Remises**, 174. — **Établissement de M. Newmann**, 149.
- Voitures à vapeur sur routes ordinaires**, 34; — **législation à leur sujet**, 37.
- Voyage (les Anglais en)**, 11.
- Warehouses ou bazars**, 102.

